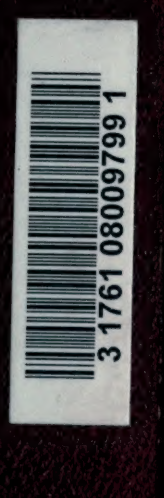

3 1761 08009799 1





HENRY BORDEAUX

BIBLIOGRAPHIE

Villiers de l'Isle-Adam (Siffer à Gand, 1890, épuisé). — *Ames modernes* (Perrin 1894). — *Jeanne Michelin* (Sansot 1896). — *Le Pays natal* (Plon 1900). — *La Voie sans Retour* (Plon 1901). — *La Peur de vivre* (Plon 1902). — *Vies intimes* (1903). — *L'Amour en fuite.* — *Le Lac noir* (1904). — *La Petite Mademoiselle* (1905). — *Les Roquevillard* (1906). — *Portraits de Femmes et d'Enfants* (1907). — *L'Écran brisé.* — *Les Yeux qui s'ouvrent* (1908). — *La Croisée des Chemins* (1909). — *La Robe de Laine* (1910). — *Le Carnet d'un Stagiaire* (1911). — *La Neige sur les Pas* (1912). — *La Maison* (1913). — *La Nouvelle Croisade des Enfants* (1914).

QUELQUES PORTRAITS D'HOMMES

Les Derniers Jours du Fort de Vaux (1916). — *Les Captifs délivrés* (1917). — *Guynemer* (1918). — *Sur le Rhin* (1919). — *Une Honnête Femme.* — *Jules Lemaître* (1920). — *La Résurrection de la Chair.* — *Le Plessis-de-Roye.* — *La Chair et l'Esprit* (1921). — *Ménages d'Après-Guerre.* — *La Maison morte* (1922).

OUVRAGES A CONSULTER

Le Roman de la Famille Française : *M. Henry Bordeaux*, par Joseph Fuchat (Plon 1912). — Le Goût de la Vie : *Pensées choisies d'Henry Bordeaux*, par Albert de Bersaucourt (Sansot 1913). — Une Doctrine de Vie : *l'Œuvre de M. Henry Bordeaux*, par le Dr Henri Carrière (Beauchesne 1920). — Le Florilège contemporain : *Henry Bordeaux* (Crès 1923). — *Henry Bordeaux*, par Amédée Britsch (Sansot 1906). (Consulter la notice bibliographique à la fin de ce dernier volume).

Consulter entre autres : *Revue des Deux Mondes* du 13 mai 1920 : M. Henry Bordeaux par Fidus.

LE FLORILÈGE CONTEMPORAIN
Sous la Direction de M. FORTUNAT STROWSKI
Professeur à la Sorbonne
HONORÉ DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

HENRY

BORDEAUX

CONTES, RÉCITS, ROMANS



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

PRÉFACE

Un de nos magazines les plus répandus ayant récemment proposé à ses lecteurs d'élire douze maréchaux de lettres, les quatre premiers écrivains nommés furent classés dans l'ordre suivant :

Paul Bourget, Pierre Loti, Anatole France, Henry Bordeaux.

De sa génération — il est de 1870 — M. Henry Bordeaux était cité le premier par ces suffrages des lecteurs. Cependant son éclatante fortune littéraire s'est faite sans réclame, sans publicité, sans manœuvres, sans recherche d'effets ni concessions, et même sans accusation de plagiat. Accueilli dès ses débuts par les maîtres de la génération précédente, Bourget, Voguë, Brunetière, Barrès, ayant reçu dès son premier roman, Le Pays Natal, *les encouragements de la critique représentée alors par un Faguet, un Doumic, un André Hallays, il est aujourd'hui, après quarante volumes et la consécration de l'Académie, en pleine possession d'un talent qui n'a pas cessé de croître et de mûrir et qui se trouve exprimer — par là s'explique tout naturellement son succès — les*

caractères permanents de notre race tels qu'on les retrouve dans notre vie provinciale et dans les anciennes familles de chez nous.

Car son œuvre est sortie, comme un arbre vigoureux qui a poussé tout droit, de la Terre Natale. Il a donné pour épigraphe à son premier livre cette phrase de Guy de Maupassant : « J'aime mon pays, parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines qui attachent l'homme à la terre où sont nés ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages, de l'air lui-même ». C'est une œuvre de terrien. Les domaines de campagne y prennent eux-mêmes un visage humain, y jouent un rôle : rappelez-vous Avully dans Le Pays Natal, le Maupas dans La Peur de vivre, la Vigie dans Les Roquevillard, la Vierge au Bois dans La Robe de laine, la Colombière dans La Résurrection de la Chair et La Chair et L'Esprit, et surtout La Maison qui les résume tous. Un romancier doublé d'un critique. M. Edmond Jaloux, a pu écrire que la montagne se devine dans ses ouvrages comme la mer dans ceux de Loti.

Les paysans que le romancier met en scène en personnages de second plan, comme pour reprendre la tradition du chœur dans la tragédie antique, en savent souvent plus long que les personnages principaux empruntés à

des milieux plus cultivés, car ils ont reçu leur sagesse du sol et des saisons. Or, ils acceptent la destinée, se plient au temps et aux circonstances, mais veillent à transmettre l'héritage intact ou agrandi. Ils savent que la vie continue. *Aucun romancier n'a rendu avec autant d'art cette continuité de la vie. M. Henry Bordeaux s'est trouvé écrire le roman dans le temps, qui est le roman des générations qui se suivent et se heurtent ou se pénètrent, plutôt que le roman dans l'espace qui est l'observation des mœurs relevée sur une même génération.*

Ses personnages ont un passé, des origines, des parents qui, vivants ou morts, ne laissent pas de faire entendre leur voix ; ils ont des enfants qui fixent leurs yeux sur l'avenir. Ils ne sont pas des individus isolés à qui la vie n'apparaît que sous une forme personnelle. Ils font partie de la chaîne humaine dont ils n'ont pas brisé les anneaux.

Cette forme du roman devait conduire l'écrivain à rechercher et montrer ce qui assure la continuité. « Nous sommes des témoins à qui il n'est pas interdit de remonter aux causes », a dit Paul Bourget définissant l'art du romancier. Si M. Henry Bordeaux part toujours de la réalité, cette réalité le mène d'elle-même à des vérités d'un ordre général. Dans La Peur de vivre, *la simple acceptation de la vie suffit à élever une vieille femme au-dessus de toute la société médiocre qui l'entoure et qui pense se soustraire aux charges et aux responsabilités*

dans Les Roquevillard, *la solidarité de la famille sauve l'individu qui a voulu s'en affranchir ; dans* La Croisée des chemins, *Pascal Rouvray doit choisir entre sa liberté et sa race ; dans* La Neige sur les pas, *la vie se révèle plus forte que l'amour qu'elle contient ; dans* La Vie recommence, *Mme Bermance s'élève au-dessus des préjugés de la morale courante pour racheter la faute de son fils tué pendant la guerre. « Il n'y a pas d'homme libre et c'est, avec la mort, la seule égalité » : nous ne sommes pas seuls dans l'univers, et nous devons nous soumettre aux puissances collectives, familiales et sociales. Mais cette subordination elle-même a ses limites parce qu'elle risquerait d'apporter avec elle l'ennui et la tristesse de vivre. Rien ne se crée d'harmonieux sans la joie et l'amour.*

Ainsi les passions ont-elles leur part dans la construction de notre édifice. Nous ne faisons bien que ce que nous aimons. Mal orientées, ces passions peuvent être de grands agents de destruction, mais sans elles l'existence est bientôt semblable à la mort. Ces conflits de la passion et de l'ordre sont les thèmes habituels des romans de M. Henry Bordeaux. C'est la grande tradition classique.

On lui a reproché sa prédilection pour les milieux sains et les honnêtes gens. S'il a peint des familles vigoureuses, c'est qu'il y en a en France et qu'il en a connues. On a pu juger dans la guerre de la solidité de notre race.

Au musée des Thermes, à Rome, un bas-relief représente la naissance de Vénus. A gauche, une jeune fille nue joue de la flûte. A droite, une femme drapée veille sur un bûcher. L'une insouciante, songe au plaisir ; l'autre entretient la flamme du foyer. Cette femme voilée, aux formes si pures, au visage attentif et calme ensemble, ne peut-elle retenir l'artiste autant que la joueuse de flûte? Certes, l'art est avant tout agrément et plaisir. Mais cesse-t-il de plaire quand il offre sur son miroir l'image, souvent grave et pathétique, de la vie?

L'art de M. Henry Bordeaux est parfaitement humain. Et peut-être l'est-il de plus en plus. Il semble que la vision de la guerre qu'il a vécue aux armées, ait élargi sa manière déjà indulgente, parce que compréhensive, aux écarts de la passion. Si ses personnages sont amenés, par la marche des événements, à reconnaître la nécessité et la puissance des disciplines créées par l'expérience, la civilisation, la religion, ces disciplines ne sont point si rigides que la famille humaine n'y puisse trouver son abri (v. Les Roquevillard, Les Yeux qui s'ouvrent, La Neige sur les pas, etc.). *Mais dans* La Vie recommence, *son dernier livre en deux romans :* La Résurrection de la Chair *et* La Chair et L'Esprit, *le romancier heurte de front les préjugés pharisaïques pour dégager le grand chemin royal de la bonté et de l'amour qui peuvent refaire de l'ordre avec les désordres nés de la guerre.*

Il a, comme peu d'écrivains aujourd'hui, le don

d'animer les décors et les personnages, l'art de faire vivant. N'est-il pas le romancier des mères, et qui peut oublier une Mme Guibert (La Peur de Vivre), *une Mme Derize* (Les Yeux qui s'ouvrent), *une Valentine Rambert* (La Maison), *une Mme Bermance? Mais sa galerie de femmes compte aussi d'admirables portraits de jeunes filles : Paule Guibert, Marguerite Roquevillard, la Petite Mademoiselle, Laurence Avenière* (La Croisée des Chemins), *Raymonde Mairieux* (La Robe de laine), *Mary Carrette* (L'Amour en fuite)*; de jeunes femmes : Anne Mérans* (Le Pays Natal), *Hélène Page* (L'Amour en fuite). *Marthe Chênevray* (L'Ecran brisé), *Elisabeth Derize* (Les Yeux qui s'ouvrent)*; de tendres coupables : Anne de Sézery* (Les Yeux qui s'ouvrent), *Edith Frasne* (Les Roquevillard), *Thérèse Romenay* (La Neige sur les pas), *Maria Ritzen* (La Résurrection de la Chair). *Cependant on retiendra plus nettement encore ces types de vigueur morale : un François Roquevillard, un Michel Rambert* (La Maison), *un Albert Derize* (Les Yeux qui s'ouvrent), *un Pascal Rouvray* (La Croisée des Chemins), *etc.*

Il serait tout à fait inexact de se représenter la manière de M. Henry Bordeaux comme doctrinale et tendue. Elle ne va pas, au contraire, sans une grâce familière qui laisse transparaître la poésie de la terre et des plus humbles choses comme le fin cristal d'une carafe s'imprègne de la fraîcheur de l'eau, sans un ton plaisant parfois

et moqueur qui s'amuse sans malice des contrastes humains, sous une ironie sympathique et gaie. Il est le conteur de la Petite Mademoiselle et de la Nouvelle Croisade des enfants, ce conte à la fois jovial et émouvant qui ressemble aux chansons d'autrefois psalmodiées aux veillées pendant qu'on filait la quenouille. Le fabliau se mêle chez lui à l'épopée de la vie moderne dans un style clair, aisé, élégant, orné d'images précises. Le sorcier de Myans, s'avançant à la barre des témoins quand toute la salle le devine coupable, marche dans le silence de l'assemblée « comme dans un désert ». Mme Bermance, lisant la lettre d'amour de son fils, est toute secouée par ce « lyrisme ardent qui, dans sa propre existence contrainte, éclatait comme un incendie dans une grange de bois mort », etc. Ainsi le réalisme s'élargit-il, revêt-il une sorte de grandeur naturelle, de poésie.

Dans la préface de La Peur de vivre, M. Henry Bordeaux rappelle cette anecdote de la biographie de Le Play qui fut le défenseur de la famille française. Le Play relevait d'une grave maladie qui l'avait conduit près du tombeau et dont il avait suivi le cours avec sa lucidité accoutumée. Après sa guérison, quand on lui demanda quelles réflexions avait provoqué en lui le sentiment de la fin menaçante, il répondit :

— Du bord de la mort j'ai mesuré, non pas la vanité de la vie, mais son importance. Cette importance de la vie, l'œuvre de M. Henry Bordeaux — roman, critique,

histoire — nous la fait mieux mesurer et c'est pourquoi elle doit spécialement intéresser les jeunes gens qui sont, eux, non pas au bord de la mort, mais au bord de la vie même.

E. D.

I. — CONTES ET RÉCITS

L'héritage de mon Grand-Père (1)

Mon grand-père était un joli vieillard, d'une extrême politesse et d'une exquise élégance. Ses cheveux frisés et tout blancs, comme poudrés, s'échappaient en mèches folles d'une petite calotte de velours noir ornée d'un gland de soie. Il était toujours complètement rasé, ce qui dégageait la grâce de la bouche, et ses traits pâles, qui parfois se fonçaient aux pommettes d'un léger afflux de sang, apparaissaient fins et délicats, presque féminins, sous la coquette chevelure blanche. Autour du cou, il enroulait un foulard à l'ancienne mode. Il avait des soins touchants pour ses habits, et chaque fois qu'il prisait, il s'évertuait ensuite à souffler de son souffle grêle sur le moindre grain de tabac égaré dans les plis de sa redingote qu'il appelait une « lévite ».

Il fut doux à mon enfance. Il aimait la nature et il me la fit aimer. Il me prenait par la main et me

---

(1) Extrait du *Carnet d'un stagiaire.*

conduisait dans les bois, de sa marche lente qu'il appuyait sur un grand bâton ferré. Il suivait avec joie mes regards nouveaux. Je sortais de l'ombre et il y rentrait ; cependant nous nous comprenions à merveille. Ainsi les choses se ressemblent à l'aurore et au crépuscule. Nos promenades étaient peu variées. Il affectionnait les mêmes paysages et recherchait les mêmes impressions, afin de se persuader de sa propre durée.

— Regarde, petit, me disait-il, quand le soleil descendait à l'horizon.

Et je lui demandais pourquoi le soleil se sauvait.



Il connaissait toutes les plantes sauvages et les appelait devant moi par leurs noms. Il me nommait aussi les champignons que nos pas rencontraient dans la mousse, au pied des châtaigniers. Nous rapportions, dans un grand mouchoir à carreaux, emporté par précaution, les bolets aromatiques et les oronges semblables à des œufs au miroir, et je me persuadais que je fournissais à l'entretien de toute la maison. Mais je refusais de goûter de notre chasse ; bien plus tard, j'en appréciai la saveur. Enfin, les soirs d'été, comme nous nous attardions sur le balcon, d'où nous participions à la sérénité de la campagne,

mon grand-père me comblait de bonheur en m'autorisant à regarder dans sa grande lunette, qui rapprochait de nous les constellations : Vénus, Jupiter, Saturne et son anneau me devinrent amis.

***

Un jour, il me montra, d'une hauteur péniblement gravie, la plaine immense que tachaient les moissons de diverses couleurs. Une brise légère agitait nonchalamment les blés mûrs. Les forêts, dont l'été augmente le mystère, s'endormaient dans leur lourd feuillage. Et tout au fond nous distinguions les eaux bleues du lac souriant.

— Regarde, petit, Est-ce beau ? Eh bien ! tout ce que tu vois est à moi.

— Vraiment, grand-père ?

Je n'étais pas très convaincu. Mon grand-père ne réussissait jamais dans ses entreprises financières, où il introduisait de la poésie, et le petit homme que j'étais s'en doutait déjà.

— Oui, reprit-il, tout cela est bien à moi. Ces moissons dorées, ces vignes et ces hautes futaies, et ce lac aussi qui tremble d'aise au soleil. Le propriétaire a le droit d'*user* et d'*abuser*. Qui donc use et abuse plus que moi de cette beauté ?

Et, dans un petit rire sournois, il ajouta, plutôt

pour lui-même que pour son jeune compagnon qui pourtant s'en souvient :

— Et l'on m'épargne la peine de m'occuper de mes propriétés.

— Comme vous êtes riche, grand-père !

Je regardais la plaine avec admiration. Il me considéra un instant, et, sans doute, il me jugea digne de son héritage, car il étendit la main, et son geste fut presque solennel :

— Je te donne tout ce que j'ai.

Je battis des mains et j'embrassai le cher vieillard. Ainsi me furent véritablement légués le charme et la grâce de la terre...

Madame Tristesse (1)

Quand j'avais quatorze ou quinze ans, j'aurais voulu être pâle, afin d'impressionner les jeunes filles. Cette pâleur intéressante les eût averties que mon âme était le théâtre de grandes passions, et que je méprisais les choses matérielles, telles que les sports, la nourriture et autres vulgarités auxquelles s'attardent d'habitude les jeunes gens. Mais j'étais pourvu d'une bonne santé dont j'enrageais à cause de la couleur qu'elle donnait à mes joues. Plus tard j'ai reconnu ses bienfaits et mon injustice. Un camarade, qui était verdâtre et qui ne mangeait guère que du chocolat, m'apparaissait comme le type de la distinction. Je l'ai revu depuis lors, et sa rencontre m'a fort dégoûté : il était devenu chef d'industrie, et vous pouvez vous le figurer grand, gros, haut en couleur, massif et impérieux. A table il ensevelissait des quartiers de viande avec précipitation, et comme je lui

---

(1) Extrait de *Jeanne Michelin*, suivie de *Les Deux Faces de la Vie*.

demandais s'il aimait toujours le chocolat, il leva sur moi, entre deux bouchées, un regard étonné. Sa force et son appétit s'affichaient magnifiques, mais c'était un autre genre de beauté.

Vers la même date déjà ancienne, j'eus l'occasion de mieux placer mon admiration que le même motif dirigea. C'était une dame que je rencontrais quelquefois dans une maison amie, et qui bientôt se lia avec ma famille. Elle devait être jeune et n'avoir dépassé que depuis peu la trentaine, bien que trente ans, lorsqu'on en a quatorze, cela paraisse déjà une date importante. Cependant, elle ne communiquait aucune impression de jeunesse. Son profil régulier, ses cheveux blond cendré et ses yeux sombres que cette teinte de la chevelure adoucissait auraient pu émouvoir un jeune cœur tout disposé à s'exalter. Or, je n'ai connu l'agrément de son visage que par le souvenir. En sa présence, un autre sentiment dominait chez moi tous les autres, et je crois bien que c'était la peur. Il se dégageait d'elle une sorte de mystère qui m'attirait et m'effrayait ensemble. Elle ne ressemblait à personne. Je ne lui imaginais aucun lien avec le reste de la terre. On m'eût dit qu'elle descendait du ciel, je l'aurais cru sans difficulté. Elle n'eût pas eu de pieds que je n'en aurais reçu aucun étonnement. Et cette singularité qui l'isolait à mes yeux et faisait d'elle un être supérieur, extra-terrestre,

venait avant toute chose de son teint. On assure que le blanc n'est que l'absence de couleur. Mais il y a des blancs lumineux, ceux, par exemple, avec lesquels Fra Angelico a peint le couronnement de la Vierge sur un mur du couvent de Saint-Marc. La pâleur de ma dame était ainsi translucide ; son visage en resplendissait. Pareil à une hostie, il n'inspirait que de la dévotion. A cette dévotion venait s'ajouter une immense, une gênante pitié, à cause de l'insondable mélancolie qui était son expression habituelle, ou plûtôt son unique expression.

Les enfants trouvent quelquefois des surnoms qui peignent exactement des physionomies. Ma dame, dès qu'elle apparut au collège où ses deux fils, mes cadets, faisaient aussi leurs études, en reçut immédiatement deux qui m'aideront à la représenter. Elle était assise au parloir. Le jour tombait et les lampes n'étaient pas encore allumées. C'était l'heure du chien-et-loup, assez défavorable pour apprécier les *visites*. Lorsque la cloche sonna, qui nous rappelait en classe, comme je sortais du parloir, je fus rejoins par un camarade qui me demanda aussitôt :

— As-tu vu Madame La Lune ?

— C'est Madame Tristesse que tu veux dire.

Nous n'avions pas eu besoin de la définir davantage. *Madame La Lune* désignait sa pâleur brillante.

Et *Madame Tristesse* sa pensée visible. Ce fut mon surnom qui prévalut et qui lui resta.

Peu à peu, je m'accoutumai à la rencontrer. Ses fils vinrent chez mes parents, et je fus invité chez elle. Je m'attendais à y découvrir des choses extraordinaires qui m'éclaireraient sur ses malheurs passés, car j'imaginais dans sa vie des catastrophes. Or, elle habitait une paisible maison bourgeoise. Son mari, qui était dans les Eaux et Forêts, se montra pour elle, en ma présence, prévenant, affable et même gai. Mais quand tout le monde riait, elle n'esquissait même pas le plus léger sourire. Elle restait sur la réserve. Ce n'était pas de l'indifférence, c'était comme une impossibilité physique de déclencher, pour une expression de joie, les muscles de son visage immobile. Un jour, pressé de curiosité, je demandai au plus jeune de ses enfants :

— Pourquoi ta mère ne rit-elle jamais?

Il me regarda, surpris, comme s'il apprenait une mauvaise nouvelle.

— Maman? Je ne sais pas. Elle est comme ça.

Et il ajouta vivement, pour prendre une revanche :

— Mais elle aime bien qu'on s'amuse.

On s'habitue à tout, même aux énigmes, et je cessai bientôt de remarquer cette singularité. Quelques années plus tard, le fils aîné de Madame Tristesse fut reçu à Saint-Cyr. J'avais un peu perdu de

vue mes camarades de collège, les carrières que nous poursuivions nous ayant séparés. J'étais inscrit à la Faculté de droit, et ils se préparaient aux grandes Ecoles. Pourtant, je fus invité à une matinée dansante, en l'honneur de cet événement de famille.

Je m'étais promis d'arriver de très bonne heure pour apporter des félicitations plus cordiales. On m'introduisit dans un premier salon où l'on me laissa, et qui donnait sur un second dont la porte était ouverte et d'où me vint cette conversation :

— Alors, tu *leur* reprendras l'Alsace? Tu *leur* reprendras la Lorraine?

— Bien sûr, maman, C'est pour cela que j'entre à Saint-Cyr.

— Moi aussi, je veux y entrer.

— Toi aussi? Je pensais que tu resterais près de moi.

— Tu ne veux pas que je sois soldat?

— Si, si. Mais tous les deux, c'est beaucoup.

— C'est bien naturel.

— Oui, tu as raison, c'est bien naturel.

Je transcris tel quel le dialogue que j'entendis, que je ne pouvais pas ne pas entendre. Madame Tristesse causait avec ses deux fils. Cependant on l'avertit de ma présence. Elle vint à ma rencontre. Mais je fus un instant avant de la reconnaître. Ce n'était plus Madame Tristesse. Elle souriait. Que

dis-je? Elle allait jusqu'au rire. Et un afflux de sang tachait aux pommettes sa pâleur.

— Je suis très heureuse, dit-elle simplement, comme je la complimentais.

En effet, elle rayonnait. Pendant presque tout l'après-midi, je la regardai, tant ce phénomène me captivait, et toutes les fois que je la regardais, c'était pour surprendre cette expression de joie, non de joie vulgaire et rapide, mais d'une joie concentrée, ardente, extasiée.

Un vieux monsieur, qui était, je crois, son oncle, l'observait comme moi, mais avec une sorte d'attendrissement. Je finis par me rapprocher de lui. Peut-être me fournirait-il une explication. Mon interrogatoire l'étonna beaucoup.

— Comme Madame Tristesse est changée !

— Madame Tristesse?

Préoccupé uniquement de mon sujet, voilà que je l'avais appelée par son surnom. Je rougis jusqu'aux oreilles et m'excusai :

— Nous l'appelions ainsi parce qu'elle ne riait jamais. Pourtant elle a toujours été si gracieuse envers les amis de ses fils. Nous avions tous pour elle de la vénération.

— Oui, elle ne riait jamais, répéta mon interlocuteur. Et aujourd'hui , elle rit. Voyez comme elle rit.

Il était si content de la voir rire qu'il riait aussi, et je fis comme lui. Je hasardai enfin ma question.

— Que s'est-il passé en elle? Le savez-vous?

Il me toisa, stupéfait :

— Vous ne le savez pas?

— Comment le saurais-je?

— Mais chez nous chacun connaît son histoire.

— On vit tout près les uns des autres sans savoir. C'est longtemps après qu'on apprend... Sa pâleur, sa mélancolie nous avaient tous frappés. On s'y habitue, vous comprenez.

Il me raconta...

Madame Tristesse, avant la guerre, était une belle jeune fille insouciante et gaie. Des fiançailles qui lui plaisaient achevaient de la mettre en joie. La guerre éclata. Son fiancé partit pour l'armée de la Loire. Elle habitait alors avec sa mère une maison de campagne, près de Villersexel que les Allemands occupèrent. Un des officiers cantonnés lui demanda un jour, en mauvais français, un objet dont son accent déformait le nom. Elle eut le malheur d'en rire. Offensé dans son amour-propre jusqu'à la fureur, il osa la souffleter en présence de ses camarades. Aucun de ceux-ci ne prit la défense de l'outragée. Ils commirent la lâcheté de se taire, ce qui les solidarisait avec l'agresseur. Interdite, elle était restée immobile, les pieds fixés au sol. Quand elle

reprit ses sens, elle se retira sans un mot. Elle garda le silence momentanément, à cause de sa mère. Elle ne porta pas plainte. Mais, du coup, sa jeunesse fut perdue, jamais elle ne put en recouvrer la libre aisance. Révoltée et tremblante les premiers jours, elle demeura toute blanche, comme si le sang avait abandonné ses joues marquées. Et, dès lors, personne ne la vit ni ne l'entendit rire. Elle refusa de donner le nom de l'insulteur à son fiancé de retour, et ne consentit à son mariage que s'il abandonnait toute idée de vengeance individuelle. Mais elle a vécu dans la pensée de la vengeance collective. Son injure contribua à former ses fils. Et le jour où la patrie reçut le don qu'elle lui faisait de l'aîné, elle se sentit enfin libérée de l'affront, et de nouveau, après vingt ans, elle connut *l'honneur* du rire.

Le Violoneux (1)

I

— Eh ! là ! eh ! là !

Deux paysans cognent à la porte d'une masure isolée, à quelques pas de la route. C'est le matin, au petit jour, un jour d'automne déjà froid.

— Eh ! le vieux, répondras-tu ?

La porte s'ouvre avec précaution, et une longue barbe grise apparaît.

— Ne criez pas tant, nom d'un chien ! Vous allez la réveiller.

— Qui ça ?

— Ma femme. Elle est malade.

— La Louise, et de quoi donc ?

— Un chaud et froid.

— Tant pis, tant pis. Il ne s'agit pas de cela.

— De quoi s'agit-il ?

---

(1) Extrait du *Carnet d'un Stagiaire.*

— Le père Trabichet marie sa fille aujourd'hui.

— Que voulez-vous que ça me fasse?

— Attends, attends. N'es-tu pas violoneux?

— Et après?

— On dansera le soir. On dansera la nuit. L'accordéon est au service militaire. Alors il ne reste que ton violon.

— Ma femme est malade pour mourir.

— Une voisine la gardera.

— Je n'ai pas de voisine.

— Eh bien, tu la drogueras et tu l'enfermeras.

— Je n'ai pas le cœur à jouer du violon.

— On ne joue pas avec son cœur, violoneux.

— Je ne peux pas laisser la Louise.

— On ne peut rien pour les mourants.

— On peut toujours les assister.

— Ils ne servent plus à la vie. Pense à l'argent, violoneux.

— Je suis bien forcé d'y penser.

— Le père Trabichet est tout cousu d'or. Il te baillera un écu.

— Un écu pour ma douleur?

— Il te baillera deux écus.

— Deux écus pour toute ma douleur?

— La douleur ne se paie pas, violoneux.

— Alors, c'est le cercueil qui se paie.

— Il te donnera trois écus. C'est un bon pourboire, par le temps qui court. Tu es seul, profites-en. L'accordéon va revenir. Et ce n'est pas tous les jours qu'une belle fille se marie.

— On ne reçoit pas la mort tous les jours.

— Viendras-tu? Ne viendras-tu pas ?

— J'irai, j'irai. Je ne puis pas refuser.

— A cinq heures on t'attend. A minuit tu partiras.

— A cinq heures j'arriverai. A minuit je serai parti.

— Au revoir, violoneux, au revoir.

II

A quatre heures de relevée, la Louise vit encore. Bien confessée et administrée, en règle avec le bon Dieu et sans espoir de guérir, pourquoi tarde-t-elle? Elle n'a déjà plus sa connaissance, mais elle continue de respirer, de respirer *trop fort et trop vite* comme le moulin de la chanson. Il n'y a plus un sou vaillant dans toute la maison fouillée : aux remèdes et aux soins les économies ont passé, et pour l'ensevelir avec décence il faudra racler bien des fois. Pourtant, on n'abandonne pas une mourante.

Le violoneux la regarde, la regarde avec douceur.

Mais, c'est triste à dire, il regarde le jour aussi, le jour qui s'en va, et il épie les signes de la mort. Il tient par la main la petite Catherine qui est leur unique enfant. Il s'est marié tard, et c'est lui qui reste, et ce n'est pas juste. Dans leur vie de misère, la jeunesse de sa femme mettait un sourire, comme une fleur sur un rocher. Va-t-il s'attendrir là-dessus? Les pauvres n'en ont pas le droit. Il a faim malgré sa peine, la petite a faim bien qu'elle ait mangé plus récemment : pour le pharmacien, il a bien fallu se priver. Et le chapentier, ne faut-il pas y penser? Quel poids lourd sur des épaules de vieil homme !

Voilà que les cinq coups ont sonné au clocher du village. Et la Louise vit toujours. T'endormiras-tu, Louise, dans la paix de Dieu, pour que ton homme aille gagner de quoi t'enterrer? Aujourd'hui, ne le sais-tu pas, le père Trabichet marie sa fille. C'est un gros fermier : il a la main large. Mais tu ne t'en soucies guère à l'heure qu'il est : tu ne sens plus la vie, et la mort retarde...

Là-bas, dans la ferme qu'on a fleurie, on s'impatiente. Car on ne dansera pas sans musique.

— Et ce violoneux de malheur?

— Viendra-t-il? Ne viendra-t-il pas?

— Trois écus, ça ne se refuse guère.

— L'accordéon est au service : il ne reste que son crin-crin.

Les garçons et les filles vont souvent, à tour de rôle, inspecter le grand chemin qui se perd. Et ils sont en colère, parce que les jambes leur démangent...

A six heures, un dernier souffle, puis un autre après un long intervalle, puis un autre encore et c'est le dernier. La Louise est morte. Le violoneux, sans perdre une minute, lui a fermé les yeux. Il lui a donné son plus beau drap. Il n'a pas eu de peine à le trouver : je crois bien que dans l'armoire il ne restait que celui-là. Et sur une table il a placé dans un verre un peu d'eau bénite et une branche de buis.

— Pauvre Louise ! Pauvre Louise ! Repose-toi, je vas travailler.

Et prenant Catherine d'une main et le violon de l'autre, il est parti sur la grand'route, par la nuit qui est venue. Il n'a pas fermé la porte à clé. La mort suffit à garder les maisons. Et il court, et il court, avec l'enfant qui geint, avec le bois qui doit chanter, pour ne pas perdre ses trois écus.

III

— On ne voit plus rien. On ne voit plus rien.

— La nuit est trop noire.

— A cette heure il ne viendra plus. On ne dansera pas. Mauvaise affaire !

— Qu'est-ce qu'une noce où l'on n'a pas dansé?

Les filles et les garçons se disputent. Le père Trabichet est furieux. On a beaucoup bu pour prendre patience, et l'on s'échauffe tout de suite en parlant.

— Le voilà ! le voilà !

— Vous êtes sûr?

— En place, en place : on va danser.

Le violoneux est arrivé. Malgré la course, malgré la sueur, il est tout pâle comme un meunier.

— Tu n'es pas pressé, violoneux.

— On fait ce qu'on peut, vous savez.

— Tu ne mérites pas trois écus.

— Vous donnerez ce qui vous plaira.

— J'en donnerai deux, et c'est beaucoup.

— J'en prendrai deux, au lieu de trois.

— Un verre de vin, violoneux?

— J'aime mieux du pain, si vous voulez.

— Voilà du pain et du fromage, et voilà du vin

par-dessus. Et pour ta fille, un morceau du gâteau. Il était si grand qu'il en reste.

— Vous êtes bon. Vous êtes généreux.

— Il y a des vivres en abondance. Mais tu n'auras que deux écus.

— C'est bon de manger. C'est bon de boire.

— On dirait que tu as faim, ma parole.

— J'ai marché vite pour venir.

— Et maintenant, prends ton crin-crin. On peut jouer la bouche pleine.

IV

Ragaillardi, il a pris son arme, et il est grimpé sur l'estrade. Un coup d'archet : serrons une corde, et puis celle-ci. Maintenant, le violon est accordé, si toutefois l'on n'a pas l'oreille trop fine.

En voulez-vous des polkas, des valses, des bourrées, des quadrilles? On va vous en donner tant et plus. Ce diable de violoneux, il faut convenir qu'il a du feu dans les doigts. Sa fille est assise dans ses jambes. Elle a mangé de la pâtisserie : c'était la première fois, le croiriez vous? Il fait chaud dans la salle. Tous ces gens qui tournent sont gais. Elle écarquille les yeux pour les voir. Elle ouvre la bouche pour mieux sourire.

Elle ne pense plus à sa maman qui est toute seule dans la maison noire.

— Es-tu fatigué, violoneux?

— Je suis ici pour vous servir.

— Alors, bois ce vin chaud et continue...

Il continue, mais ne s'applique plus. Au commencement il prenait garde, afin de varier les contredanses, et de bien gagner son argent. Mais son répertoire est borné. Il reprend les mêmes ritournelles et c'est à peine s'il y fait attention. Son archet marche tout seul, comme un cheval aveugle sur la route qu'il parcourt tous les jours. Il pense pour son compte, maintenant, et pour son compte c'est la Louise qui est en train de se refroidir, sans son mari, sans son enfant.

Il se souvient d'un air, oui, d'un air qu'il a recueilli, sur le grand chemin, de bohémiens qui passaient, qui s'en allaient en chantant. C'était un air de misère, avec des notes qui traînaient comme des bêtes blessées dans les broussailles, et d'autres si violentes qu'elles auraient dû briser les poitrines comme un désir de paradis. Ah ! la musique, ça servirait-il à autre chose qu'à la danse? Cette musique-là, c'était son cœur, et toute la peine qui était dedans et qui n'était pas encore venue au dehors. C'est malaisé de sortir ce qui est à l'intérieur d'un pauvre homme. Avec un violon, c'est bien plus facile. De son souvenir,

l'air que plusieurs fois déjà il a essayé tout seul descend jusqu'à ses doigts. Il le joue pour son plaisir et sa douleur. Et Catherine, qui est dans ses jambes, se retourne épouvantée.

Car ce n'est pas un air de danse. Les couples qui tournent lancent leurs pieds de travers. Ils tanguent comme des barques chargées sur la mer qui bouge, et peu à peu ils s'arrêtent.

— Violoneux ! Violoneux ! Tu perds la boule, violoneux !

— Qu'est-ce que cet air de messe des morts?

Mais Catherinette murmure sans y prendre garde :

— Maman !

Le violoneux se secoue. Il avait oublié tout le monde. Il ne gagne pas son argent. Quand on est payé, il faut remplir son métier.

— Pardon, pardon ! Que voulez-vous? Je jouerai ce qui vous plaira.

V

... Quand minuit sonne, on le renvoie, avec deux écus seulement : le troisième est pour le retard. Avec l'enfant il se sauve dans la bonne nuit bien noire.

Dans la bonne nuit noire, on ne sait pas qui souffre et pleure...

— Papa, papa, tu vas bien vite.

— Je te prendrai sur mon dos, Catherine.

Et il court, ainsi chargé, vers sa femme qui ne l'attend plus...

La noce qui boit un dernier coup s'entretient du violoneux :

— Il se fait vieux.

— Il racle de travers.

— Il ne vaut plus rien pour la danse.

— On ne l'embauchera plus désormais...

L'amour en fuite (1)

François Dorsy s'est fiacné en Amérique à Miss Mary Carrette. Il revoit, au cours d'un voyage à Paris, une amie d'enfance, Hélène Page, qu'il a aimée autrefois et qui n'est plus libre. Repris par sa passion, il veut rompre ses fiançailles.

Fixé sur sa destinée, François Dorsy se serait méprisé lui-même s'il avait maintenu plus longtemps un engagement qui le détournait d'Hélène et l'obligeait au mensonge. En sortant du Bois, il s'achemina vers l'hôtel Rochambeau. M. Carrette et sa fille n'étaient pas rentrés. Loin d'accueillir favorablement un contretemps qui retardait une explication difficile et peut-être douloureuse, il s'en affligea, comme un martyr exalté qui voit ajourner son supplice et a besoin de souffrir immédiatement pour son Dieu.

Il résolut d'attendre sa fiancée. Dans le salon de l'hôtel, il voulut préparer leur entrevue et ne fit que

---

(1) Extrait de *L'Amour en fuite*

revivre par le souvenir les heures les plus récentes de sa vie.

Mary le rejoignit une demi-heure plus tard. Elle portait un corsage blanc qui lui seyait mieux que ses toilettes habituelles. Elle était radieuse de jeunesse et de santé. Cependant une inquiétude se pouvait lire dans ses yeux limpides. Mais il ne la remarqua point.

Tandis qu'elle parlait, il songeait cruellement : « Elle m'aime comme une bonne camarade. Son chagrin passera vite. Elle se porte si bien. »

— Vos marchandes, expliquait la jeune fille, ont les lèvres pleines de miel. En m'essayant ce corsage, elles m'adressaient des louanges sur mon air parisien. Ne se moquaient-elles pas? Elles se moquaient très bien. Je sais que je n'ai pas l'air d'une Parisienne. Si j'avais l'air d'une Parisienne, François, vous me regarderiez peut-être davantage.

Le jeune homme, à cette innocente coquetterie, ne sourit pas, et même il ne daigna pas lever les yeux sur la toilette qu'elle lui montrait et qu'elle avait achetée pour lui plaire. Elle n'en fut pas surprise ; depuis quelque temps, elle se rendait compte qu'il s'éloignait d'elle.

— Mary, dit-il enfin, je désire vous parler, à vous seule.

— Vous pouvez. Mon père ne rentrera que

pour le dîner. Il est en affaires avec M. Hawkins. M. Hawkins se plaint de votre absence, François. Tous les après-midi vous disparaissez. Il voudrait que vous repartiez pour Conmore. Février est là, et prochainement on travaillera à la mine. Nous partirons aussi, vous comprenez. Je n'aime pas Paris. Et nous pourrons fixer à Montréal la date de notre mariage.

Elle parlait pour se donner confiance, comme ces voyageurs qui chantent, la nuit en traversant les bois. Ils étaient assis en face l'un de l'autre, de chaque côté de la cheminée, dans le grand salon vide que la lumière électrique éclairait d'un jour cru et froid. Sans en deviner exactement la cause, elle comprenait, aussi bien que son fiancé, la gravité des circonstances. Et déjà sur ses gardes, elle faisait face au danger.

Presque brutalement, comme ces chirurgiens qui mettent leur pitié à opérer vite, François avertit la jeune fille de la rupture inévitable :

— Mary, je ne suis plus digne de vous. Nous ne pouvons plus nous marier.

Elle ne laissa échapper ni un cri de douleur, ni un cri de révolte. Elle parut se recueillir une minute. Puis, d'une voix qui ne trahissait pas son émotion, elle commença tout un petit questionnaire, car son

fiancé, plus frappé qu'elle-même par ses propres paroles, gardait le silence :

— Avez-vous quelque chose à me reprocher?

— Non. Vous le savez bien.

Il fixait le tapis comme un coupable. Elle reprit :

— Avez-vous été condamné en justice?

— Mais c'est absurde, Mary.

Imperturbable, elle répliqua :

— Vous me dites que vous n'êtes plus digne de moi. Je cherche la cause. Votre père n'a pas été condamné en justice?

Malgré la gêne qu'il éprouvait, il ne put s'empêcher de sourire :

— Rassurez-vous, Mary. Nous sommes d'honnêtes gens.

— Bien, approuva-t-elle avec le plus grand sérieux. D'ailleurs les fils ne doivent pas payer pour les pères. Vous n'avez pas fait de pertes d'argent? Vous seriez coupable de vous attrister : je suis riche, et vous travaillez.

— Non, Mary.

— Alors vous ne m'aimez plus?

— Je suis bien malheureux.

— Non, vous n'êtes pas malheureux. Vous ne m'aimez plus, et vous aimez une autre femme.

— Mary, je vous en supplie, murmura le jeune homme en se levant. ne demandez plus rien à celu

qui fut votre fiancé. Avant que je vous dise adieu pour toujours, pardonnez-moi. Il faut des motifs bien graves pour que je vous prie ainsi de me rendre ma parole. Je vous épargne de grandes souffrances pour l'avenir. Je ne vous valais pas, Mary. Un autre méritera mieux que moi d'assurer votre bonheur. Avec vous l'avenir m'apparaissait lumineux et facile, et je me sentais de taille à triompher de tous les obstacles. J'ai suivi une autre voie, moins droite et moins raisonnable sans doute. Ne me regrettez pas, surtout. Ce n'est pas la peine. Adieu, Mary.

— Non, non, fit-elle en le retenant. Ne partez pas encore.

Et ne prêtant aucune importance aux phrases qu'il avait débitées avec émotion, elle interrogea de nouveau :

— N'aimez-vous pas une autre jeune fille?

— Non Mary.

Elle retint à peine un cri de triomphe.

— Ah ! vous n'aimez pas une autre jeune fille ! Je ne vous rends pas votre parole. Je refuse de vous rendre votre parole.

Stupéfait, il répliqua :

— Vous ne le pouvez pas.

— Je peux très bien. Je comprends. Vous aimez une épouse.

Elle employait, comme font quelquefois les Canadiens qui en sont restés à notre langue classique, des mots français passés de mode.

— Ecoutez, Mary, laissons cette conversation qui est pénible.

— Pour qui est-elle pénible, cette conversation? Vous aimez une épouse. Eh bien, vous ne pouvez pas aimer une épouse. Comment appelez-vous prendre le bien d'autrui? C'est voler, n'est-ce pas? Aimer une épouse, c'est voler. Un homme noble ne vole pas ; un homme noble n'aime pas une épouse.

Il s'impatienta de ce mot suranné qui revenait sans cesse sur les lèvres de la jeune fille, et il voulut opérer un mouvement de retraite. Mais elle le devança et s'appuya contre la porte :

— Ecoutez-moi, François. Vous me causez de la peine, et vous ne voulez pas m'écouter. Je vous rendrais votre parole pour quelque chose de bien, je ne vous la rends pas pour quelque chose de mal.

— Il le faut bien, Mary. Je ne puis pas être votre mari.

— Pourquoi? Elle est belle, cette femme, n'est-ce pas, et moi je ne suis pas belle. En Amérique, vous ne l'aviez pas remarqué ; à Paris on le remarque tout de suite. Mais nous retournons en Amérique, et là-bas je vous promets que je vous plairai.

— Je ne retournerai pas en Amérique.

— Ah ! ce n'est pas possible. Vous abandonneriez la mine que vous avez installée, le résultat de votre travail ? Un homme n'abandonne pas son ouvrage. Vous serez malheureux, François. Je vous défends contre vous-même en ce moment. Répondez-moi encore. Votre travail vous était-il agréable ?

— Oui. Mais je travaillerai ici.

— Non, il vous faut de grands travaux à entreprendre, et des ouvriers à diriger. Il vous faut une vie active et libre. Moi, je vous connais. Et il vous faut un *home*, un *home* avec une bonne femme et... avec de beaux enfants. Une épouse ne ferait pas l'affaire. Et puis vous ne savez pas mentir, et vous devrez mentir tout le temps.

Elle le blessait davantage par toutes les vérités dont elle l'accablait. Il se révolta enfin :

— Je suis seul juge de ma vie, Mary.

— Vous la jugez mal en ce moment : voilà tout. Qu'est-ce qu'un homme peut faire de sa vie, sans travail, sans foyer, sans enfants ? Rien de bon. Nous sommes fiancés depuis un an. J'ai promis de vous suivre dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Aujourd'hui vous êtes dans la mauvaise fortune : je ne veux pas vous abandonner.

François eut un mouvement d'impatience. Ne qualifiait-elle pas de « mauvaise fortune » son grand, son invincible amour ? Il ne put se tenir de répliquer :

— Mary, il serait plus digne de vous de me laisser partir.

— Je ne manque pas de dignité parce que je prétends vous sauver.

Il ne vit pas que les yeux de la jeune fille se remplissaient de larmes.

— Et si je ne veux pas être sauvé? Laissez-moi partir. Dites-vous que je suis un homme perdu, et arrangez votre existence sans regret. Votre père va rentrer. Expliquez-lui que j'ai été empêché de dîner ce soir ici. Demain je l'informerai.

Elle n'abandonna pas la porte.

— Il faut toujours que vous dîniez. Restez ce soir : nous ne dirons rien encore.

— Je ne puis plus accepter l'hospitalité de votre père. Ne le comprenez-vous pas?

— Je ne vous ai pas rendu votre parole : vous pouvez très bien. Vous mangerez et vous réfléchirez.

Elle dut quitter son poste, car la porte du salon s'ouvrait derrière elle. M. Hawkins et M. Carrette entrèrent. Ils ne s'inquiétèrent nullement de trouver les jeunes gens la figure rouge et troublée : que des fiancés se disputent, c'est leur affaire, et cela ne regarde pas les personnes sensées.

— Amiral du brouillard, que faites-vous l'après-midi? articula énergiquement M. Hawkins.

Il appelait de ce nom François Dorsy depuis que

sa vie romanesque, cependant inconnue, donnait au jeune homme un air mélancolique. Il n'avait pas la plaisanterie facile ; aussi la faisait-il durer. L'ingénieur chercha des excuses. M. Carrette, d'une voix retentissante, poussa tout le monde vers la salle à manger :

— Nous causerons à table. Pour lutter contre le froid, il faut dîner beaucoup.

Entraîné malgré lui, François dut s'asseoir à côté de celle qui n'était plus sa fiancée. Elle se servait copieusement tandis qu'il se servait à peine. Pendant une conversation affairée entre son père et M. Hawkins, elle lui glissa ces mots :

— Ne boudez pas les plats. Ils sont bons et non coupables. Votre avenir s'arrangera.

Il ne put s'empêcher d'admirer la vaillante fille qui, avec bonne humeur, se défendait contre le chagrin et le défendait contre la passion. Et même il céda, sur le tard, aux sollicitations d'une terrine de foie gras. Lesté, il comprit mieux les agréments de la vie conjugale.

Comme on sortait de table, M. Hawkins l'entreprit :

— On vous réclame déjà à la mine de Conmore. Le mois prochain votre présence sera indispensable. Quand partirez-vous ?

Mary, qui avait entendu, devança l'ingénieur :

— Ne m'enlevez pas tout de suite mon fiancé, monsieur Hawkins. Dans huit jours il vous donnera une bonne réponse.

— Miss Mary, reprit le directeur, mariez-vous le plus tôt possible. M. Dorsy pense beaucoup plus à vous qu'à son travail. Il ne faut pas qu'un ingénieur pense à une femme.

Il pataugeait dans leur douloureux secret.

— Pas même à la sienne? demanda Mary avec flegme.

— A la sienne, c'est différent. Le mari s'occupe de sa femme en travaillant.

— Demain, j'irai vous voir, dit enfin le jeune homme à M. Hawkins. Et nous réglerons nos affaires.

Mary intervint une seconde fois :

— Pas demain, François. Après-demain.

Et se souvenant de son rendez-vous avec Hélène, il approuva ce retard. Elle songeait qu'en vingt-quatre heures, on fait, défait et refait une destinée, et, prévoyant une démission, elle se réjouissait de gagner un jour.

François Dorsy voulut prendre congé de ses hôtes.

— Déjà ! protesta la jeune fille qu'un peu de fièvre animait. Je vous accompagnerai jusqu'au vestibule.

Dans l'escalier, comme elle le reconduisait, elle l'arrêta tout à coup, et, le regardant bien en face, elle

lui dit avec une fermeté qui n'était pas exempte de douceur :

— François, je demeure votre fiancée. Je le demeurerai malgré vous. Toujours s'il le faut. Souvenez-vous de cela. Une honnête fille courageuse vous attend. Et je désire votre bonheur plus que le mien. Vous ne le trouverez pas où vous le cherchez. Je ne crois pas que vous l'y trouviez.

Il lui prit la main et, s'inclinant, il y posa ses lèvres.

— Non Mary, vous êtes libre. Je sais ce que je perds en vous perdant. Je ne mérite pas un regret. Adieu.

— Au revoir, répondit la jeune fille avec assurance

Elle rentra au salon, salua son père et M. Hawkins, et monta dans sa chambre. Elle aperçut dans la glace le corsage blanc qu'elle avait revêtu pour *lui* plaire, et sourit amèrement. Puis les larmes emportèrent jusqu'à ce sourire. Seule, elle se permit à elle-même de pleurer.

« Il ne sait pas comme je l'aime, pensait-elle. Je ne l'ai pas dit une seule fois ce soir, et il m'a accusée de manquer de dignité. Je ne me suis pas plainte, et il m'a parlé de son chagrin. »

Elle se tamponna les yeux et se releva du fauteuil où elle s'était jetée. Ayant suffisamment accordé au désespoir, elle envisagea l'avenir sans défaillance :

« Je saurai attendre. Il reviendra. »

... François Dorsy, descendant l'avenue des Champs-Elysées, n'éprouvait aucune joie à se sentir libre. Il avait l'intuition qu'il venait de détruire son bonheur de ses propres mains et qu'il en avait vu pour la dernière fois l'image reflétée par les yeux limpides de Mary Carrette.

La Petite Mademoiselle

SIMPLE POLICE

Pierre Savernay a demandé la main de Jacqueline Lugagnan surnommée la Petite Mademoiselle. Celle-ci y met une condition : il obtiendra une condamnation en justice, car elle-même est pourvue d'un casier judiciaire pour avoir manifesté en faveur de religieuses expulsées. Voilà donc le jeune homme à la recherche d'un délit et il commence par échouer en simple police.

Il était convoqué pour un samedi à huit heures du matin. A huit heures moins un quart, impatient et pressé, mais correctement vêtu et son papier à la main, il était devant la justice de paix. Les portes en étaient closes, et comme il les secouait sans ménagement, un concierge agressif fit irruption de sa loge comme une limonade de sa bouteille, et le tança :

— Avez-vous fini? Que voulez-vous?

— Un juge, répliqua-t-il avec politesse, et une salle d'audience.

— C'est à neuf heures.

— Pardon, monsieur. Mon invitation porte huit heures.

Le cerbère haussa les épaules :

— Je sais bien. On écrit huit heures, et ça veut dire neuf heures.

Et sur cette explication loyale il se retira. Pierre un peu déconfit arpenta le trottoir de long en large. Décidément la justice française réclamait une initiation, comme la prestidigitation et la magie. Elle changeait les heures à son gré, mais sans prévenir ses abonnés. Ceux-ci pouvaient se morfondre : elle n'en avait cure.

Un individu qui le guignait depuis un instant lui tira son chapeau et l'aborda. Le couvre-chef était graisseux et la révérence touchait terre. Distrait de ses préoccupations, le jeune homme vit une figure jaune aux favoris courts et aux dents longues, une redingote élimée, un col sale, tout un ensemble de cérémonie et de mendicité dans l'accoutrement.

— Monsieur, dit l'inconnu d'une voix molle comme une pâte pectorale, monsieur a sans doute un procès. Monsieur devrait me le confier. J'ai l'habitude.

Il parlait à la troisième personne comme un domestique, mais il ajouta non sans fierté :

— Je suis membre du petit barreau.

Ainsi s'intitulaient eux-mêmes, et eux seuls, les agents d'affaires qui défendaient les pauvres diables

en justice de paix et complétaient par leurs gains les amendes. Pierre ignorait ces mœurs, et qu'il était une proie désignée.

— Merci, répondit-il, touché de tant d'obligeance. Je n'ai besoin de rien.

L'autre avait sans doute besoin de quelque chose, car il insista en termes choisis :

— Les clients qui présentent eux-mêmes leur défense indisposent les magistrats et sont plus sûrement condamnés.

Pierre, à ces mots, esquissa un geste évasif qui dissimulait son contentement. Déjà l'homme, après lui avoir jeté un regard d'expert, tâtait d'une autre argumentation :

— Mes prix ne sont pas élevés. Pour vingt francs...

Silence. L'inculpé était vêtu simplement.

— Pour dix francs...

Nouveau silence. Nouveau coup d'œil plus sévère.

— Pour cinq francs.

Jusqu'où descendrait-il? Pierre, gêné, l'arrêta, et, se souvenant à propos de ces guides bavards et opiniâtres qui environnent les monuments en Italie et dont on ne se débarrasse qu'à prix d'or, il sortit de son gousset un écu qui le libéra. Comme les musées, le Palais de Justice avait ses ciceroni officiels qu'il faisait vivre et avec lesquels il fallait compter. Mais

pour bien voir un tableau, la solitude est préférable. et de même pour recevoir une condamnation.

Peu à peu, la petite place où il occupait tant bien que mal ses loisirs, se garnit de groupes animés et gesticulants. Paysans des villages voisins portant la blouse flottante, commères en bonnets tuyautés qui secouaient, pour discuter, leurs paniers mystérieux d'où surgissait parfois une oreille de lapin ou une crête de coq, ouvriers en bourgeron de travail, petits boutiquiers en jaquettes : on eût dit un marché. Les agents d'affaires, escadron volant, évoluaient de l'un à l'autre, s'emparaient des copies, des citations, des dossiers. Dès qu'ils tenaient les pièces, leur visage soucieux se rassérénait. On ne les leur reprendrait pas impunément.

Sur cette activité brillait un gentil soleil d'octobre.

Neuf heures sonnèrent. La salle d'audience s'ouvrit et tout ce monde s'y engouffra, puis s'installa, choisissant les meilleures places comme au concert. Pierre, un peu bousculé, car il manquait d'expérience, ne s'y trouva point tout à fait dépaysé. Il échangea des signes d'intelligence avec Blaireau, poursuivi comme lui, et qui portait majestueusement un linge et une barbe maculés, et il reconnut la noueuse sorcière du village de la Reine. Celle-ci était une habituée, car d'un bras impérieux elle réclama le bout du banc à une paysanne intimidée qui se signa et se leva.

Une autre épreuve attendait le jeune homme. Un greffier maigre, à demi-perdu dans une robe noire sans doute attachée à la charge et vaste à tout hasard, appela un nombre incalculable de contestations relatives à des actions possessoires, au bornage d'héritages voisins, à l'ébranchement d'arbres limitrophes, sans compter les assignations en conciliation. L'audience était civile jusqu'à onze heures. A onze heures précises, M. le juge de paix, sans entr'acte ni changement de décor, devenait juge de simple police par le seul effet du temps.

M. le juge Boislevent n'était pas entré de plain-pied dans la magistrature. Petit banquier réduit aux extrémités du concordat, il n'avait fait qu'un saut de sa banque en détresse dans le fonctionnarisme. Lorsqu'un homme échoue dans ses affaires privées, il lui reste toujours la ressource de s'occuper de celles de l'Etat. Il y manque rarement, et spécialement lorsque son échec personnel est dû à quelque belle incapacité ou même à quelque notoire malversation qui lui ferment décidément l'accès de toutes carrières autres que les officielles. Ainsi les juges de paix — quel beau nom doux comme le miel aux lèvres ! — se recrutent principalement parmi les avoués, les notaires, les administrateurs, les gérants d'établissements de crédit qui n'ont pas rencontré le succès dans leur profession et n'ont pas eu la chance de

devenir syndics de faillites ou liquidateurs, postes enviables par excellence et qui démontrent que les fortunes, comme les demeures des hommes, paraissent plus considérables lorsqu'elles sont en ruines.

Dans l'esprit de la loi, cette magistrature de canton est presque un sacerdoce. Comme son titre l'indique, elle sert à rétablir la concorde entre les belligérants les plus astucieux, tels que parents et voisins. Elle apaise les querelles domestiques. Elle invite à se supporter mutuellement des gens qui, par nature, ne le savent point, car de leurs fenêtres ils peuvent s'apercevoir ou, pour dévêtir leurs champs, ils suivent le même passage. Enfin, en toute occasion, elle tente d'arranger les parties avant que celles-ci aient le droit de porter leurs débats devant un tribunal. Mais cette conciliation, si expressément recommandée par le législateur, n'est qu'une formalité qu'on escamote le plus souvent, et la guerre peut sévir au village, au bourg et dans la ville, sans que nos juges se préoccupent de la paix autrement que pour eux-mêmes.

M. Boislevent n'était pas dénué d'une certaine générosité originelle. Il avait connu l'ennui des perquisitions et des interrogatoires et n'en gardait point rancune à l'ensemble des justiciables, comme il arrive à l'ordinaire. Il aimait à se déclarer incompétent, et il se fût montré plein d'induglgence sans l'effroi qu'il avait des statistiques exigées par le ministère. Enfin

il estimait l'Etat plus avide d'argent que de bouches à nourrir, et il octroyait plus d'amendes que de jours de prison.

L'audience était familière et bruyante. Les plaideurs, les agents d'affaires et le magistrat échangeaient des propos qui, sans transitions, passaient de la cordialité à la colère. Pierre s'amusait de ce spectacle, nouveau pour lui, d'une humanité brusque et enfantine qui tenait boutique de ses droits, les affichait et les criait, lorsque le commissaire prit place sur l'estrade, non loin de M. Boislevent qui devint aussitôt juge de simple police. Il était onze heures.

Ce fut le tour des contrevenants, troupe nombreuse et sans gloire. Un boulanger avait négligé de réparer son four. Une ménagère avait embarrassé la voie publique en y déposant sans nécessité des matériaux qui diminuaient la liberté de la circulation. Celle-ci avait grapillé dans les champs non dépouillés encore de leurs récoltes, et cette autre jeté des immondices sur la porte de son ennemi.

On appela la dame Terrenoire, dite la Fortune, et l'auditoire éclata de plaisir. Il reconnut la mendiante du parc. Elle comparaissait pour avoir donné la bonne aventure, et l'accusation représentait les ustensiles et costumes qui servaient à l'exercice de son métier de devin, pronostiqueur et interprète de songes : une

robe de chambre jaune, un turban, un jeu de cartes, un sou percé et un tambourin.

Déjà toute chevronnée de condamnations, elle reçut sans retard dix francs d'amende auxquels on ajouta la confiscation des objets saisis. En vain, elle réclama la robe de chambre qui lui tenait lieu de couverture. Midi approchait et chacun sentait la faim. Lorsqu'elle eut regagné son banc, Pierre lui glissa dans la main un louis. A ce geste elle le reconnut, et lui cracha dans l'oreille :

— Pas de prison.

Elle observait son serment avec négligence, mais le hasard la protégeait.

Le jeune homme entendit enfin appeler son nom, englobé dans une liste de manifestants où figurait aussi Blaireau. Le même injurieux article 480 *in fine* les qualifiait tous sans exception. Ces vaillants défenseurs de la liberté devenaient en justice les coauteurs ou complices d'un vulgaire tapage nocturne. Déjà, M. Boislevent les taxait à quarante sous par tête lorsqu'un avocat, choisi par Blaireau, demanda la parole, la garda trois quarts d'heure, et s'esseyant à la vie politique, entreprit le procès du gouvernement. Il se fit valoir sous toutes les faces de son talent et se rassit. Le magistrat exaspéré commença de distribuer les jours de prison comme une volée de coups de canne : en veux-tu ? en voilà. Déjà il criait : Savernay :

quand le commissaire de police qui dévisageait Pierre depuis son arrivée, le tira par la manche et lui dit à mi-voix :

— Pas celui-ci. Je le connais. J'en réponds.

— Savernay, reprit le juge au galop : attendu que la contravention, en ce qui le concerne, n'est pas suffisamment établie, acquitte...

Acquitté ! Il connaissait la honte d'être acquitté tout seul. Derrière le commissaire, un agent, usant de la télégraphie aérienne, lui adressait des félicitations. C'était le père de famille qu'il avait épargné. D'une œillade furieuse, Pierre l'interrompit. Sa commisération portait des fruits extraordinaires, comme les cucurbitacées que leurs produits dépassent en grosseur.

Ecrasé sous ce résultat, il suivit hors de l'audience Blaireau et ses compagnons qui s'écartèrent de lui comme d'un mouchard et le méprisèrent. Il n'en put supporter davantage. Timidement, il les invita pour les amadouer, et, malgré l'avis du mécanicien, ils échouèrent de concert dans un estaminet qui faisait l'angle de la place et portait cette inscription en grandes lettres d'or : *Café des Présidents*. Le tenancier avait pensé que dans une bonne démocratie tout citoyen préside quelque chose. Il flattait chacun par son enseigne. Dans l'établissement, des chats et des chiens dès longtemps décédés s'immobilisaient

en des poses de convention. Car le patron joignait à sa qualité de débitant celle d'empailleur ; mais, comme il était glorieux, il relevait cette fonction par le titre de *naturaliste préparateur* qu'il se donnait à lui-même.

Le fumet d'un lapin sauté parvint à ramener à Pierre les sympathies de son entourage. On convia le naturaliste, et l'on s'aperçut, à table, que la dame Terrenoire, plus connue sous le nom de Fortune, tenait à son bienfaiteur, car elle ne le quittait poiut et buvait force liquides en pleurant sa robe de chambre et son turban. Blaireau demeurait taciturne mais vorace. L'acquittement de ce bourgeois était à ses yeux la condamnation du régime capitaliste. Seulement, il faut manger, et les apôtres eux-mêmes ne dédaignent pas toujours les bons morceaux. En temps de guerre, cela s'appelle vivre sur le pays. Au fromage, rassasié et porté à l'attendrissement, il pardonna. Il en informa Pierre aussitôt et celui-ci, la conscience allégée, offrit du vin mousseux à l'assemblée des contrevenants, tournée qui acheva de le rendre populaire.

Au sortir du cabaret, la tête un peu lourde, il gagna l'avenue Marie-Antoinette afin d'informer sans retard la Petite Mademoiselle de ses nouvelles amitiés plus encore que de son nouvel échec. M. Lugagnan et sa fille étaient sortis, mais pour peu de temps.

Il résolut de les attendre et s'endormit au salon. La voix de l'ancien magistrat qui sonnait dans l'escalier le réveilla en sursaut. Il venait de voir en rêve un commissaire de police et un ouvrier mécanicien qui s'embrassaient.

Le récit de son aventure divertit Jacqueline et enthousiasma le successeur de Mathieu Molé.

— Riez, dit Pierre. Ma vie est changée.

— Vraiment?

— Oui, j'aime le peuple depuis mon déjeuner. Sur la place publique et en justice de paix, il est pareillement déraisonnable et naïf. Et je voudrais lui faire du bien, mais comment?

La Petite Mademoiselle battit des mains. Applaudissait-elle ou se moquait-elle? Il jugea prudent de ne point approfondir cette question, mais pour bien montrer la transformation de son caractère, il ajouta ces propos destinés à mettre en évidence la bonté de son cœur.

— Vous ne le croiriez pas? J'ai presque honte de ma fortune comme de mon acquittement, car je ne mérite ni l'un ni l'autre.

— Vous avez raison, approuva M. Lugagnan avec fracas. Et comme on ne le prenait jamais sans vert, il marcha sur sa bibliothèque, en retira un gros volume et l'ouvrit à une page cornée.

— Bourdaloue est avec vous.

— Bourdaloue? fit Pierre incrédule, mais flatté de ce concours.

— Malheureux ! vous ignorez Bourdaloue, et probablement Bossuet, Massillon et toute notre littérature de la belle époque.

— Hélas ! comme tous les bacheliers.

— Alors, écoutez : « Oui, plus on entre dans le secret et dans la connaissance du monde, plus on demeure persuadé qu'en effet il y a peu de riches innocents, peu dont la conscience doive être tranquille, peu qui soient exempts de la malédiction où il semble que cette proposition les enveloppe. J'en appelle à votre expérience. Parcourez les maisons et les familles distinguées par les richesses et par l'abondance des biens, je dis celles qui se piquent le plus d'être honorablement établies, celles où il paraît de la probité et même de la religion : si vous remontez jusqu'à la source d'où cette opulence est venue, à peine en trouverez-vous où l'on ne découvre dans l'origine et dans le principe des choses qui font rembler. »

Un silence suivit cette lecture inconvenante dans un salon, et bonne tout au plus pour une église.

La Petite Mademoiselle, plus pratique que spéculative, comme le sont volontiers les femmes, calculait mentalement ce qu'elle pouvait économiser sur son budget personnel au profit d'une pauvresse qui

élevait avec amour six enfants. M. Lugagnan, gêné, trouva au bout d'un instant que Bourdaloue allait tout de même un peu loin :

— C'est un orateur, expliqua-t-il. Et les orateurs exagèrent toujours. C'est nécessaire.

Mais Pierre, dans son zèle de néophyte, ne l'entendait pas ainsi :

— Non, non, A quoi sert la fortune ?

— A commander, répliqua Jacqueline, pour le bien de tous.

Son teint blanc s'aviva, ses yeux brillèrent, ses narines frémirent. Il l'admira et se souvint de son insuccès :

— Toujours inexorable ?

— Toujours.

— Pourtant je mérite une condamnation. Je la mérite bien davantage que ces braves gens que l'on incarcère, et que j'ai vus de près et que j'estime plus que moi. Je suis un misérable.

Il faisait son *mea culpa* et se tambourinait la poitrine. Elle se mit à rire :

— Ne vous vantez pas. Vous êtes comme tout le monde.

Continuant son examen de conscience, il se confessa :

— Je suis faible. Je ne suis pas bon. J'ai cru longtemps que j'étais bon. Ainsi, tenez. Ma cuisinière a

plus d'amour-propre que d'appétit. Moi, c'est le contraire. Elle se lamente quand je ne finis pas ses plats.

— Alors vous les finissez?

M. Lugagnan intervint :

— Sont-ils bons?

— Excellents. Et je les finis pour lui être agréable.

— Brave cœur ! opina l'ancien magistrat.

Pierre se tourna d'un air piteux vers Jacqueline.

— Que ferez-vous de moi? Un riche honteux.

— Non pas, dit la Petite Mademoiselle, mais un homme.

Cette assurance ne le toucha point. Il était tout à la joie intérieure d'avoir découvert l'humanité. Et il s'en alla dans les rues, que la lumière d'arrière-saison ensoleillait doucement, la tête un peu tournée par la beauté de Jacqueline et aussi par le vin mousseux qu'il avait offert à ses nouveaux amis.

En quelques jours, il s'était lié avec un commissaire, un agent, une voleuse, un anarchiste, plus un lot de contrevenants. Toutes ces personnes étaient civiles, aimables et sensibles. De les avoir hébergées il retirait pour lui un grand prestige. Un peu grisé. il se tenait déjà pour un bienfaiteur universel. Il n'y avait sur terre que de braves gens contrariés par de méchantes lois.

C'était la première étape. Pierre Savernay était devenu philanthrope et humanitaire.

Ménages d'après-guerre

Retour de bal

Les Damblave sortaient à peu près tous les soirs et ne rentraient jamais dans leur appartement de l'avenue Hoche avant deux ou trois heures du matin. Car ils rattrapaient en dansant le temps perdu. Le temps perdu, c'était la guerre. Lui, Roger Damblave, — vingt-huit ans, — avait dû quitter le golf et le tennis, où il excellait, pour la tranchée, puis pour les tanks, ou plutôt, pour ne pas contrister le général Estienne, pour les chars d'assaut. Il s'y était comporté comme tout le monde, c'est-à-dire honorablement, et, comme presque tout le monde encore, n'y avait pas rencontré grand plaisir. Elle, Mary Puygarde, — vingt-trois ans, — une de nos meilleures raquettes, avait dû vivre à la campagne plusieurs années, avant d'obtenir un diplôme d'infirmière et de rentrer à Paris dans un hôpital à la mode. Mariés dans l'été de 1918, à la faveur d'une légère blessure de l'officier

de tanks, — je veux dire de chars d'assaut, — ils avaient eu un enfant, juste pour la signature de la paix. Ayant ainsi, de toutes manières, rempli leur devoir patriotique, ils ne s'occupaient plus que d'eux-mêmes. Une nourrice, heureusement abandonnée par un soldat, veillait sur le jeune Gaston. La femme de chambre couchait dans le voisinage. Une sonnerie électrique reliait ce personnel à la chambre de la cuisinière, qui était la femme du chauffeut et qui logeait au sixième. Cette combinaison ôtait tous scrupules à la jeune Mme Damblave, qui pouvait impunément se livrer à ses ébats chorégraphiques et se contentait, à ses retours, de venir embrasser le nourrisson.

Or, un soir, les Damblave rentrèrent plus tôt que d'habitude. Ils avaient passé la soirée chez la duchesse de Lantillac qui, soumise à l'archevêché, avait proscrit les danses étrangères et les avait remplacées par une revue excessivement décolletée et pimentée, mais dont la représentation n'avait pas été de longue durée. Il n'était pas encore minuit. Mme Damblave, comme elle avait accoutumé de le faire, se précipita, avant même de quitter son manteau, dans la chambre de la nourrice pour y contempler le sommeil de son héritier. Elle en sortit aussitôt dans un état d'agitation extrême, appelant à grands cris son mari :

— Roger ! Roger ! il n'y a personne !

Roger, qui avait déjà passé un pyjama, accourut, presque ironique, tant la nouvelle lui semblait incroyable :

— Comment, personne? Et Gaston?

— Parti.

— Pas tout seul !

— Avec la nourrice.

— Allons! allons! ils seront tous deux chez Sophie.

Sophie était la femme de chambre. On se rendit chez Sophie. Sophie était pareillement absente, et son lit, pas plus que celui de la nourrice, n'était défait. On pressa le bouton de la sonnerie qui reliait l'appartement à la chambre de la cuisinière, et comme personne ne descendait, — quelles minutes angoissantes ! — Monsieur monta lui-même par l'escalier de service. Il trouva au sommet Joseph; le chauffeur, qui ressortait de chez lui avec un visge bouleversé.

— Monsieur, déclara-t-il d'une voix sinistre : les temps sont bien mauvais, ma femme n'est pas rentrée à cette heure.

— La cuisinière non plus? observa Roger avec découragement. Accompagnez-moi, mon ami.

L'épreuve égalisait leurs conditions. Ainsi escorté, M. Damblave rejoignit sa femme qui se désespérait. On tint conseil avec le chauffeur. Tout le personnel avait dû partir de compagnie, emportant l'enfant,

mais dans quelle direction? Il fallait courir au commisariat de police voisin, et peut-être même à la préfecture, pour obtenir une poursuite immédiate.

— Attendez-moi ici, Mary, prononça Roger qui retrouvait son ton de commandement aux armées. Vous, Joseph, allez au garage chercher l'auto.

— Je ne vous quitte pas, supplia la jeune femme.

— Soit, nous irons ensemble.

Pendant que l'automobile sortait du garage, Roger commença son enquête en allant réveiller la loge. Avait-on constaté le départ en commun de la cuisinière, de la femme de chambre, de la nourrice et de l'enfant? On n'avait rien constaté du tout. La concierge, de mauvaise humeur, répondait mal au questionnaire. Etait-elle responsable de ce qui se passait dans la maison, une si bonne maison? Et puis, enfin, n'était-ce pas la nuit du samedi au dimanche?

— Certainement, approuva M. Damblave. Mais qu'est-ce que ça fait?

— Eh bien, la nuit du samedi au dimanche, tout le sixième s'en va. Il n'y a plus personne.

— Et où va-t-il, le sixième?

— Je n'en sais rien. A un *dancin* de l'avenue de Wagram.

— Parfait ! parfait ! s'exclama M. Damblave, comme s'il était heureux de cet exode hebdomadaire du sixième.

Et, rejoignant sa femme, il la rassura d'autorité :

— Votre fils est retrouvé.

— Où est-il ?

— Je l'ignore encore, mais j'ai une bonne piste.

Mme Damblave monta dans l'automobile, tandis que son mari donnait ses instructions au chauffeur :

— Joseph, vous descendrez l'avenue de Wagram et vous vous arrêterez devant tous les *dancing*.

— Mais, monsieur, il y en a beaucoup.

— N'importe.

— Je croyais que nous allions au commissariat, s'étonna Mme Damblave, qui avait entendu.

— Les commissaires ne découvrent jamais rien, déclara péremptoirement Roger, que sa femme commença de considérer comme une sorte de Sherlock Holmes.

Avenue de Wagram, on fit sans résultat deux ou trois établissements nocturnes. Il y avait bien des bonnes, mais pas d'enfants.

— Vous voyez ! murmura Mary, déjà revenue de sa confiance. Comment pouvez-vous imaginer que la nourrice ait emporté l'enfant dans un pareil lieu ? Elle l'a abandonné, et on nous l'a volé. Gaston, mon petit Gaston !

Elle pleurait et commençait à reprocher à son mari leurs trop fréquentes sorties, comme si elle s'était contentée de l'accompagner par dévouement conjugal.

Cependant l'automobile, après cinquante mètres, s'était de nouveau rangé au bord du trottoir. De nombreuses lampes électriques, de toutes couleurs, annonçaient un lieu de plaisir. Comme M. et Mme Damblave, après avoir acquitté le droit d'entrée, pénétraient dans la salle de bal, ils crurent entendre des cris d'enfants qui venaient d'une pièce voisine.

— Gaston! soupira Mary.

Et, entraînant son mari, elle ouvrit une porte. Tous deux s'arrêtèrent sur le seuil, étonnés, stupéfaits du spectacle qui s'offrait à eux. Sur des matelas et des couvertures étaient étendus une vingtaine de bébés, les uns dormant, les autres éveillés et jouant avec des polichinelles et des poupées, ou pleurant et hurlant avec une obstination malencontreuse, gardés par une femme en corsage clair fort échancré, qui s'avança vers eux aussitôt.

— Vous avez le numéro? demanda-t-elle.

Déjà, Mme Damblave avait fait le tour des mioches et tenait sur son cœur le petit Gaston par miracle retrouvé, le couvrant de caresses et de baisers et sanglotant de joie. Mais la gardienne intervint à nouveau dans cette scène de reconnaissance.

— Le numéro? répéta-t-elle sèchement.

— Quel numéro? interrogea Roger.

— Le numéro de vestiaire. On ne prend pas un

gosse comme ça, sans numéro. Celui-ci, voyez, c'est le numéro 15. Avez-vous le numéro 15?

M. Damblave, prenant son plus grand air, la voulut écarter.

— Laissez-moi tranquille avec votre numéro. Voici notre enfant que nous cherchions et que nous avons découvert.

— Si c'est votre enfant, donnez le numéro.

Et comme Roger et sa femme faisaient mine d'emporter de force Gaston, la gardienne ouvrit la porte qui donnait sur la salle de bal et, d'une voix de théâtre, lança :

— On vole le numéro 15 !

Trois femmes, à ce cri, lâchèrent d'un commun accord leur cavalier au beau milieu d'un tango assez vif et se ruèrent au vestiaire. C'étaient la nourrice, la femme de chambre et la cuisinière. Elles accouraient au secours du numéro 15 et se trouvèrent tout soudain en présence de M. et Mme Damblave. Mme Damblave, qui pressait son fils sur son cœur décolleté, les reçut de la belle manière :

— C'est ainsi que vous le gardez. Je vous chasse toutes les trois.

Les trois femmes ne parurent qu'un instant décontenancées.

Déjà la cuisinière, plus éloquente, avait repris l'usage de la parole :

— Vous avez pu voir, madame, qu'il était bien gardé.

— En effet.

— La preuve, c'est que vous l'auriez voulu prendre, vous n'auriez pas pu. Madame ne sait peut-être pas que c'est une bonne maison, ici, une maison de tout repos.

— Parlons-en ! intervint Roger.

— Parfaitement. Il y a un vestiaire pour les enfants, avec des numéros d'ordre, comme dans les soirées du grand monde.

— Le numéro 15? dit encore Roger.

— Oui, monsieur, le numéro 15. Chacune de nous, à tour de rôle, garde les petits, les amuse ou les endort. Il n'y a rien à craindre. Ils sont surveillés comme à la maison.

— Et vous vous êtes souvent livrées à ce commerce? interrogea encore Roger.

— Chaque samedi.

— Chaque samedi, mon fils est venu ici ! protesta Mme Damblave.

— Où il a été déposé, ajouta son mari, comme un parapluie ou une canne.

— Avec plus de soins, assura la nourrice.

Et la femme de chambre, qui avait plus d'instruction, tira cette conclusion de l'aventure :

— Monsieur et Madame sortent tous les soirs

Tous les soirs ils laissent Monsieur Gaston. Nous, nous ne sortons qu'un soir par semaine, et nous emmenons Monsieur Gaston.

On revint en chœur, avenue Hoche. Et comme on allait se séparer, Mme Damblave, qui avait réfléchi aux difficultés nouvelles de l'existence, proposa des conditions de paix au personnel :

— Le samedi, nous garderons Monsieur Gaston, mon mari et moi. Mais les autres jours, vous me promettez de ne pas sortir.

Les conditions furent acceptées, et tout rentra dans l'ordre. C'est pourquoi M. et Mme Damblave n'acceptent jamais d'invitation pour le samedi soir, qui est leur jour de garde.

Le Lac Noir

La fin du sorcier

Une paysanne, Mélanie Fraizier, a été assassinée à Apremont au pied du mont Granier dans les circonstances d'une effroyable cruauté. La rumeur publique a accusé un voisin avec qui les Fraizier étaient en procès. A l'audience, se découvre un crime de magie noire accompli par un sorcier de village, Gaspard Gruz, qui réussit à s'enfuir de la salle d'audience et à gagner les vastes solitudes du mont Granier. La suite est le récit du juge Girardet.

Acculé au mont Granier, il faut bien que le sorcier se décide à fuir par la montagne. Après avoir tenté de s'évader vers le lac Noir dont les abords étaient gardés, il revient vers Bellecombe et le trouve occupé. Il n'a plus le choix des chemins ; malgré sa répugnance à escalader le rocher, à cause de la difficulté de s'approvisionner, il commence l'ascension. Son plan était sans doute de redescendre ensuite sur Entremont et de gagner la forêt d'Eparres, retraite sûre où nul ne

le saurait découvrir. Vous vous souvenez qu'on avait donné l'ordre de veiller sur Entremont. Il allait être pris comme dans une souricière ; mais, quand la souricière est un énorme massif de rochers et de sapins, la capture peut se faire attendre. Heureusement, deux gendarmes, dont le brigadier Ravasse, l'aperçurent au-dessus de Bellecombe, comme ils battaient les buissons. Ils le reconnurent plutôt à sa fuite qu'à sa silhouette. Ils lui emboîtèrent le pas, à distance d'une centaine de mètres. Dorénavant mon récit ne sera que la fidèle reprodution du procès-verbal où le brigadier Ravasse consigna sa périlleuse chasse, et des commentaires qu'il me donna de vive voix quand je l'interrogeai.

Ravasse était un homme vigoureux, âgé d'une trentaine d'années, mince et musclé, taillé pour l'alpinisme. Son compagnon, moins jeune, moins maigre et moins rompu à la marche en montagne, soufflait derrière lui. Tous deux, ayant laissé leurs sabres embarrassants et inutiles, et n'emportant comme arme que leurs revolvers, s'appuyaient sur des cannes ferrées. Devant eux le sorcier, qu'ils purent enfin dévisager entre deux taillis, tenait son couteau d'une main, et de l'autre s'aidait d'une branche d'arbre qu'il avait arrachée. C'était au petit jour : mais quand la troupe s'engagea sous les sapins, elle retrouva presque la nuit. Gaspard Gruz en profita pour disparaître

sur la gauche. Le brigadier plaça son homme en observation et continua de monter. Son projet était d'atteindre, le premier, la porte de l'Alpette et de prévenir les bergers : se voyant tourné, l'assassin devrait se rabattre sur Bellecombe où il serait cueilli comme un fruit mûr. Cependant, le jour ne se décidait pas à venir franchement. Les quelques lueurs roses qui présageaient le matin avaient été recouvertes d'épais nuages, et bientôt il commença de pleuvoir. La montagne se vêtit de brume et la forêt prit un aspect plus sombre et plus farouche. Sans manteau, courageusement, Ravasse suivait le sentier sous la pluie. Au sortir des arbres, sûr de n'être pas devancé, il ralentit le pas, afin de ménager ses forces et sa respiration. Quand il parvint à l'étroite gorge qui précède l'Alpette, le mauvais temps cessa. Ne voyant rien de suspect, il s'arrêta pour casser une croûte et boire une goutte d'eau-de-vie. Il commandait la passe : si le sorcier voulait franchir le col pour gagner Entremont, il trouverait le chemin barré.

Après avoir mangé, le brigadier voulut sortir de l'étui son revolver afin d'examiner s'il était mouillé. Il constata que l'étui était vide, et se souvint que la veille au soir il avait chargé son arme et l'avait déposée sur une table.

« — Je l'aurai oubliée en partant, pensa-t-il. Heureusement, l'ennemi est loin. »

« Cependant, il regarda avec tristesse son bâton dont le fer usé était arrondi. Il reprit sa marche, poussa la porte du pâturage et héla un berger qui était proche. C'était un vieux pâtre accoutumé à cette solitude. Il se rendit avec défiance à l'appel du gendarme. Un gendarme à l'Alpette, ça ne s'était jamais vu.

— Eh bien quoi !

— Il n'est venu personne avant moi, ce matin?

— Si.

— Qui ?

— Le sorcier.

— Quel sorcier?

— Gaspard Gruz, donc.

— Vous avez laissé passer l'assassin !

— L'assassin?

— Eh ! oui l'assassin de Mélanie Fraizier.

— Quand je suis monté avec mes vaches, c'était Lamadoux, l'assassin, et on le tenait sous clé.

Les rumeurs de la plaine ne parviennent jusqu'ici que lentement. Sans montrer plus d'émotion, le berger ajouta :

— Gaspard n'avait pas de provisions. C'est vrai qu'il portait une figure de pauvre. Il m'a demandé à manger. Je lui ai donné pain et fromage, plus un gobelet de gentiane. Dans le temps, il m'a remis une côte. Il ne s'est pas arrêté, il a dévoré comme un loup.

— Où est-il?

— Il est monté par là, au Granier.

— A-t-il beaucoup d'avance?

— Un quart d'heure.

Enragé, Ravasse voulut reprendre la poursuite. Le vieux pâtre le retint par la manche :

— Brigadier, es-tu fou? seul contre un sorcier !

— Laisse-moi.

— Tu es trop jeune pour mourir.

— Laisse-moi, te dis-je.

Et il repoussa le berger qui l'appella encore :

— Changeons de bâton. Le fer du tien n'est pas solide.

Ravasse accepta l'échange, après avoir vérifié le pieu qu'on lui offrait et qui était long et pointu.

« — Le berger, m'a-t-il raconté depuis, me serra la main, et j'eus l'impression qu'il me regardait avec respect comme on regarde un mort. »

Vous vous souvenez que la première plate-forme est la plus difficile à gravir. Si Gaspard Gruz, qui avait cru dépister les gendarmes, s'était douté de la poursuite, il se fût embusqué au sommet, et, de là il eût aisément jeté dans l'abîme le corps du brigadier. Celui-ci, collé au rocher, occupé tout entier à grimper, ne pouvait se défendre. Il jouait sa vie avec une incroyable audace, ou plutôt avec cet amour voluptueux du danger qui donne à la vie même son

parfum le plus fort et que connaissent bien les cœurs passionnés. Cependant il franchit sans encombre ce mauvais passage.

Les pâturages d'Entremont étaient vides ; déjà les troupeaux avaient regagné la plaine. Vide aussi la hutte de bois. Sur le paysage monotone et pathétique de dalles blanches et de sapins chétifs, planait la solitude, — une solitude si profonde et émouvante qu'elle semblait visible comme une présence, et pesante comme la chaleur. Ravasse la sentit, mais son courage n'en fut pas atteint : il tâta son bâton et inspecta l'horizon des yeux. Le plateau est largement découvert, et l'on voit à une bonne distance. Tout à coup il étouffa un cri de joie : il venait d'apercevoir le sorcier à quatre ou cinq cents pas en avant. Aussitôt il obliqua sur la gauche, et protégé par un pli de terrain, il manœuvra pour couper le sentier qui descend sur Entremont, puis il remonta la pente.

Son calcul était juste. Gaspard Gruz, après avoir hésité quelques minutes, prenait cette direction et marchait vers lui. A moins de cent mètres, les deux hommes se dévisagèrent. Tous deux suaient, tous deux soufflaient : immobiles, ils s'observaient et mesuraient leurs chances de vaincre. L'un était sans doute plus robuste, mais sa face hâve et décharnée portait les traces d'un mois d'épreuves et de

privations. L'autre tenait sa force de la jeunesse et de la confiance qu'elle répand en nous.

Brusquement le sorcier rebroussa chemin, et se dirigea vers le sommet de la montagne. C'est, je vous l'ai dit, un plateau en pente tout en montées et en descentes, de trois ou quatre kilomètres de longueur. Ravasse le suivit et peu à peu gagna quelques mètres. Tout d'abord les deux hommes ne couraient pas ; ils allaient d'un rocher à l'autre, en tâchant de ménager leur souffle pour la lutte finale qui serait mortelle et dont nul ne serait témoin. Néanmoins, ils allongeaient le pas instinctivement. Bientôt leur allure devint fantastique. Occupés à placer leurs pieds, ils ne se jetaient plus l'un à l'autre que des regards furtifs qui évaluaient leur distance. Ils parvinrent à l'extrémité du plateau, à l'endroit où le Granier surplombe les Abîmes de Myans. Là, Gaspard Gruz se retourna ; son long coutelas dans la main droite, son bâton dans la gauche, il fit face à l'assaillant.

A vingt pas, Ravasse s'arrêta à son tour.

A bout de forces, ruisselants, essoufflés, les deux adversaires, sans s'adresser la parole, mais d'un commun accord, se laissèrent choir sur le sol que le soleil avait déjà séché et se reposèrent. Dans leur état de fatigue, ils n'eussent été capables ni l'un ni l'autre de soutenir le combat.

Cependant, leurs yeux veillaient comme des sentinelles...

Ravasse n'a pu me dire le temps qu'ils demeurèrent ainsi. Il lui parut dépasser un jour en longueur. Ce dut être une demi-heure en réalité. Maintenant que le duel était inévitable, aucun d'eux n'avait envie de l'engager. L'un des deux ne jouissait-il pas de ses derniers instants? Enfin Gaspard Gruz se leva. Le brigadier se trouva debout en même temps que lui. Il entendit le sorcier proférer quelques paroles incompréhensibles ; puis, au lieu de subir son choc comme il s'y attendait, il le vit s'enfuir en courant, franchir les vingt-cinq ou trente mètres qui le séparaient du précipice, et avant qu'il ait eu le temps de revenir de sa stupeur, se jeter dans le vide. L'assassin lui échappait : il préférait le gouffre et la mort. Cela se passa sans un cri.

...Ce dénouement inattendu et conté négligemment sans recherche de l'artifice nous laissa penauds et déconfits.

— Ravasse, continua le narrateur sans avoir cure de notre surprise, s'approcha du bord de l'abîme, l'explora du regard et ne vit rien. La paroi verticale avait plus de deux mille pieds d'élévation. Il nota l'endroit approximatif où l'on rechercherait le cadavre. Puis il se disposa à quitter ce lieu tragique. Comme

il se retournait, il aperçut ce que son adversaire avait dû voir : le berger de l'Alpette qui venait à lui avec le gendarme laissé au-dessus de Bellecombe. Leur arrivée avait déterminé Gaspard Gruz au suicide. Quand il raconta à ses nouveaux compagnons la fin du sorcier, le vieux pâtre hocha la tête : « Je vous dis qu'il n'est pas mort, il a invoqué le diable et le diable l'aura porté jusqu'en bas. » Cependant, on découvrit peu après le corps horriblement mutilé dans les environs de ce lac Noir dont les rives furent témoins des anciens sabbats...

La Nouvelle Croisade des Enfants

LE MIRACLE DE LA NOEL

Annette et Philibert sont les deux enfants du bûcheron Anthelme Duchêne, vous savez bien, cet Anthelme Duchêne qui habite une méchante bicoque sur le rocher, à la lisière de la forêt Marie-Christine. A la lisière de la forêt, c'est tout indiqué pour un bûcheron.

Notre Anthelme Duchêne est un brave homme qui n'a qu'un défaut. Vous allez tout de suite penser que c'est un ivrogne. En Savoie, quand on dit d'un homme qu'il n'a qu'un défaut, c'est toujours qu'il aime la bouteille. Eh bien ! pas du tout : faute d'argent Anthelme ne boit guère que de l'eau, et quand on lui sert du vin rouge, ou même du vin blanc, il en boit autant qu'il peut, sans quoi il ne serait pas Savoyard, mais les occasions sont trop rares. Son défaut, je vous le confierai sans tarder : il ne sait pas refuser un service. On lui dit, par exemple, quand

il a fini son travail : « Il y a ici près une veuve qui a tout son bois à scier. » Aussitôt il va scier le bois de la veuve. Ou bien : « La voisine a son mari malade, et son foin n'est pas fauché. » Il répondra : « Je manie mieux la cognée que la faux », mais il ira faucher le pré de la voisine.

C'est une manie assez gênante quand on vit en famille. La vie de famille exige de la régularité, sans compter beaucoup d'autres vertus difficiles à acquérir, et notamment la patience. Anthelme Duchêne n'arrive jamais à l'heure de la soupe et Pernette, sa femme, n'est pas contente. Et Philibert et Annette crient à qui mieux mieux, la cuiller en l'air.

— Que veux-tu que j'y fasse, ma femme?

— Tu t'en laisses accroire, mon homme.

— C'étaient de pauvres gens, Pernette.

— Nous ne sommes pas riches, Anthelme.

— Peut-être bien que j'ai eu tort.

— Peut-être bien que tu as eu raison.

Quant à Philibert et Annette, ils ne demandent qu'à manger.

Or, cette même nuit de Noël, Anthelme Duchêne est sorti de chez lui dès l'aube. Il tenait sur son épaule sa bonne hache affilée, et sur son dos, dans un sac, son déjeuner (pain, fromage, plus une petite fiole de vin rouge, en raison de la distance). Il s'en allait prêter son aide à des compagnons dans la forêt du

Sappey qui est au delà de Modane. Pernette sur le seuil a soufflé la lanterne par économie, bien qu'il fît à peine jour, et adresse à son homme mille recommandations en bonne ménagère.

— Surtout n'oublie pas au retour d'acheter la dinde à Modane. C'est Noël demain.

— Bien sûr, bien sûr, Pernette, ma femme. On mange de la dinde une fois l'an. Il n'y a pas de Noël sans dinde.

— Et n'oublie pas les jouets que le petit Jésus doit apporter à Philibert et Annette. Nous ne sommes pas riches, mais ça se doit.

— Bien sûr, bien sûr, Pernette, ma femme. Il n'y a pas de Noël sans le plaisir des enfants.

Le soir, après l'école, les deux petits sont rentrés et leur père n'est pas encore là. Pernette est venue plus d'une fois sur le pas de la porte regarder et écouter. Mais la nuit est noire et la cascade Saint-Benoît fait tant de vacarme qu'on n'entendrait pas marcher sur les pierres, même avec de gros souliers cloutés. Cependant voici une ombre, là, entre deux mélèzes ; elle avance rapidement malgré la montée qui est raide. Eh ! oui, c'est Anthelme. Il a toujours sa hache sur l'épaule. Il ne porte aucun paquet à la main. Où sont les joujoux et la dinde? Eh ! parbleu, dans le sac qu'il a sur le dos et qu'on ne peut pas voir à l'arrivée.

— Anthelme, c'est toi? Ne fais pas de bruit. Les enfants sont là. Passe-moi la dinde.

— Ma foi, Pernette, je n'ai pas le moindre dindon sur moi.

— Tu l'as oubliée? Pourtant c'est Noël. Enfin, cette année, on s'en passera. Où sont les jouets, que je les cache bien vite? Cette nuit, nous en remplirons les sabots d'Annette et les sabots de Philibert.

— Ne me gronde pas, femme. Si tu savais !

— Anthelme, dis-moi où sont les jouets?

— Je vas t'expliquer. En deux mots ou en quatre.

— Pas besoin de quatre ni de deux. Anthelme, tu as oublié les enfants.

— Je ne les ai pas oubliés.

— Alors, passe-moi les jouets sans tant de façons.

— Je ne les ai pas oubliés, Pernette, je te le jure. Mais j'ai rencontré Péronne.

— Péronne ou une autre, qu'est-ce que ça me fait?

— Péronne que son homme a quittée pour s'en aller en Italie.

— Quand un homme quitte sa femme, c'est qu'elle est mauvaise.

— Pas toujours, Pernette, pas toujours. Il a laissé quatre gosses, quatre gosses la bouche ouverte.

— Nous n'avons pas à les nourrir.

— Ils étaient là tous les cinq, les quatre gosses et la mère, devant le marchand de volailles à Modane.

Ils regardaient les belles dindes, luisantes et dodues, alignées en rang de bataille, et grasses à faire craquer leur peau. Ils regardaient et ils sentaient. Ils sentaient et ils reniflaient comme si elles étaient déjà rôties. « Allons, Péronne, décide-toi. — Nous n'avons rien à manger chez nous. — Rien à manger ? pas possible ! — Rien depuis hier, mon pauvre Anthelme. — Tout le monde mange le jour de Noël. — Tout le monde peut-être bien, excepté nous. » Alors, j'ai pris tout mon argent, mon argent et le tien, Pernette, mon argent et le tien qui ne font qu'un, et je l'ai donné à la femme. Mais ce n'est pas une dinde qu'elle a achetée, c'est du pain et des pâtes, parce que ça bourre et c'est moins cher. Et me voilà, Pernette, un peu honteux et vergogneux. Qu'est-ce que tu veux ? Quoi ! pas d'injures, pas de gros mots, pas de plaintes ! Tu n'est pas bavarde, ce soir. Allons, bon ! vas-tu pleurer ? Pour des joujoux en bois et pour un dindon ?

— Ce n'est pas pour ça que je pleure.

— Alors, pourquoi ? le diras-tu ?

— C'est pour ta bonté, grande bête, et pour la misère de Péronne.

C'est la veillée maintenant. Philibert et Annette, bien bordés dans leurs lits de planches, ne veulent pas s'endormir avant d'avoir vu le petit Jésus. Les autres années, ils étaient sûrs qu'il viendrait et cette

année ils ne le sont plus, à cause de la parole du régent. Le doute leur donne un peu de fièvre. Par où viendra-t-il? — Par la cheminée, opine Annette. — Par la porte, déclare Philibert. Le petit Jésus n'est pas un ramoneur. Déjà ils discutent le miracle.

Dans la pièce d'entrée, au coin du feu, Anthelme Duchêne et sa femme ne trouvent pas grand'chose à se dire. Pernette est revenue de son émotion : on en revient toujours, n'est-ce pas? La charité est la charité, mais quand on l'a faite on est bien avancé : une fois l'an on faisait de la dépense pour les mioches, une fois l'an on s'offrait un bon morceau, et cette année il faudra s'en passer.

... Vous êtes bien malheureuse, Péronne, avec vos quatre enfants sans père. Vous êtes bien malheureuse, c'est entendu. Mais il fallait garder votre homme ou bien le suivre en Italie. Franchement, on vous a assez vue et vous pouviez mendier ailleurs...

Au fond, c'est là ce que pense Pernette. Et ce qui l'agace davantage, c'est de voir son homme à elle qui tisonne tranquillement, aussi tranquillement que s'il avait d'écus la poche pleine. En voilà un qui ne se tracasse pas ! Il croit peut-être que le bon Dieu va se déranger pour lui apporter en personne un dindon tout cuit et tout chaud, avec une belle peau rissolée, et des joujoux pour Annette, et pour Philibert encore

des joujoux ! Il s'épanouit, il rit, il rigole : c'est exaspérant à la fin !

— Toc, toc, toc.

Qui frappe à la porte? Le bûcheron et sa femme se sont dressés en même temps. Qui peut venir à pareille heure? Et dans leurs lits s'agitent Annette et Philibert. Le petit Jésus a frappé. Il a frappé à la porte. Philibert avait bien raison. Philibert est un homme, et les hommes en savent plus long que les femmes.

— Toc, toc, toc : il n'y a donc personne? J'entre, c'est encore le plus simple.

Qui entre? C'est l'oncle Thomas.

— Bonjour, bonjour, la compagnie.

— Ah ! c'est toi, mauvais garnement !

Thomas est un frère d'Anthelme, un frère plus jeune, et plus gai aussi. Il habite plus haut dans la vallée, à Pierrelongue, près de Lanslebourg, là-bas, au pied du mont Cenis que la grand'route escalade. Sa réputation n'est pas bien fameuse : il braconne au nez des gendarmes, pose des pièges, pêche à la cuiller, remet les membres cassés, compose des tisanes pour les fièvres, jette des sorts sur le bétail, a des recettes pour gagner les procès, transporte de la contrebande, et tous ces trucs là, on le sait, sont défendus par les lois. Mais les lois, Thomas s'en moque. Il n'a de respect pour rien, cet homme-là : il n'a de respect pour rien du tout. Pas même pour les bouquetins

de Sa Majesté le roi d'Italie qui sont, de l'autre côté des Alpes, chasse réservée et gardée. Par les passages de la Lévanna, Thomas. franchissant la frontière, s'en va les canarder et ramène les morts sur son dos le long des glaciers et des névés. Et même, avec les gardes royaux, il a parfois échangé des coups de fusil. En vérité, c'est un terrible homme.

— Ah ! vous tombez bien, mon frère !

Ainsi a soupiré Pernette.

— Je tombe à pic. C'est la Noël.

— Oui, la Noël et nous n'avons rien à vous offrir à manger.

La figure de Pernette est longue, longue à n'en plus finir, et penaude et piteuse, et marmiteuse et déconfite.

Thomas, qui la considère, éclate de rire aussitôt :

— Qu'est-ce que cette rengaine là? Rien à m'offrir à manger? Et ce lièvre, ma triste belle-sœur, et ce lièvre, que diable en pensez-vous?

Il a tiré par les oreilles un lièvre de sa gibecière, un lièvre de pays de neige au pelage presque blanc, un lièvre qui ne doit rien à personne, et qui, de ses petites pattes de devant un peu repliées, a l'air de battre du tambour pour inviter le monde à dîner. C'est le comble de la politesse : prier les gens de vous manger !

Anthelme, qui s'est approché, palpe la bête à son tour et prononce avec autorité :

— C'est un levraut de l'année. Il sera tendre à la dent.

Mais Pernette bougonne encore :

— Un lièvre n'est pas une dinde. Un lièvre n'est pas une dinde de Noël.

— Eh ! ma sœur, que vous êtes mauvaise ! Attendez un peu, sapristi ! Votre dinde va venir. Votre dinde, la voilà bien !

Et de la gibecière profonde et large, Thomas tire encore — c'est pour sûr un sorcier — un dindonneau rond comme une boule.

— Vous l'avez volé, dit Pernette : nous ne pouvons pas le manger.

— Ma sœur, vous jugez trop vite et vous êtes prompte à condamner. Ce dindonneau est mon bien légitime.

— Vous ne l'avez pas acheté.

— Je n'achète jamais rien, ma sœur.

— Alors, vous voyez bien, mon frère.

— Un fermier me l'a baillé tout à l'heure.

— Un fermier ? Les fermiers ne sont pas si donnants. Et pourquoi donc vous l'eût-il baillé ?

— Vous êtes plus incrédule, Pernette, que le grand saint Thomas, mon patron. Pour un renard que j'ai tué et qui lui mangeait toutes ses poules, le fermier

Faveraz, de la Fontanette, m'a donné ce dindonneau-là. Vous pouvez le rôtir en paix ; et je le découperai moi-même en détachant la mitre d'évêque.

Anthelme triomphe à gros rires qui tombent en cascades comme l'eau de Saint-Benoît là tout près. Il ne s'est pas tracassé et le dîner est venu tout seul. Néanmoins Pernette ne désarme pas encore :

— C'est bien, c'est bien, je vas le plumer pendant que vous écorcherez le lièvre. Mais les petits, demain matin, trouveront leurs sabots vides. Vous avez beau dire et beau faire : pour des enfants, ça n'est pas gai.

— Vous n'avez donc rien mis dedans?

— Je t'expliquerai, intervient le coupable Anthelme.

— C'est tout expliqué, Thomas : il donne aux uns, il donne aux autres, et pour les siens il ne reste plus rien, rien de rien.

— Allons, allons, la petite mère, occupez-vous de votre dinde, et je m'occuperai des enfants.

— Votre gibecière est toute plate.

— Et mes mains, Pernette, et mes mains? sont-elles bonnes à quelque chose? Vous voilà tout embarrassés, entortillés, gênés, peinés, écroulés, aplatis et déconfits. Conduis-moi dans ton atelier, Anthelme. As-tu du bois de chêne, de chêne ou de châtaignier?

— Un bûcheron...

— Et des scies, et des couteaux, et des rabots, et des marteaux, et des tenailles?

— J'ai tout ce qu'il faut pour un menuisier.

— Alors, au travail, mon vieux frère.

Et toute la nuit, dans l'atelier, c'est un tapage assourdissant. Annette et Philibert se sont réveillés, une fois ou deux, rassurés. Ne faut-il pas au petit Jésus un accompagnement de musique? Tout de même, l'orchestre céleste ne s'est pas beaucoup exercé, et les anges et les archanges, et les séraphins et les chérubins — sans compter les Trônes et les Dominations auxquels on pense beaucoup moins — pourraient prendre quelques leçons de violon ou de flûte, ou même d'accordéon, au lieu de faire ce bruit de planches qui grincent.

Au matin, Thomas et Anthelme sont revenus à la cuisine avec les mains pleines d'objets dont la forme est imprécise au premier abord. Pernette n'a pas perdu son temps : le dindon est plumé, la broche prête, et quant au levraut, on ne le reconnaît plus : tout coupé en morceaux carrés, il attend l'heure du civet ; déjà la marinade embaume, une odeur d'huile d'olive et de vin monte aux narines dès le seuil.

— Que diable apportez-vous là, tous les deux?

— Ce sont les jouets des enfants.

— Montrez, montrez. Oh ! le beau cochon, avec des oreilles relevées et des jambes courtes, et un ventre qui traîne à terre.

— Ce cochon, ma sœur, n'est autre qu'un cheval.

— Et ce chien à petite queue?

— Ce chien est un mouton, ma sœur.

— Et cette poule avec un long bec?

— Cette poule est une oie, ma sœur.

— Et ces deux boules superposées, avec des bras et des jambes?

— C'est une poupée, ma sœur. La boule d'en bas c'est le corps, et la boule d'en haut c'est la tête.

— La tête, vraiment? En êtes-vous bien sûr? Où sont les yeux, la bouche, le nez?

— Vous êtes bien pressée ! Passez-moi donc un charbon. Voici le nez, voici la bouche et des yeux qui vous regardent.

— Annette est maligne, et vous ne lui ferez jamais croire que ce monstre est une poupée.

— Habillez-la d'une longue robe. Comme ça on en verra moins. Et ce sera plus convenable.

— C'est une idée : je vas l'habiller.

Et pendant que Pernette, dans une vieille étoffe usée, coupe et taille la robe avec ses ciseaux et son dé et son aiguille, Thomas, rien qu'avec de la colle et des copeaux, vous arrange une magnifique perruque frisée.

On pénètre en tapinois, et les chaussures retirées, dans la chambre où les enfants dorment. On emplit les sabots jusqu'au bord et l'on se retire sur la pointe des pieds. Le petit Jésus a passé.

— Tu vois, glisse Anthelme à sa femme, il ne faut pas se tourmenter.

— Tout de même, si l'oncle Thomas n'était pas venu remplacer le petit Jésus !

Annette et Philibert se sont réveillés. Ils se sont réveillés presque ensemble, et avec la même terrible pensée : « Il n'y a plus de miracles ».

Le doute les tenaille depuis que le régent a parlé. Ils se sont appelés, d'une voix pleine d'épouvante :

— Annette !

— Philibert !

Et en chemise, le cœur battant, ils ont couru à leurs sabots.

— Il y a quelque chose, Philibert.

— Annette, il y a beaucoup de choses.

— Oh ! la belle poupée, Philibert !

— Regarde, Annette, ce cheval.

— Elle a une robe bleue, comme maman l'autre année, et des cheveux couleur de bois clair.

— Il est bien nourri et dresse les oreilles.

— Il y a encore ce joli mouton.

— Et cette oie au bec tout pointu.

Ils ne se sont pas trompés une seule fois. Décidément Pernette n'y connaît rien quand il s'agit des animaux, et même quand il s'agit de poupées : elle prend un cheval pour un porc, un mouton pour un

chien, une oie pour un poulet, et une poupée, horreur ! pour une paire de boules. Heureusement les enfants ont de meilleurs yeux et une imagination plus exacte : ils ne commettraient pas des erreurs si grossières.

— Maman, maman, dit Philibert, le petit Jésus est venu cette nuit.

— Tu le vois bien, Philibert.

— Je l'ai entendu qui frappait.

— Tu l'as entendu qui frappait?

— Toc, toc, toc, et il est entré en riant.

— Puisque tu le sais, pourquoi le demandes-tu?

Annette ne veut pas être en retard. Si l'un parle, l'autre ne se tait pas.

— C'est lui, maman, qui a fait tout ce vacarme?

— De quel vacarme parles-tu?

Philibert vient au secours de sa sœur :

— Un grand vacarme dans l'atelier. Nous l'avons très bien entendu.

— Vous auriez dû dormir, petits sots.

— Mais puisqu'on n'a pas dormi tout le temps.

Les enfants d'aujourd'hui veulent tout savoir. Pernette cherche une explication, une bonne explication qui sauvegarde le miracle. Il ferait beau voir qu'une femme s'en vienne, comme un simple instituteur, porter atteinte au miracle !

— Eh bien! dit-elle, voilà. Il avait tant distribué de jouets à la ville et à la campagne, à Modane, à

Villarodin, au Bourget, à Avrieux, qu'en arrivant à la forêt il ne lui en restait plus du tout. Alors, il s'est installé dans l'atelier et a fabriqué lui-même ceux qu'il a mis dans vos sabots.

— Il sait donc? demande Philibert.

— Sans doute : n'a-t-il pas été menuisier avec saint Joseph autrefois?

— C'est vrai, c'est vrai, maman, il a été menuisier.

Et les enfants battent des mains parce que cette circonstance les convainc. Du moment qu'il a été menuisier, il a fabriqué les jouets. Aucun doute ne peut résister à une épreuve aussi formelle. Ah ! si Jésus était né dans un monde de boutiquiers, de bourgeois ou de rentiers, ce ne serait plus la même chose.

Et dans le fond de la chambre, ce farceur de Thomas qui a suivi la conversation, se penche vers l'oreille d'Anthelme :

— J'ai souvent passé pour un diable, mais pour le bon Dieu, mon frère, ça ne m'était jamais arrivé.

II. — ROMANS

Le Pays Natal

I

UN POETE DANS UNE GRANGE

Joly l'adjoint conduisait le petit cortège entendre Vogenier. Il faisait une claire nuit de juillet. La lune n'avait pas encore paru au-dessus de la montagne, mais des lueurs blanches traînaient par les chemins et les champs comme si elle était déjà là. Annie et Jeanne portaient des capuchons et des châles ; de leurs visages on ne voyait bien que les yeux. Lucien, qui les accompagnait, leur tenait des propos agréables. Un peu en arrière, le comte Ferresi, emmitouflé dans son pardessus malgré la brise chaude, entretenait M. Mérans, de Caserio Santo, le misérable assassin du président Carnot, qu'on allait juger à Lyon. Ils entrèrent dans la grange et s'étendirent tout en haut sur le foin. A travers les planches mal jointes, ils apercevaient des coins de ciel où vibraient des étoiles.

— Le voilà, fit l'adjoint juché près de Lucien Halande.

Vogenier apparut, suivi de son cortège. Il tenait une lanterne qui illuminait par intervalles, selon ses gestes, sa figure. C'était un petit homme maigre et nerveux, aux traits ascétiques, bronzés par le vent et le soleil. Il portait un feutre noir tout froissé qui ombrait son front, et de pauvres habits percés de trous. Il pérorait en entrant. Sa parole bien timbrée, un peu monotone, ni trop rapide, ni trop lente, nettement articulée, se comprenait à merveille. Derrière lui marchaient tout un groupe de femmes, d'enfants, — enfin des hommes, en moins grand nombre. Quelques-uns avaient aussi des lanternes. Elles éclairaient par places les tas de paille et de foin et projetaient des lumières fantastiques qui couraient sur les poutres de la toiture.

Vogenier ôta son chapeau. Aux sourdes clartés des lampes posées sur le sol, sa physionomie s'accusa. Il était chauve. Son grand front luisant, ses yeux un peu humides, qui regardaient vaguement et doucement, comme s'ils suivaient toujours un rêve de bonté, sa barbe grise, longue et mal taillée, lui donnaient un air d'apôtre besogneux, une beauté grave de prophète rustique.

— Nous allons nous étendre tranquillement, commença-t-il, et je vous raconterai ma visite chez Victor Hugo.

— Sa visite chez Victor Hugo! murmura Lucien,

— C'est un halluciné, dit M. Ferresi.

— Pourquoi donc? répliqua M. Mérans. Il sera allé chez le grand homme rempailler quelque chaise usée par la grâce des Muses.

On froissa de la paille. On s'installa. Des voix nombreuses parlaient à la fois :

— Qu'est-ce que c'est pour un homme, Victor Hugo?

— Je te dis que j'ai vu son portrait dans *le Petit Journal*, quand il est mort. Même qu'il a eu un enterrement d'empereur. C'est déjà ancien.

— C'était un sénateur.

Puis toutes les voix se turent quand Vogenier commença :

— Ça oui, c'était un homme, Victor Hugo. Les hommes comme celui-là, c'est rare au jour d'aujourd'hui. Il aimait les petits, la liberté, la France. Il avait un cœur pour toutes les misères. C'était le patron des pauvres gens. Moi, j'ai couru le monde ici et là, et j'ai connu des tas de choses que vous ne savez pas. J'ai vu des hommes de puissance : M. de Lesseps, qui habita l'Egypte avec moi, car j'ai travaillé à son canal ; Gambetta, qui était gros et parlait bien, — pendant la guerre, après la chute de Badinguet, il a essayé de battre les Prussiens, qui n'ont rien voulu savoir ; Garibaldi, qui est venu à

notre secours ; Rochefort, qui a un toupet sur la tête, et le président Carnot qu'on vient d'assassiner à Lyon. Eh bien, tous ces beaux messieurs ne valent pas Victor-Hugo, parce que, voyez-vous, Victor Hugo, c'était le père à tous. Il a mis sur du papier des histoires que je vous raconterai, et qui sont à faire trembler le cœur dans la poitrine. Vous ne savez pas, vous autres : dans les villages on ne lit guère, et ça se comprend tout seul. Il y a la terre à travailler, et puis on n'a pas l'instruction. *Les Misérables*, tenez, voilà un livre où l'on voit que les pauvres, qu'on croit mauvais et qu'on met en prison, pèsent plus dans la balance de Dieu que les gros propriétaires qui ont des champs et des rentes et qu'on salue chapeau bas. Il y a un galérien qui est la crème des hommes. Ça vous étonne. Et *Ruy Blas* donc ! C'est l'histoire d'un domestique qui dit des choses que les ministres en sont tout suffoqués, et que la reine d'Espagne — parce que ça se passe en Espagne — embrasse gentiment pour le remercier d'aimer son pays. J'ai vu jouer ça, un soir qu'un machiniste m'avait donné une place, un fauteuil s'il vous plaît, qui lui venait de sa connaissance qui était bonne chez une femme qui était l'amie du directeur.

« Mais je n'en finirais pas si je vous disais toutes ces aventures. J'aime mieux vous parler de ma visite à Victor Hugo. Il a voulu la République le premier de

tous, il y a bien longtemps, il y a presque cinquante ans et, quand il a vu qu'on jetait un empereur à la tête de la France au lieu de nous donner la fraternité et la liberté, il s'est fâché tout rouge, et il s'en est allé dans une île que les Anglais ont dans la mer, tout comme Napoléon, le vrai, celui qui a battu la terre entière. Mais quand les Prussiens sont venus en France, il est rentré à Paris pour nous défendre, et le peuple l'a voulu pour son premier député. C'est quelques années après la guerre que je l'ai vu, moi qui vous parle. Je vas vous expliquer comment ça s'est fait :

« On avait nommé une Assemblée nationale qui avait été à Bordeaux, puis qui s'était installée à Versailles, près de Paris. Les hommes d'âge qui sont ici doivent se souvenir. Les députés de ce temps-là ne travaillaient guère pour l'ouvrier. Ceux de maintenant font semblant, et se fichent de nous. L'ouvrier, voyez-vous, faut qu'on s'occupe de lui. Autrement il n'est pas content. Vous autres qui êtes paysans, vous êtes plus heureux que les ouvriers. Je puis le dire : j'ai labouré la terre pour mon compte, il y a beau temps, ma foi, et j'ai aussi travaillé chez les autres. Il vaut mieux travailler chez soi que chez les autres, et dormir sur sa paille que dans un lit étranger. Je ne dis pas ça pour me plaindre ; je suis très bien ici. Plus tard, quand tout le monde sera frère, et que

tout appartiendra à tous, chacun sera heureux comme s'il était propriétaire. Mais nous n'en sommes pas là, mêmement. »

Il fit une pause sur cette tirade collectiviste. Lucien pensait :

« — Il faudra que je cause avec cet homme, avec ces paysans, et que je leur explique la vie sociale. »

Et M. Mérans, se penchant vers lui, dit à mi-voix :

— Il a déjà oublié Victor Hugo.

Vogenier reprit :

« — Les hommes doivent tous s'aimer. Mais suffit... Or les ouvriers s'occupaient d'eux-mêmes, puisque les députés ne bougeaient pas. On avait formé un grand rassemblement qu'on appelait le Congrès du Prolétariat. C'était pour exposer les plaintes de tous ceux qui ont à gagner leur pain. Alors on décida qu'on irait parler à l'Assemblée, et on délégua trois membres à cette besogne : un facteur de pianos, un cordonnier et votre serviteur. Oui, j'ai eu l'honneur magnifique d'être choisi par le peuple de Paris, et c'est moi qui devais tenir la cause. Je travaillais en ce temps-là dans de grands ateliers, plus grands que votre village et surtout plus populeux. Avant d'aller devant le gouvernement, nous décidons, les deux autres et moi, de nous faire accompagner par un grand député qui nous défendrait, parce que nous étions un peu honteux, vous comprenez.

« — Le père Hugo?... leur dis-je.

« — Ça va, disent-ils.

« Et nous allons chez Victor Hugo,

« Nous savions qu'il nous aimait. Nous sonnons chez lui. On nous ouvre, et on nous laisse devant la porte. C'est évident : nous n'avions pas des faces bien nourries et reluisantes de riches, et ça ne se lisait pas sur notre figure que nous représentions les ouvriers de la France. Une femme, qui était jeune et belle supérieurement, vient nous trouver :

« — Qu'est-ce que vous voulez? qu'elle nous fait.

« — Nous venons voir le maître, que je lui réponds poliment.

« — Le maître ne peut pas vous recevoir aujourd'hui.

« J'avais un carré de papier dans ma poche. J'écris dessus : *les Prolétaires de France.* Et je le donne à la dame en lui disant :

« — Si vous vouliez, ma bonne dame, lui remettre ce papier?

« Au bout d'un instant, un domestique vient nous chercher et nous conduit dans une grande chambre toute percée de fenêtres par où le soleil rendait visite. Là, on nous fait asseoir. Nous attendons longtemps.

« — Viendra, dit l'un.

« — Viendra pas, répond l'autre.

« Voilà qu'enfin la porte s'ouvre, et le maître vient à nous, les mains tendues. Je le vois encore maintenant. Il n'était pas grand, mais il paraissait grand quand même ; de beaux cheveux blancs et l'air d'un curé qui donne la bénédiction. Alors, quand je vois comme ça, tout près, le père des petits, le grand patriote, celui qui avait entrepris le salut des misérables, je suis pris d'un tremblement, ma salive sèche tout à coup. Je veux dire quelque chose, et les mots n'arrivent pas pour sortir.

« — Maître, lui dis-je, je... je peux plus... parler... l'émotion...

« Il m'encourage avec bonté :

« — Je vous comprends, mon ami, je vous comprends. Remettez-vous. Ne suis-je pas un homme? L'amour unit la force et la faiblesse. Prolétaires de France, je suis avec vous.

« De voir cet homme si bon, et si simple surtout, ça me rend la parole. Et je finis par lui dire qu'on nous oublie, nous les ouvriers. Quand je veux prendre l'affaire de nos réclamations par le commencement, il me pince le bras et m'arrête :

« — C'est bien, mon brave. Vous romprez tous les trois avec moi le pain de l'amitié. A table, nous causerons mieux du prolétariat. Mon cœur se donne à tous ceux qui souffrent. J'envoie un sourire

fraternel aux malheureux. Ma charité est immense comme la terre et comme le ciel...

« Il allait nous dire encore de grandes paroles. Nous l'écoutions comme nous aurions écouté notre père à l'heure de sa mort. Mais on gratta à la porte, et on entendit de petits rires d'enfants. Je vois la figure du maître qui s'illumine de même que les champs à l'aurore. Il sourit et nous dit :

« — Vous êtes la France. Je vais vous montrer l'avenir de la France.

« Il ouvre, et, comme un printemps fleuri, deux mioches, un garçon et une fillette se tenant par la main, se précipitent dans la chambre. Il me montre du doigt à la petite fille et lui fait :

« — Jeanne, tu vois cet homme qui est assis là? Eh bien, c'est la France. Va l'embrasser,

« Et la petite s'en vient vers moi qui ne bougeais pas plus qu'une borne. Elle me grimpe sur les genoux, me passe les mains derrière la tête, me regarde bien et me flûte doucement dans la figure :

« — Alors, c'est toi, dis, la France? Eh bien, elle n'est pas belle. Pourquoi grand-papa veut que je t'embrasse?

« Tout de même elle m'embrassa. Et Victor Hugo me dit en faisant un grand geste :

« — Elle est une aube et je suis un couchant.

« Rien que de belles choses, comme vous voyez.

Voilà comme la gloire de la France nous reçut, nous simples ouvriers. Peut-on avoir plus de fraternité? Dites-le. A la vérité, nous n'avons plus parlé de nos affaires, mais nous sommes sortis de là tout fiers et le cœur tout chaud. Maintenant je vas vous dire *les Misérables*... »

II

OCTOBRE

Octobre donnait à la terre une parure d'or. Les teintes changeantes des feuillages coloraient l'horizon. Sur le coteau de Veyrier, elles mêlaient en un bouquet magnifique le vert sombre des sapins, le cuivre rouillé des chênes, le rouge sanglant des vignes et des érables. Les platanes de l'avenue d'Albigny dessinaient sur l'horizon bleuâtre un long nuage doré ; leurs larges feuilles, aimées du soleil, de cette nuance d'or vert que prend le vin du Rhin dans les coupes de cristal, laissaient apercevoir les fûts noirs des arbres et les fines nervures des branches, comme de beaux corps à demi dévêtus. A la presqu'île, des saules en fusées, dont les longues chevelures rousses retombaient sur le lac, ressemblaient à des jets d'eau larges et lumineux. Du côté de la ville, que le château

de Nemours aux tours lilas couronne, le long du canal qui fuit lentement vers les maisons et fait d'Annecy une minuscule parodie de Venise, d'autres platanes aux troncs élancés et aux feuilles d'un or éclatant apparaissaient comme de prodigieux candélabres de bronze doré.

L'air était si léger qu'à le respirer on ressentait comme un besoin de caresses.

Le ciel sans nuage prenait cette couleur délicate que les pays de soleil ignorent, et qui, dans les beaux jours, donne aux régions du Nord une bienveillance non pareille. Les vapeurs mousseuses qui traînaient aux confins de l'horizon et descendaient jusqu'au lac ôtaient leur précision aux contours des montagnes et laissaient aux lignes indécises leur charme indéfini.

Le soleil animait les eaux vivantes de brèves et innombrables étincelles. Et voici qu'un blanc troupeau de cygnes glissa lentement sur la surface brillante, que son sillage troubla d'une trace à peine visible. L'un deux voulut s'enlever vers le ciel. Ses ailes battirent l'eau avec un grand bruit. Trop lourd, il prenait son élan. Bientôt, il monta dans la lumière, et, de ses plumes lumineuses, des gouttelettes tombaient changées en pierreries.

Lucien aspirait la douceur mourante de l'automne. Son cœur amolli par tant de beauté passagère étouffait de tendresse. Comme il baissait les yeux vers la

terre, afin de se reposer de trop sentir, il vit qu'il marchait sur des feuilles mortes dont l'or souillé ressemblait encore à celui que portaient les arbres. Et il lui parut que tous ces feuillages, tant admirés de lui pour leur éclat, offraient la beauté sereine de la mort qui revêt les êtres et les choses d'une suprême grandeur avant l'altération définitive.

Il pensa :

« — Ces feuilles ne tiennent plus aux branches que par l'indulgence de l'air délicat. Au premier souffle, elles seront emportées. Elles resplendissent et vont mourir. »

Son regard rencontra le profil d'Annie. Le soleil dorait les cheveux blond cendré et la nuque de la jeune femme et donnait à son visage une transparence rosée, comparable à celle des coquillages qui laissent filtrer la lumière. Une paix mystérieuse était répandue sur ses traits suaves et comme atteints d'une mortelle lassitude. La même décoloration lumineuse éclairait sa main frêle et dégantée, qu'elle laissait retomber le long du corps. A peine plus vivante qu'une statue de marbre, sa beauté se paraît de la grâce fragile qui est celle même de l'automne.

« — Elle aussi est déjà frappée, songeait-il. Ainsi que les feuillages de ces arbres, elle ne tient plus à la vie que par un lien léger. Le même vent qui annoncera l'hiver les emportera... »

La Peur de Vivre

LA MISSION DU GARDE

— Je rentrerai à la nuit tombante, avait dit Mme Guibert à sa fille en montant dans le char de Trélaz.

Elle se rendait à Chambéry pour les affaires de la famille à qui l'aide d'Etienne et de François, heureux dans leurs entreprises au Tonkin, et celle même de Marcel pendant la mission du Sahara, permettaient de garder la propriété du Maupas.

Au soleil couchant, Paule vint une première fois s'accouder à la rampe du perron. Elle tendit l'oreille, cherchant à surprendre le bruit de la voiture gravissant la pente. Mais, dans le calme et le silence, elle écoutait en vain. Comme le froid était vif, elle courut s'envelopper dans un châle et attendit.

La campagne couverte de neige devenait rose au soir. Une sorte de pudeur virginale la parait tout entière. Les treilles des vignes et les haies portaient

une fine dentelle de givre qui resplendissait aux derniers feux du jour. Les bois dépouillés n'avaient plus de secrets, et leurs branches aux mille brindilles se découpaient dans l'air pur comme de légères graminées.

Paule, qui tenait à ce coin de terre par toutes les fibres de sa sensibilité, admira la féerie de l'hiver. Le froid la fit tressaillir. Comme elle repassait le seuil, un corbeau traversa l'horizon en croassant. Ses ailes noires tachaient le ciel pâle.

— Oiseau de malheur! murmura la jeune fille négligemment et sans y attacher aucun sens de présage.

N'était-ce pas la saison des corbeaux? Ils rôdent l'hiver par les champs dévêtus, dans le voisinage des maisons, cherchant leur pâture difficile.

Elle remit deux bûches dans la cheminée du salon, disposa le feu avec art, et plaça sur les braises une bouilloire d'eau. Puis elle alla chercher un verre, une cuiller, le sucrier et la bouteille de rhum qu'elle rangea sur une petite table près du foyer.

« Mère, songeait-elle pendant ces préparatifs, aura froid quand elle arrivera. Le temps est clair et glacé, et l'on gèle dans le char découvert de Trélaz. Un bon feu et un grog chaud lui feront du bien. Pauvre maman. »

Elle s'assit un instant sous la lampe et essaya de lire un livre qu'elle avait commencé. Mais cette

occupation ne sut pas la retenir. Elle regarda la pendule qui marquait six heures.

Inquiète, elle reprit le châle qu'elle avait laissé sur un fauteuil, et retourna sur le perron.

La nuit était venue. Les étoiles tremblaient au ciel, comme frileuses. Bien que la lune fût encore invisible, l'horizon n'était pas obscur. Il semblait qu'une vague lumière venait d'en bas, et que la terre blanche éclairait l'espace.

Dans la profondeur du vallon, Paule vit les feux de Chambéry qui brillaient. Elle fouilla du regard le bois de chênes défeuillés que devait traverser la voiture, cherchant la clarté mouvante des lanternes. Elle épia les moindres bruits que les souffles du vent lui apportaient. Le tic-tac d'un moulin la trompa un instant. Un cri strident qui déchira le silence la fit tressaillir comme un appel d'angoisse. Elle reconnut, après avoir eu peur, la sirène d'une fabrique voisine. Lontemps elle demeura ainsi appuyée à la balustrade, attentive et impressionnée.

Marie, la vieille servante, qui était demeurée avec ces dames dans la bonne et la mauvaise fortune, vint la chercher et la gronda :

— Si ce n'est pas une folie de rester dehors par une température pareille ! Voulez-vous bien rentrer, mademoiselle. En gelant, vous ne ferez pas venir madame.

Sans répondre, Paule obéit. Mais elle n'alla que jusqu'à la cuisine, afin d'être prête à ressortir bientôt. Entendant la porte d'entrée s'ouvrir, elle se précipita et se trouva en face d'un paysan de Vimines que, par ironie pour sa misère, on surnommait Baron.

— Ah ! dit-elle déçue, tandis que le bonhomme pénétrait sans façon dans la cuisine.

— Bonsoir, la compagnie ! On vient se chauffer en passant.

Il travaillait de temps à autre comme journalier au Maupas. C'était un fainéant et un repris de justice dont le docteur Guibert avait eu pitié. Il venait souvent frapper à la porte, sous le prétexte de demander du travail, en réalité pour boire un verre.

— Bonsoir, Baron. Vous n'avez pas rencontré ma mère sur la route?

— Non, demoiselle, non. Je n'ai personne vu.

Assis devant le fourneau, il pétrissait son feutre et observait la jeune fille et la servante d'un œil mauvais. Paule s'éloigna et recommença d'inspecter la nuit. Maintenant la lune argentait la neige, mais sa lumière ne révélait que la solitude des chemins.

Dans la cuisine, le paysan disait à la vieille Marie :

— Alors comme ça, vous ne savez rien?

— De quoi? demanda la servante en posant la marmite sur le feu.

— De la nouvelle, pardi.

— Quelle nouvelle, vieux bavard? As-tu fini de te taire?

Méfiant, il avait cru qu'on se cachait de lui. Il se rendit compte, enfin, qu'on ignorait au Maupas ce que tout Cognin savait déjà. En passant devant la demeure hospitalière il avait cédé à la curiosité de voir l'effet du malheur. Mais il ne voulait pas l'apprendre : ah ! non, chacun sa fonction, n'est-ce pas? Il vida rapidement son verre de vin rouge, refusa de le remplir une seconde fois et se leva pour partir.

— Et ta nouvelle, Baron, tu la portes à Vimines?

— Justement, fit-il en clignant de ses yeux méchants.

— Tu ne veux pas nous la dire, alors?

— Oh ! vous la connaîtrez toujours trop tôt.

— Marchand de savoir qui n'a qu'une devanture !

Sur le seuil, le paysan se retourna, et proféra cet axiome dans un sourire sarcastique :

— Qui vivra verra ! Eh, eh ! la vieille !

Le pied léger à cause de la neige, il passa derrière Paule, toujours accoudée au perron.

— Bonsoir, la demoiselle. Et bon courage. On ne sait ni qui vit ni qui meurt.

La jeune fille frissonna encore, plutôt de cette voix soudaine parlant dans son dos, que des paroles elles-mêmes dont le sens était obscur. Ajoutant cette vague

crainte à son inquiétude, elle rentra dans la cuisine.

— Fais-nous une bonne soupe, Marie, et bien chaude. Il gèle à pierre fendre.

Et rassurée devant l'âtre fumant, elle ajouta :

— Ce Baron m'a presque effrayée.

La servante éclata :

— Un propre à rien qui a les côtes en long ! Je ne veux plus le voir par ici, chez moi. Votre père, mademoiselle Paule, avait de la bonté de reste quand il pêchait en eau trouble ce poisson-là. Et il a le mauvais œil : méfions-nous. La soupe sentirait le brulé qu'il en serait fautif. Je ne sais pas quelle histoire il rapporte de la ville, mais il avait une face de carême, et nous guettait comme un chat un rat.

La jeune fille se rendit au salon pour activer le feu. Seule, elle ne retrouva pas sa vaillance accoutumée. Son cœur battait fort dans sa poitrine. Elle entreprenait de se rassurer et n'y parvenait pas.

— Le cheval de Trélaz marche lentement. Ces affaires chez les notaires sont toujours plus longues qu'on ne s'imagine...

Elle dut renoncer à écarter l'anxiété qui grandissait en elle à chaque minute écoulée. La prière même ne lui procura pas le calme. Comme elle était agenouillée, elle entendit ouvrir la porte du salon.

— Maman est là? cria-t-elle, en se levant, à la vieille Marie qui se montrait sur le pas de la porte.

— Non, mademoiselle. C'est un homme qui demande à parler à madame.

— Qui?

— Il dit comme ça qu'il est garde-champêtre et qu'il est envoyé par le maire.

— Le garde-champêtre? Qu'est-ce qu'il nous veut?

Et, rassemblant en un faisceau tous les mauvais présages de cette soirée, la jeune fille frissonna en donnant l'ordre d'introduire le visiteur officiel. Mais elle se domina, et reçut l'envoyé du maire avec les apparences du plus grand calme.

Faroux, le garde-champêtre, était un de ces paysans taciturnes et indifférents qui se donnent entièrement à leur besogne sans jamais y réfléchir.

Cependant, quand il se trouva en présence de Paule Guibert, il lui fut impossible de ne pas comprendre enfin l'importance de sa mission. Le long du chemin il n'y avait pas songé. Tant d'hommes marchent ainsi distraits aux buts les plus graves et les plus sacrés !

Debout en face de lui, la jeune fille lui disait :

— Ma mère est absente, monsieur. Mais ne puis-je vous répondre à sa place?

Il demeurait muet, hébété, et ce silence augmentait l'angoisse intime de Paule. Il balbutia :

— Mademoiselle, c'est pour... c'est pour vous dire...

Elle lut, sur son visage que la lampe éclairait,

tant de gêne et de trouble, qu'elle se livra sans défense aux plus noirs pressentiments. D'une voix rapide, elle secoua de sa torpeur le pauvre homme effaré.

— Parlez. Mais parlez donc ! Y a-t-il un malheur? Ma mère... sur la route...

Elle n'acheva pas.

— Non ! fit l'homme. Je n'ai pas rencontré la dame.

Et il rentra dans son mutisme.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu? Si vous avez quelque chose à dire, dites-le. Dépêchez-vous.

Droite et fière, elle parlait de ce ton de commandement qu'elle savait prendre à ses heures, comme Marcel. La raideur de son attitude acheva de décontenancer le garde. Interdit, il tira de sa poche le télégramme, et de sa grosse main tremblante il le tendit à la jeune fille, puis voulut le retirer. Déjà Paule tenait le papier bleu. Avant même de l'ouvrir, elle pensait à son frère. Elle y jeta les yeux, lut d'un seul trait : *Maire Cognin près Chambéry. Prévenez de suite famille Guibert du décès du Commandant Guibert tué en défendant la Casbah de Timmimoun (Algérie) d'une balle au front, après avoir repoussé l'assaut*, fit : « Ah ! », froissa la dépêche, et devint d'une pâleur mortelle. Mais d'un effort suprême elle resta debout et ne pleura pas. A cet homme qu'elle croyait insensible, elle ne donna pas le

spectacle de sa faiblesse. Cependant elle dut s'appuyer à la table. Ce geste et sa pâleur furent son seul aveu.

Un silence effrayant les enveloppa. Enfin elle dit sans tressaillir :

— C'est bien .Allez. Je vous remercie.

Comme il sortait, elle se rappela les lois de l'hospitalité paysanne, et ajouta :

— Demandez à boire à Marie, je vous prie.

Mais le garde traversa la cuisine en courant et s'enfuit comme s'il avait assassiné...

— « Ah! mon Dieu! » soupira Paule quand personne ne put l'entendre. Elle se traîna vers la cheminée, s'y retint un instant des deux mains, et dut se laisser tomber dans un fauteuil. Tout son corps tremblait. Elle passa la main devant ses yeux égarés qui ne pleuraient pas pour fuir l'horrible vision dont ils étaient pleins. Elle voyait devant elle, là, sur le tapis de la chambre, son frère couché, le front ouvert, et par la blessure coulait le sang généreux, coulait la vie. O ce visage grave, mélancolique et fier, *conscient de sa destinée*, qu'elle revoyait maintenant sans regard, immobile et glacé, beau et calme dans la mort !

Doucement elle appela : « Marcel ! Marcel » et se cacha la tête dans les mains. Les larmes se refusaient à sa souffrance.Son frère adoré, dont elle avait l'orgueil, était mort. Mort! elle répétait dix fois, vingt fois ce mot

pour en extraire toute l'horreur. Mort, le héros d'Andriba, le vainqueur de Rabah et du désert! A trente-deux ans, cette vie de vaillance, d'audace et de sacrifice était fauchée. Ah ! il y tenait si peu, à cette vie ! Il la méprisait dès longtemps déjà. N'avait-il pas suffi de la rencontre d'une craintive fillette pour lui en ravir le goût? Et Paule éperdue arrachait à sa mémoire les images où elle découvrait les signes de la fatalité. C'était ce sourire sans confiance qu'elle avait surpris sur ses lèvres le premier soir où il lui avoua son secret. C'était ce geste d'indifférence en entendant les lugubres avertissements des chouettes, après sa dernière entrevue avec Alice. Et c'était encore, là-bas, sur le tronc d'arbre où ils s'étaient assis le jour du départ, à la lisière du bois de Montcharvin, cette douceur étrange et comme détachée qu'il avait montrée en parlant de son avenir. Depuis des années, depuis le soir de la Chênaie, il portait la mort en lui. Jamais plus il n'avait prononcé le nom d'Alice ; jamais une allusion n'avait rappelé son amour. Mais il vivait sans croire à la vie... Et sur le cher visage qu'elle évoquait avec une ardente piété, Paule découvrit une sénérité profonde, inaltérable, définitive. Alors elle jeta un grand cri, et s'agenouilla en pleurant.

« Oui, songeait-elle, tu reposes en paix. Notre tendresse n'avait pas suffi à tes jours. Nous

t'aimions tant, Marcel. Tu n'as pas su comme je t'aimais. Moi, je ne sais pas parler ; mais mon cœur était plein de toi. Pourquoi n'ai-je pas été choisie à ta place? Ne suis-je pas inutile? »

Une autre inquiétude, qu'elle ne voulait pas s'avouer à cette heure funèbre, achevait le désarroi de son esprit. Marcel n'était pas seul à Timmimoun...

Elle se redressa tout à coup :

« Maman ! maman qui va revenir ! »

Elle avait oublié celle-là. Et remerciant Dieu qui lui permettait de causer elle-même à sa mère cette suprême douleur, elle pleura, non plus sur celui qui s'était endormi pour toujours, un matin de victoire, sur un sol conquis, mais sur celle qui s'en venait, tranquille, par les chemins obscurs, qui marchait sans défiance vers l'abîme. Ce dernier coup n'allait-il pas briser cette vieille vie accablée de tant d'épreuves? Vainement, dans sa pensée, Paule cherchait du secours. Elle sentait autour d'elle la tristesse d'un cimetière. Que de morts et de séparations : sa sœur Thérèse perdue à douze ans ; son père frappé en pleine vigueur ; sa sœur Marguerite au couvent ; Etienne et François aux colonies. Elle était seule et bien seule pour aider sa mère à porter cette croix trop lourde. Ah ! puisqu'il le fallait, elle saurait être courageuse, et soutenir de sa force cette pauvre femme chancelante.

Elle essuya ses larmes et se lava le visage.

« Pas maintenant ! Pas tout de suite ! se répétait-elle en pensant à sa mère. Qu'elle ait le temps de se réchauffer, de se reposer. Je lui dirai ce soir qu'il est malade. Elle n'a pas dormi la nuit dernière. Que du moins elle dorme cette nuit encore ! Demain son cœur sera brisé. Au jour, la souffrance est plus supportable que dans l'horreur de la nuit pareille à la tombe. Ce soir, je me tairai... »

Elle écartait pour sa mère la coupe d'amertume. De la terre lointaine où il était couché, son grand frère à l'âme apaisée lui criait : « Épargne-la ce soir ! Elle a déjà tant souffert. »

Elle entendit un bruit de pas. Elle se hâta de cacher le télégramme qui portait la mort. Marie, la servante, entra au salon :

— Madame arrive. On entend le char dans l'avenue....

Les Roquevillard

I

LES VENDANGES

Du sommet du coteau, la voix de M. François Roquevillard descendit vers les vendangeuses qui, le long des vignes en pente, allégeaient les ceps de leurs grappes noires.

— Le soir tombe. Allons ! un dernier coup de collier.

C'était une voix bienveillante, mais de commandement. Elle communiqua de l'agilité à tous les doigts et courba les épaules des ouvrières qui flânaient. Avec bonne humeur, le maître ajouta :

— Le matin, elles sont plus légères que des alouettes, et l'après-midi, elles bavardent comme des pies.

Cette réflexion provoqua des rires unanimes :

— Oui, monsieur l'avocat.

On n'appelait jamais autrement le maître de la

Vigie. La Vigie est un beau domaine, bois, champs et vignes, d'un seul tenant, situé à l'extrémité de la commune de Cognin, à trois ou quatre kilomètres de Chambéry. On y accède en suivant un chemin rural et en traversant un vieux pont jeté sur l'Hyères aux eaux basses. Il domine la route de Lyon qui, jadis, reliait la Savoie à la France à travers les roches taillées des Échelles. Son nom lui vient d'une tour qui couronnait le mamelon et dont il ne reste plus aucun vestige. Il appartient depuis plusieurs siècles à la famille Roquevillard qui l'a agrandi peu à peu, ainsi qu'en témoignent la maison de campagne et les communs bâtis de pièces et de morceaux, ensemble d'une harmonie contestable, mais expressif comme un visage de vieillard où toute une vie se résume. Ici, c'est le passé d'une forte race fidèle à la terre natale. Les Roquevillard sont, de père en fils, gens de loi. Ils ont donné des bâtonniers au barreau, des juges, des présidents à l'ancien Sénat provincial, et à la nouvelle Cour d'appel un conseiller qui, pour mourir chez lui, refusa tout avancement. Néanmoins, le pays persiste à les traiter indifféremment d'avocats, et sans doute il donne à ce titre un sens de protection. Près de quarante ans d'exercice, une connaissance précise du droit, une parole ardente et vigoureuse méritaient plus spécialement cette popularité au propriétaire actuel.

Les alignements réguliers du vignoble permettaient de surveiller aisément la récolte. Déjà les teintes des feuilles accusaient octobre, et sur les coteaux, la terre plus lumineuse s'opposait au ciel plus pâle. Les divers plans se distinguaient mieux aux colorations : la Mondeuse vert et or, le Grand Noir et la Douce Noire vert et pourpre. Entre les branches claires, les taches sombres des raisins sollicitaient le regard. Le couteau ouvert et la main sanglante, pareilles à de prompts sacrificateurs, les vendangeuses, se hâtant, poursuivaient les grappes comme des victimes offertes, les tranchaient d'un coup net et les jetaient au panier. Elles relevaient uniformément leur jupe en l'attachant en arrière afin d'être plus libres de leurs mouvements sur le sol gras, et portaient un mouchoir ou un fichu bariolé noué autour de la tête pour se garantir des rayons du jour. De temps en temps, l'une d'elles, redressée, émergeait de la mer des ceps, comme un lavaret qui vient respirer à la surface, puis replongeait aussitôt. Il y en avait de vieilles, noueuses et ridées, lentes et le corps rétif, mais capables d'endurance et l'œil aux aguets, car, n'étant plus guère employées, elles luttaient pour conserver leurs derniers clients. Des jeunes filles de vingt ans, plus adroites et lestes, exposaient sans crainte leur visage et leurs avant-bras découverts à l'action du hâle qui garde à la chair

les caresses du soleil, et des fillettes inachevées encore, moins résistantes, changeaient de place, troublaient l'ordre ou s'asseyaient tout bonnement avec une gaieté de pensionnaires en vacances et la flexible souplesse des sarments que leurs mains ployaient. Enfin de petits enfants. confiés par leurs mères qui en débarrassaient le logis, vendangeaient pour leur compte en se bousculant et se barbouillant lèvres et joues à la façon de précoces bacchantes.

Sur le chemin à mi-côte qui partage le domaine et en assure l'exploitation, le chariot, attelé de deux bœufs roux aux cornes redressées en forme de lyre, attendait patiemment l'beure de gagner le pressoir. Les vignerons le chargeaient avec gravité. On ne les entendait pas rire comme les filles, mais seulement échanger de brèves indications. Les moins âgés portaient des bérets blancs et des bandes molletières, ce qui leur dégageait la tournure, à la mode des chasseurs alpins qui, par esprit d'imitation, se répand chez les jeunes gens de la campagne savoisienne. Ils passaient un bâton de bois dur dans les anses de la *gerle* remplie jusqu'aux bords, la soulevaient sur l'épaule et, imprimant à leur fardeau un léger mouvement de bascule, ils le déposaient sur le train du char. Un vieux à la barbe grise qui, debout sur le véhicule, les dirigeait, achevait d'écraser le raisin dans les gerles déjà chargées. Parfois, il se

redressait de toute sa taille, les mains rougies et dégouttantes du sang des vignes.

En face de la Vigie, l'ombre du soir envahissait les coteaux de Vimines et de Saint-Sulpice, rapprochés de la chaîne de Lépine qui reçoit les soleils couchants, et, plus bas, le val sinueux de Saint-Thibaud-de-Coux et des Échelles. Mais la lumière inondait le vignoble de pourpre et d'or. Elle découvrait les vendangeuses dans leurs lignes, les nimbait malgré leurs foulards, se jouait sur les cornes des bœufs, embrasait la barbe grise et la face rouge du chef de culture sur le chariot, éclairait, sous les rebords du chapeau, le visage énergique de M. Roquevillard, et, plus haut encore, miroitait sur le clocher arrogant de Montagnole, pour se poser enfin audacieusement, comme une couronne, sur le rocher légendaire du mont Granier.

Se groupant autour de quelques ceps épargnés, les ouvrières cueillaient les derniers raisins. Une gerle encore fut hissée et du haut du char le vieux Jérémie lança triomphalement :

— Ça y est, monsieur l'avocat.

— Combien de chariots? interrogea le maître.

— Douze.

— C'est une belle année.

Il ajouta, comme les bœufs se mettaient en marche, suivis de toute la bande des vignerons :

—Maintenant, à mon tour. Par ici le rassemblement.

Panier au bras, couteau ou sèrpe en main, les ouvrières gagnèrent le sommet du coteau et entourèrent M. Roquevillard. Il planta sa canne ferrée en terre, et sortit de sa poche un petit sac d'où il tira de la monnaie de cuivre et des pièces d'argent. Aussitôt, les plus bavardes se turent. Ce fut un instant solennel, celui de la paye. Derrière l'assemblée, des vitres ou des toits d'ardoise renvoyaient comme des miroirs l'éclat du soleil.

Avec une amicale familiarité, il appelait chacune par son nom, et même il les tutoyait, car, les plus âgées, il les avait toujours vues, et les autres, il les avait connues petites. Elles touchaient le prix de leur journée avec un mot aimable en supplément, et répondaient à tour de rôle :

— Merci, monsieur l'avocat.

L'une ou l'autre, qui s'était montrée paresseuse, recevait un blâme qui, prononcé d'un ton plaisant, l'atteignait néanmoins, car le maître avait l'œil ouvert. Les enfants qui s'étaient payés en nature obtenaient de lui quelques sous, car il les aimait.

— Que celles qui ont leur compte passent à gauche, dit-il au milieu de son opération, afin que je ne recommence pas indéfiniment.

— Cela ne ferait pas de mal, répliqua une belle fille de dix-huit ou vingt ans.

Celle-ci ne portait pas de fichu sur la tête, comme pour mieux braver le jour avec sa jeunesse. Les cheveux un peu défaits lui tombaient sur le front. Elle avait la bouche très grande et une expression commune, mais un air de santé, des yeux vifs et surtout un teint doré comme ces graines gonflées de raisin blanc que la chaleur a roussies et qui semblent contenir de l'élixir de soleil. M. Roquevillard la dévisagea :

— Comme tu as vite poussé, Catherine! Quand te marie-t-on?

Prise publiquement au sérieux, elle rougit de plaisir :

— Faudra voir.

— Eh! eh! tu n'es pas désagréable à regarder, Catherine.

Et à la pièce qu'il lui donnait, il joignit ce conseil qu'il formula gravement :

— Sois bien sage, petite : vertu passe beauté.

Elle le promit sans retard.

— Oui, monsieur l'avocat.

A la fin du défilé, le maître inspecta sa troupe et demanda :

— Tout le monde est content?

Vingt voix joyeuses répondirent en remerciant. Mais un enfant désigna du doigt une vieille femme qui se tenait à l'écart, honteuse et la mine déconfite :

— La Fauchois.

Son mot se perdit et personne n'intervint, comme si elle ne méritait aucun salaire.

— Alors, bonsoir, reprit la voix bien timbrée de M. Roquevillard. Vous arriverez de jour à Saint-Cassin et à Vimines.

— Bonsoir, monsieur l'avocat.

Immobile à son poste d'observation, il vit les silhouettes des vendangeuses se découper en noir sur le couchant, décroître et disparaître. D'en bas, leurs voix montaient. Elles s'étaient séparées en deux groupes, celles de Vimines et celles de Saint-Cassin. Ces dernières, qui avaient pris à gauche, se mirent à chanter : un chœur rustique au finale traînant. Déjà le soleil effleurait la montagne.

A côté du maître, la Fauchois ne bougeait pas, ne réclamait rien.

— Pierrette, dit brusquement M. Roquevillard.

Elle tendit en avant sa figure qui était moins vieillie que douloureuse et crevassée.

— Monsieur François, murmura-t-elle.

— Voilà cent sous. Va manger la soupe à la maison.

— C'est deux journées, dit la pauvresse qui regardait l'écu tout blanc dans sa main racornie je n'ai droit qu'à une.

— Prends toujours. Et ta fille?

— Elle est partie pour Lyon.

— Travaille-t-elle?

La vieille femme laissa tomber ses deux bras le long du corps, et ne répondit pas.

— Il faut qu'elle travaille.

— Depuis la condamnation, elle ne trouve plus à se placer. Une voleuse!

— Ce n'est pas ta faute, Pierrette.

Elle secoua la tête avec certitude :

— C'est toujours la faute de la famille, vous le savez bien. C'est vous qui l'avez dit.

— Moi?

— Oui, devant moi, à Julienne, avant la condamnation. Elle m'inquiétait déjà. Alors, je vous l'avais amenée un jour.

— Je me souviens. Et que lui ai-je dit?

— Que lorsqu'on avait la chance d'appartenir à une famille honnête, il fallait se respecter davantage. Parce que dans les familles, on met tout en commun, la terre et les dettes, la bonne conduite et la mauvaise.

— Personne ne peut te jeter la pierre.

— On me la jette quand même. On a raison. Par bonheur, j'ai perdu mon homme avant.

— Il t'aurait défendue.

— Il l'aurait tuée.

— Et toi, tu l'aimes toujours?

— C'est mon enfant.

— Allons, Pierrette, ne te décourage pas. Tant

qu'on n'est pas mort, il n'y a rien de perdu. Rentre à la maison ; moi, je vais au pressoir vérifier les cuves.

— Merci, monsieur François.

De tout temps, elle avait, à la Vigie, collaboré aux lessives, aux vendanges et même par intérim à la cuisine : de là son usage des prénoms.

M. Roquevillard, quand elle fut partie, ne se pressa pas de la suivre. D'un coup d'œil amoureux il embrassa tout le domaine qui s'étendait à ses pieds : les vignes dépouillées dont il retrouverait au vin joyeux les tons de pourpre ou d'or, les prés deux fois dévêtus, les vergers, et, par delà le petit ruisseau anonyme qui sépare les communes de Cognin et de Saint-Cassin, le bois de chênes, de hêtres et de fayards nuancé par l'automne comme un bouquet pâle. Sur cette terre aux cultures diverses, il ne lisait pas à cette heure l'histoire des saisons, mais celle de sa famille. Tel aïeul avait acheté ce champ, tel autre planté ce vignoble, et lui-même n'avait-il pas franchi la frontière de la commune pour acquérir ces arbres trop serrés qui réclamaient une coupe ? Se retournant vers les bâtiments de ferme, il reconnut la baraque primitive, changée en remise, que les premiers Roquevillard, des paysans, avaient construite, et il la compara à sa maison d'habitation solide et vaste, que décorait une éclatante vigne vierge. C'était, sur les mêmes lieux, la même race, mais

fortifiée matériellement et moralement par un passé d'honneur, de travail et d'économie. Il lui fit hommage de son mérite en répétant la parole de la Fauchois :

— C'est toujours la faute de la famille.

La sienne avait, en outre, fourni au pays des hommes capables de servir utilement la chose publique, comme ils avaient administré leurs propres biens. Ainsi les générations se soutenaient les unes les autres pour la prospérité commune. Les plus lointains aïeux n'avaient-ils pas préparé son œuvre? Cette terre qu'il foulait, ils l'avaient convoitée avant lui. Cet horizon les avait, avant lui, captivés et exaltés. Et, non sans peine, il détacha les yeux de son domaine pour revoir ce qu'ils avaient vu, l'ensemble de lignes et de teintes que lui offrait le paysage, et dont leur sensibilité, comme la sienne, dépendait. Car les cultures peuvent modifier la forme immédiate du sol, l'homme ne change rien à la lumière ni à l'étendue : il y ajoute seulement quelques points de repère émouvants, un toit qui fume et évoque la douceur du foyer, un chemin, une haie qui font souvenir de la vie sociale, un clocher qui symbolise la prière.

Seul sur la colline, il ajouta à la beauté du soir la satisfaction de communier avec sa race. Il sentit jusque dans un passé obscur l'importance de ce coin de terre. En face de lui, la chaîne de Lépine, rompue

dans sa monotonie par la cime du Signal, se bordait de rouge. Son regard descendit dans la plaine, suivit un instant la fuite gracieuse de la route des Échelles, à qui les derniers contreforts des montagnes semblent composer de chaque côté une escorte, puis remonta aux dentelures du Corbelet, de Joigny et du Granier, pour revenir aux coteaux plus proches, aux vallonnements étagés dont les courbes sont plus harmonieuses. Dans cette nature heurtée, tour à tour image de hardiesse et de mollesse, il retrouvait des caractères de parenté : l'audace de son grand-père qui, sous la Révolution, fut aux armées, la nonchalance de son père qui, se laissant glisser dans la contemplation, compromit, sans y prendre garde, le patrimoine sacré.

« Personne, songeait-il, ne peut de cette place envisager de la sorte le spectacle du couchant. Un jour, quand je ne serai plus, l'un de mes enfants reprendra ces comparaisons. Mes enfants, qui continueront notre œuvre, et seront gens de bien. »

Du passé qui aboutissait à lui-même, il envisageait l'avenir avec sécurité....

II

LA VOIX DES MORTS

Toute la fortune des Roquevillard s'est écroulée. La Vigie a été vendue pour sauver Maurice accusé de vol. Celui-ci va être jugé. Son père qui a résolu de le défendre va faire à la Vigie une dernière visite :

M. Roquevillard sortit, passa devant le château et gagna la campagne. C'était un beau jour d'hiver et le soleil brillait sur la neige. Machinalement, il prit la route de Lyon qui conduisait à la Vigie et qui était sa promenade habituelle. Elle traverse le bourg de Cognin et, après les scieries du pont Saint-Charles, s'engage, entre les coteaux de Vimines et de Saint-Cassin, contreforts de la montagne de Lépine et du Corbelet, dans un long défilé qui aboutit à la passe des Échelles. Parvenu à cet endroit, M. Roquevillard, absorbé dans sa méditation, suivit à gauche le chemin rural qui desservait son ancien domaine. Il traversa le vieux pont jeté sur l'Hyères, mince filet d'eau coulant entre deux bordures de glace et dont les peupliers et les saules dépouillés ne cachaient plus le cours. Après un contour il se trouva

dans un pli de vallon désert que fermaient les pentes de Montagnole dont le clocher se profilait sur le ciel. Mais il ne remarqua pas sa solitude. Au contraire, il marcha plus allègre et sentit un allègement à sa douleur. N'était-il pas chez lui, chez lui des deux côtés? Et la bonne terre ne lui apportait-elle pas le réconfort de sa vieille et sûre amitié, des souvenirs d'enfance dont elle conservait la grâce, de tout le passé humain qui l'avait refaite après la nature? A gauche, ce vignoble aux ceps ensevelis dont il ne distinguait que les piquets reliés par leurs fils de fer, il l'avait encore vendangé à l'automne. A droite, au delà du ruisseau qui sert de limite aux deux communes voisines, ce coteau dégarni qu'un seul arbre dominait, c'était le bois de hêtres, de fayards et de chênes qu'il avait acquis de son épargne pour arrondir sa propriété, et dont il avait ordonné la coupe. Au bout de la montée il atteindrait la maison qu'il avait restaurée et dont la vétusté même témoignait de la durée de la race et de son goût de la solidité. Il entrerait à la ferme, il caresserait les enfants, il boirait un petit verre de l'eau-de-vie qu'il distillait lui-même avec la fermière qui ne redoutait point l'alcool, et surtout il embrasserait du regard le vaste horizon dont les formes tourmentées des monts, les plaines fertiles, un lac lointain composaient les lignes immobiles et inspiratrices, puis l'horizon plus

restreint de la Vigie et de ses diverses cultures.

Ainsi, distrait, il marchait. Sur le sol familier, son pas reprenait l'allure vive d'autrefois, du temps qu'il se sentait jeune en dépit des ans puisqu'il était heureux, entouré, appuyé.

Brusquement, il s'arrêta :

« Ici, avait-il pensé tout à coup, je ne suis plus chez moi. La Vigie est vendue. Les Roquevillard n'y sont plus les maîtres. Que viens-je y faire? Allons-nous-en. »

Et il rebroussa chemin, la tête basse, comme un vagabond surpris dans un verger.

Il s'arrêta au ruisseau qui séparait Cognin de Saint-Cassin. Il le franchit et se trouva, cette fois, sur le morceau de terre qui, sans lien étroit d'exploitation avec le domaine, n'avait pas été compris dans l'acte de vente et demeurait désormais sa seule fortune immobilière. Au bas de la pente il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle, comme une troupe en retraite qui rencontre un abri. Puis il commença de gravir le coteau, non sans peine, car il glissait et devait enfoncer sa canne pour se maintenir. Le sentier, mal frayé, finissait par se perdre tout à fait. Alors il se dirigea sur l'arbre qui se découpait, solitaire, au sommet de la colline. C'était un vieux chêne qu'on avait respecté, non pour son âge ni pour l'effet de sa taille et de son essor, mais pour

un commencement de pourriture qui en avilissait le prix. Ses feuilles tenaces, toutes resserrées et recroquevillées comme pour mieux se défendre, refusaient, même desséchées, de quitter les branches, et leur teinte de rouille, çà et là, apparaissait sous le givre. Le long de la pente, les troncs coupés que les bûcherons n'avaient pas eu le temps d'emporter avant l'hiver gisaient comme des cadavres dans la neige, les uns vêtus de leur écorce, les autres déjà nus.

Enfin M. Roquevillard parvint à son but. Il toucha de la main, comme un ami, l'arbre qui l'avait attiré jusque-là. Et il en admira la grandeur et la fierté.

« Tu es comme moi, songeait-il en s'épongeant le front. Tu as vu frapper tes compagnons et tu demeures seul. Mais nous sommes condamnés. Le temps sera la hache qui nous abattra bientôt. »

Il s'était un peu attardé en montant. Bien que l'après-midi ne fût pas avancé, le soleil inclinait déjà vers la chaîne de Lépine. Les jours en décembre sont si courts, et la proximité de la montagne les raccourcissait encore. De la colline, il commandait presque le même horizon que de la Vigie : en face le Signal, en bas la fuite du val des Échelles, et sur la droite, au fond, après la plaine, le lac du Bourget, la chaîne du Revard, le Nivolet aux gradins réguliers. La neige atténuait les contours, confondait les plans, adoucissait, uniformisait le paysage. Les

menaces du soir le teintaient d'un rose délicat. C'était, sur les choses, comme un frisson de chair.

Malgré la pureté du ciel, M. Roquevillard sentit le froid et boutonna son pardessus. Maintenant que la marche ne l'échauffait plus, il retrouvait son âge et sa peine. Pourquoi avait-il gravi ce coteau dont la pente, avec ses arbres abattus qui jonchaient le sol blanc, lui apparaissait sembable à un cimetière? Venait-il ici, en face du vieux domaine abandonné après l'effort conservateur de plusieurs siècles, contempler sa ruine et mener le deuil de ses espérances? Il pouvait distinguer, de l'autre côté du vallon, les bâtiments et les terres qui, par héritage, lui avaient appartenu. La maison qui, l'année précédente, abritait encore toute la famille rassemblée et joyeuse, était close maintenant, et jamais plus il n'y rentrerait.

Sur ce tertre dépouillé, funéraire, le silence et la solitude l'environnaient. Autour de lui, en lui, c'était la mort. Et comme un chef vaincu, après la bataille, fait l'appel, il évoqua une à une ses douleurs : sa femme épuisée, achevée par le chagrin ; sa fille Félicie donnée à Dieu, partie au delà des mers, perdue pour lui ; Hubert son fils aîné, son meilleur fils, frappé en pleine jeunesse, loin de France, loin des siens ; Germaine, fuyant le pays natal, Marguerite vouée au célibat par sa pauvreté, et le dernier des Roquevillard, celui de qui l'avenir de la

race dépendait, retenu en prison sous une accusation infamante, menacé d'une condamnation même après le sacrifice du patrimoine. Vainement il avait consacré soixante années au culte de la famille. La famille décimée, accablée par la faute d'un unique descendant, gisait au pied de la Vigie, comme ces troncs coupés qui trouaient la neige. A lui, dont la force et la foi robustes promettaient la victoire, revenait la honte de la défaite.

Dans son découragement, il s'appuya au chêne comme à un frère d'infortune. Il eut un long gémissement désespéré, celui de l'arbre qui, sous les coups répétés de la cognée, oscille tout à coup et va choir. Le ciel et la terre, aux couleurs calmes, immobiles, n'entendaient pas sa plainte. Et il se sentit abandonné.

Deux larmes coulèrent sur ses joues. C'étaient de ces larmes d'homme, rares et émouvantes parce qu'elles sont un aveu d'humilité et de faiblesse. A cause du froid, elles descendaient lentement, à demi gelées sur la chair sans chaleur. Il ne songeait pas qu'il pleurait. Il ne le comprit qu'en apercevant une forme humaine qui, lentement, à son tour, gravissait la pente. Et pour ne pas être surpris dans sa douleur, il s'essuya les yeux. La forme noire était une vieille femme qui ramassait du bois mort pour en faire un fagot. Penchée sur le sol blanc, elle

ne le voyait pas, Quand elle fut près du chêne, elle se redressa un peu et le reconnut.

— Monsieur François, murmura-t-elle.

— La Fauchois.

Elle s'approcha encore, posa son fardeau, chercha ce qu'elle pouvait bien dire, et ne trouvant rien, elle se mit à sangloter, non pas silencieusement, mais tout haut.

— Pourquoi pleures-tu? lui demanda M. Roquevillard.

— C'est pour vous, monsieur François.

— Pour moi?

— Oui.

Il n'avait jamais confié sa peine à personne. Sa fierté distante écartait la commisération. Pourtant, il accepta celle de la vieille pauvresse, et lui tendit la main.

— Tu as su mes malheurs?

— Oui, monsieur François.

— Le dernier?

— Oui... par un de Saint-Cassin qui est revenu ce matin de la ville.

— Ah!

Ils se turent, puis la Fauchois recommença de se lamenter à haute voix. Le silence dans la douleur est contraire aux natures primitives.

— M. Hubert, si gaillard, si jeunet, et gentil

avec tout le monde... A la cuisine il venait regarder les plats et riait avec nous... Et Madame... Madame, c'était une sainte du bon Dieu. Tout ça, monsieur François, c'est de la graine de paradis.

M. Roquevillard, immobile, muet, enviait les morts qui se reposaient. Déjà la Fauchois, bavarde, reprenait :

— Et M. Maurice, on vous le rendra?

Et tout bas, avec cette peur de la justice, fréquente dans le peuple, elle ajouta :

— C'est demain qu'il passe.

Il la vit se signer comme pour implorer le secours divin. Involontairement il se souvint de la fille de cette femme qui avait été condamnée pour vol, et il s'en informa avec douceur, car son âme éprouvée ne connaissait plus le mépris :

— Et ta fille, en as-tu de bonnes nouvelles?

— Elle m'est revenue, monsieur François,

— Elle a bien fait.

— Oh! elle n'y a pas de mérite. C'est la nécessité. Elle est revenue de Lyon toute malade.

— Est-elle mariée?

— Non, monsieur François. Seulement elle a un enfant. Un petiot mignon et vif qui frétille tout le long du jour. Je ne voulais pas le voir, cet ange. Vous comprenez, à cause de la honte. Et quand

je l'ai vu, d'une risette il m'a tourné les sangs. Maintenant, c'est tout mon plaisir.

— Est-ce une fille?

— Une fille? Vous voulez dire un garçon, un gros garçon bien dodu.

— C'est bien des charges pour toi.

— Pour sûr. Mais quand je rentre, je vois ce gosse qui biberonne et ça me fait l'effet d'un verre de votre vin. Une chaleur et du goût à vivre.

— Tu es déjà vieille pour travailler.

— Justement. Je ne suis plus bonne qu'à ça.

Ainsi, de sa misère même, elle tirait des consolations, et le malheur apportait à ses derniers jours un suprême intérêt. Distrait de son propre chagrin par ce récit, M. Roquevillard admira la pauvre femme qui, sans le savoir, lui donnait un exemple de pardon et de courage. Elle se pencha pour recharger son fagot sur l'épaule.

— Au revoir, monsieur François.

— Où vas-tu?

— A Cognin, porter mon bois au boulanger.

— Attends.

Il voulut, pour l'assister dans sa détresse, lui donner une pièce de cinq francs, mais elle refusa.

— Prends, te dis-je.

— Monsieur François, maintenant la Vigie, ce n'est plus à vous, à ce qu'ils racontent.

Le front de l'avocat se rembrunit.

— Non, la Vigie n'est plus à moi. Prends tout de même. Cela me portera bonheur.

Elle comprit qu'elle l'humilierait par un refus et tendit la main. Elle descendit la pente en pliant sur les jambes à chaque pas afin de ne pas glisser. Il la regarda qui diminuait jusqu'à n'être plus qu'un point noir dans le fond du val. Et il se retrouva seul, mais différent. Cette pauvresse venait de lui rendre au centuple le secours d'énergie qu'il avait pu lui donner l'année précédente aux vendanges.

Le soir, pendant ce colloque, était venu. Il se faisait dans la nature immobile et comme figée sous la neige ce recueillement solennel et mystérieux qui précède la fuite du jour. Les contours des montagnes se fondaient avec le bord du ciel pâle. Aucun bruit ne troublait le silence, plus impressionnant dans son indifférence que le déchaînement d'une tourmente.

Au bas de la colline, le petit ruisseau glissait sournoisement sous une mince couche de glace qui, rompue, se reformait. La terre, d'une seule teinte, paraissait ensevelie dans sa blancheur, comme un joyau dans l'ouate.

M. Roquevillard fixait la Vigie fermée, déserte, veuve de la race qui l'avait conquise. Cette vue l'attirait, le fascinait. La Fauchois avait réveillé en lui l'instinct de la lutte, éloigné de lui le désespoir.

Le chef de famille écartait la douleur pour songer à l'enfant dont il avait la charge. Il cherchait un moyen de le sauver. Mais son regard, qui implorait comme une supplication, se heurtait à cet enveloppement froid et cruel de l'espace clair et sans paroles, sans aucune de ces paroles que prononcent les saisons de vie, le printemps, l'été, et l'automne même. Comment défendre son fils avec le seul passé? Quel concours attendre de la terre abandonnée, de la race descendue au tombeau? Et tout haut, il répéta les mots que M. Bastard lui avait dits en lui apprenant que l'accusé refusait de discuter l'accusation :

— On ne plaide pas avec les morts.

Le soleil qui touchait la ligne de faîte jeta son dernier éclat. Aux pentes des monts, la neige accumulée parut tressaillir sous ses feux, et comme réveillée d'une léthargie s'empourpra. Enfin, l'horizon immobile s'animait sous la lumière. Silencieux et immaculé, il consentait à sentir la vie et à l'exprimer. La terre frémissante se séparait nettement du ciel dont le bleu pâle se teintait de mille nuances où dominait l'or. Et plus près, le givre qui recouvrait les arbres et les buissons refléta les rayons du couchant comme ces pierres qui résument en un tout petit espace la clarté des lustres.

Les yeux fixés sur la Vigie, M. Roquevillard assistait à ce phénomène de résurrection. Aux caresses

du soir, pour quelques instants la nature renaissait. Le sang de nouveau circulait sur son visage de marbre. Le long des vignes, au sommet du coteau atteint plus directement par les flèches presque horizontales du soleil, au lieu d'un terrain uniforme dans sa blancheur, le propriétaire dépossédé distinguait maintenant, reconnaissait les mouvements du sol qui lui rappelaient l'emplacement des cultures, et voici que de-ci, de-là, les arbres, — hauts peupliers calmes et fiers comme des palmes droites, tilleuls aux branches en fusées, minces bouleaux, châtaigniers massifs, délicats arbres fruitiers aux membres chétifs et pourtant si experts à porter leur charge, — tout à l'heure anonymes et brouillés, lui parurent surgir comme des personnages.

Et il ne sentit plus son isolement, car il nomma ces fantômes. Avec une émotion croissante, il évoqua toutes les générations successives qui avaient défriché ces terres, bâti cette maison de campagne, cette ferme, ces rustiques, fondé ce domaine, depuis la première blouse du plus ancien paysan jusqu'aux toges du Sénat de Savoie, jusqu'à sa robe d'avocat. Le plateau qui s'étendait à sa hauteur, en face de lui, était occupé comme un fort, par la chaîne de ses ancêtres qui, avec le blé, le seigle, l'avoine, et les vergers et les vignes, avaient implanté sur ce coin de sol une tradition de probité, d'honneur, de courage, de noblesse. Et comme les produits du patrimoine en

répandaient au loin la réputation, cette tradition rayonnait sur la cité que là-bas, au fond du cirque de montagnes, l'ombre commençait d'envahir, sur la province qu'elle avait servie, protégée, illustrée même à certaines heures historiques, et jusque sur le pays dont la force était faite de la continuité et de la fermeté de ces races-là.

Et il répéta pour la seconde fois :

« On ne plaide pas avec les morts. »

Mais il ajouta aussitôt :

« Avec les morts, non, mais avec les vivants. Ils sont là, tous. Pas un ne manque à l'appel. La terre s'est ouverte pour les laisser passer. Ce vallon qui nous sépare, je le franchirai. Je veux les rejoindre. »

Et il mesura le creux du val déjà noir, comme si tous ces fantômes s'y étaient massés.

L'ombre s'emparait de la nature. Déjà toute la plaine lui appartenait. Elle montait. Les montagnes la défiaient encore, et spécialement le Nivolet en étages qui, faisant face au couchant, en recevait toute la flamme, et dont la neige pourpre et violette semblait échauffée comme un métal en fusion.

Penché vers le bas de la colline, M. Roquevillard suivait cet effort. Et tout à coup, il tressaillit de tout son être. Avec l'ombre, les ombres montaient, toutes les ombres. Elles avaient quitté la Vigie, elles venaient. Tout à l'heure c'étaient elles qu'il

avait vues groupées au fond du vallon. Elles lui apportaient leur présence, leur assistance, leur témoignage. Il y en avait sur toutes les pentes. C'était comme une armée qui se ralliait autour de son chef debout au pied du chêne. Et quand toute l'armée fut rassemblée, il l'entendit qui lui réclamait la victoire :

« Nous avons travaillé, aimé, lutté, souffert, non point dans un dessein personnel, pour un but atteint ou manqué par chacun de nous, mais pour une fin plus durable et qui nous dépassait, en vue de la famille. Ce que nous avons réservé pour le fonds commun, nous te l'avons confié pour le transmettre. Ce n'est pas la Vigie. Une terre s'acquiert avec de la sueur et de l'ordre. C'est l'âme de notre race que tu portes en toi. Nous avons confiance en toi pour la défendre. Que parlais-tu, dans ton désespoir, de solitude et de mort? De solitude? Compte-nous et dis-nous d'où tu viens? De mort? Mais la famille est la négation de la mort. Puisque tu vis, nous sommes tous vivants. Et quand tu nous rejoindras à ton tour, tu revivras, il faut que tu revives dans tes descendants. Vois : à cet instant décisif, nous sommes tous là. Soulève ta douleur comme nous avons soulevé la pierre de nos tombes. C'est toi, entends-tu, à qui est réservé l'honneur de défendre, de sauver le dernier des Roquevillard. Tu parleras en notre nom.

Après, ta tâche accomplie, tu pourras nous rejoindre dans la paix de Dieu... »

M. Roquevillard, de la main, s'appuya au chêne. L'ombre assiégeait le Nivolet dont le gradin supérieur que surmonte une croix flamboya encore avant de s'éteindre. Alors il connut un grand calme intérieur et accepta la mission qu'il recevait du passé.

« Maurice, ton défenseur, ce sera moi... Et je ne prononcerai pas le nom de Mme Frasne. »

Comme il abandonnait l'arbre, il considéra l'emplacement qu'il quittait :

« Là, pensa-t-il, je rebâtirai... Moi ou mon fils. »

Les yeux qui s'ouvrent

LA SOLITUDE DU CŒUR

(Extrait du journal d'Albert Derize à Saint-Martin-d'Uriage.

Août 1903. — « Maintenant encore le monde est libre pour les grandes âmes. Pour ceux qui sont solitaires ou à deux, bien des places sont encore libres, des places où souffle l'odeur des mers silencieuses. »

Solitaires,ou à deux? Où donc Nietzsche a-t-il puisé cette confiance dans l'amour? Si l'on veut sentir la présence vivante de sa pensée, il faut la solitude. Car notre pensée est jalouse, inquiète et farouche. Nous sommes seuls dans nos émotions les plus hautes. L'art, la nature, la métaphysique, le passé qui nous appartient, pour être pénétrés, exigent que nous soyons seuls en face d'eux. Dans le mariage, il importe de réserver cette solitude intacte. On ne met pas dans le patrimoine commun sa force intellectuelle. L'habileté de la

femme est peut-être de la respecter, en s'éloignant. Si elle ne s'éloigne pas, elle la déprime, l'affaiblit, la tue.

Alors, pourquoi ce rêve d'une intimité absolue, et pourquoi cette mélancolie, poignante à certaines heures, de ne l'avoir pas réalisé, quand nous devrions nous en réjouir ?

10 *août*. — Promené avec ma petite Marie-Louise dans les bois de châtaigniers, sur les flancs de Chamrousse. De ses petits pieds de chèvre à la pointe de ses cheveux, elle est tout agitée de vie. Lorsqu'elle commençait à peine de parler, on lui avait recommandé de saluer avec la main les personnes qui s'intéressaient à elle et lui prodiguaient les bonjours. Et quand le vent secouait les branches, persuadée que ces gestes la visaient, elle leur rendait poliment leur salut en tendant les bras.

Tout à l'heure elle courait en avant de moi. Ses boucles déjà longues rythmaient sa course. Elle s'arrêtait pour cueillir une fleur, de l'herbe, de la terre même, et portait le tout à son visage. On eût dit qu'elle voulait s'emparer à cinq ans de l'univers entier. Quand elle est revenue, elle m'a dit :

— Papa, j'aime le monde.

— Le monde ?

— Oui, j'aime tout.

Moi aussi, petite fille j'ai tout aimé à travers l'amour

qui donne à chacune de nos sensations au contact des choses sa plénitude. Maintenant c'est de suivre ton développement qui m'intéresse. Ma jeunesse est morte et j'ai trente-sept ans. Mais qu'est-ce que cela peut te faire? Amuse-toi.

15 *août*. — J'ai accompagné à l'église, à cause de la fête, Elisabeth et Marie-Louise. Pour m'occuper pendant la messe, j'ai ouvert un paroissien oublié sur mon banc. Il m'aurait fallu des pincettes, tant il était sale et usé. Je suis tombé sur cette phrase de l'office divin : — *Veillez et priez, car l'esprit est prompt et la chair est faible*, et plus loin sur ce passage de l'Écriture : — *Le monde se perd parce qu'il ne réfléchit pas dans son cœur*.

Il y a bien là de quoi méditer. Ce sont de sages conseils de vie. Au lieu de veiller, nous laissons l'habitude endormir, chloroformer nos sentiments, les diminuer, les dégrader. Réfléchir, c'est demeurer agissants dans notre vie intérieure qui trop souvent s'atrophie parmi les petites occupations quotidiennes. Nous nous engourdissons à plaisir au lieu de nous maintenir en état de sensibilité.

Je regarde autour de moi. Toutes ces bonnes femmes lisent leur office ou récitent des chapelets. La lettre leur suffit. Réfléchir, veiller, c'est aussi prier.

Et cette autre parole que je n'ai jamais pu relire

sans être agité d'un frisson : *Ego sum resurrectio et vita*...

18 *août*. — Que de femmes, incapables de mettre chaque chose à son plan, éprouvent plus d'ennui d'un changement de servante que d'un chagrin véritable! Si encore elles savaient s'en taire! Mais la maison est livrée à leurs jérémiades. J'aimerais mieux faire mon lit et balayer ma chambre comme un moine que de supporter, dans le luxe, cette diminution de tout l'être que provoquent à la longue les conversations oiseuses et les tracas domestiques. Nous n'entretenons personne des détails de notre toilette. Ainsi l'on ne devrait pas s'apercevoir de l'organisation d'une maison, sinon à son aspect net et agréable comme un visage bien lavé. Quelque mystère convient à ce gouvernement intérieur. Encore vaut-il mieux tout de même qu'il soit exercé publiquement qu'abandonné.

19 *août*. — J'aime l'imprévu, mais Elisabeth le déteste. Philippe Lagier est monté d'Uriage nous voir ce matin. Naturellement je l'ai gardé à déjeuner. Il y avait longtemps que je n'avais pas causé avec tant de plaisir. Ensemble nous laissons courir nos imaginations comme des chevaux sur un champ libre. Il est adroit, fin, précis et d'une ironie qui excelle à découvrir l'envers des mots, des théories et des hommes.

Seulement, il ne nous avait pas prévenus de sa visite, et la cuisinière nous a quittés. Nous avons mal mangé, paraît-il. Je ne m'en suis pas aperçu, ni Philippe. Et après son départ, j'ai dû subir des plaintes, comme si j'avais commis quelque méfait en retenant un ami. Ainsi, par excès de soin, on manque de naturel.

30 *août*. — Qu'il est difficile de sauvegarder sa liberté! Voici dix jours que je n'ai pu écrire une ligne de mon *Paysan*. L'arrivée des Molay-Norrois à Uriage a bouleversé notre vie si calme, si favorable au recueillement qu'exige un ouvrage de longue haleine. Je ne puis refuser à Élisabeth de recevoir et de voir ses parents. L'existence que nous menons ici d'habitude est assez sérieuse pour sa jeunesse. Maintenant, ce sont constamment des invitations, des parties, des fêtes. Ses frères, tous deux en congé, sont infatigables et ne nous laissent pas de repos. Et je suis si faible, moi qui passe pour volontaire, que je me disperse et me perds sans déplaisir. Pour m'absorber dans mon travail, il me faut la vie aux champs, de petites courses en montagne ou dans les bois, et le soir un peu de conversation ou de musique. Le soir, c'est l'odieux casino, et, dans la journée, notre ermitage est devenu un but de promenade pour les oisifs du vallon. Un avocat, un médecin, un notaire

invoquent leurs devoirs professionnels. A moi, l'on m'objecte que je travaillerai demain. Ma maison n'est pas défendue contre les importuns, et même ils ont des intelligences dans la place.

Ma mère, pendant nos sorties, garde nos enfants à Saint-Martin. Hier soir, j'étais resté seul avec elle, ayant réussi à esquiver quelque banquet de snobs. Nous avons causé jusqu'au retour d'Elisabeth, que son frère Olivier a reconduite : une de ces bonnes causeries d'autrefois où l'on va des souvenirs à l'interrogation des choses inconnues, et que je n'ai pas retrouvées depuis mon mariage. Elisabeth a été surprise de nous voir ainsi animés à cette heure tardive. Après six ans elle ne connaît pas ma mère. Elle ne la connaîtra jamais. J'aurais le malheur de la perdre que je serais seul à la pleurer. Le jugement d'Elisabeth ne dépasse pas les apparences, et comment imaginerait-elle une femme supérieure sous une telle simplicité? Ses parents, à elle, m'infligent leurs relations et leurs goûts. Je devrais perpétuellement leur manifester mon étonnement et ma gratitude d'avoir été agréé par eux. Mais pourquoi, d'autre part, suis-je encore sensible à leurs grâces et à leurs compliments? Qu'ils exploitent ma réputation, s'ils le désirent, et cessent de m'exhiber en ayant l'air de me protéger!

Dieu! que l'on demeure seul dans la vie à deux, et quelle ironie de prétendre exercer quelque influence

sur son temps, quand, après six années, on n'en exerce chez soi aucune!

22 Septembre. — Après quelques jours de pluie, mes beaux-parents ont regagné Grenoble, et avec eux toute leur société. Je vais reprendre, dans la paix, mon travail. Mais déjà Elisabeth s'ennuie. Je ne puis l'accuser ni de coquetterie, ni de sotte admiration de la mode, ni de goût exagéré du plaisir. Seulement, elle a besoin d'être constamment distraite par de petites choses de rien, et cette recherche m'est insupportable. Vainement je tente de l'intéresser à des lectures, à de la musique, aux changements de la lumière que la menace de l'automne accentue, à mon œuvre même. Elle écoute gentiment et pense ailleurs. L'intelligence ne lui fait pas défaut, mais elle a horreur de s'en servir. Il lui faut des limites qu'on touche de la main. Et quand je veux les abattre, elle en reconstruit d'autres immédiatement.

12 *Octobre.* — Ma mère a voulu partir à son tour malgré mes prières. Elle a deviné, sans jamais en parler, la brisure de mon bonheur. Je m'en rends compte à ce départ anormal. Le soir, je causais plus volontiers avec elle qu'avec Elisabeth. Après le travail du jour, cette demi-activité de l'esprit dans la conversation me repose et me renouvelle. L'âge n'a pas

diminué l'intérêt passionné qu'elle prend aux questions vitales. Et tous les sujets, elles les considère d'un point de vue élevé, de sorte que les discussions s'en ressentent. On demeurait à part, s'occupant à quelque broderie. Alors elle n'a pas voulu déranger notre intimité. Pauvre maman, elle n'a donc pas compris qu'elle me laisse à ma solitude.

25 *Octobre.* — J'ai marché jusqu'à la nuit sur les contreforts de Chamrousse. Quand je traversais les bois de châtaigniers, je foulais une couche déjà épaisse de feuilles mortes. J'aime cette plainte aiguë sous mes pas. Et même, avant de rentrer, je me suis laissé entourer par les ombres qui montaient du vallon. Cet isolement de l'obscurité venait s'ajouter à mon autre isolement.

L'automne, en quelques jours, a transformé ce pays. Sur les deux coteaux opposés, c'est une gamme de couleurs qui va du vert décoloré au pourpre sombre. Bouquet magnifique qui a toute la mélancolie des fleurs qu'on dispose au cimetière un jour de Toussaint. J'étais dans la forêt quand le soleil s'est couché, et j'ai vu longtemps le crépuscule rouge entre les troncs des arbres. Car les bois dévêtus livrent plus d'horizon, comme nous voyons plus loin en nous avec l'âge.

De cette place, j'ai assisté à bien d'autres fêtes

d'automne, sans m'émouvoir de tant de beauté condamnée. Au contraire, je goûtais un plaisir cruel à écraser ces amas de feuilles tombées, destinées à bientôt pourrir. J'étais plus jeune, et la jeunesse me cachait la mort, peut-être aussi l'amour.

J'ai senti ces menaces de fin comme une blessure. Je me retrouvais insatisfait et plein de désir. Il me semblait qu'à mon retour mon inquiétude se lirait sur mon visage. Mais ceux qui vivent près de nous ne s'aperçoivent jamais des drames intérieurs que nous traversons. Comment devinerait-elle? Hier soir, je racontais la vieille aventure de Pygmalion à Marie-Louise qui réclame toujours des récits et qui m'oblige à piller la légende et la mythologie ; à mesure que j'avançais, je me prenais moi-même à mon histoire. J'ai, moi aussi, demandé à l'amour d'animer Galatée, mais Galatée est restée insensible comme une déesse de pierre. N'en ai-je pas pris mon parti et n'est-elle pas l'ornement de ma maison? N'ai-je pas résolu de chercher ailleurs ces émotions de vie qui sont nécessaires aux fortes âmes, et que nous offrent heureusement la nature, l'art, la pensée et tout le cours déjà déroulé du fleuve humain? La passion, c'est de vivre violemment, et ce pouvoir n'appartient pas qu'à l'amour.

Et l'amour, dans la vie commune, ne peut pas durer. Ou bien il le faudrait cultiver comme un jardin au

lieu de l'abandonner aux jours dont chacun en emporte une parcelle. Constater son déclin, sa lente diminution, l'altération de sa qualité, est pire peut-être que de le perdre. Le lien physique demeure le dernier, avec les lâchetés, les humiliations qu'il impose. Mais l'intelligence même reste longtemps asservie. Fatiguée, elle ne se défend plus. Refuserai-je de m'avouer à moi-même ces défaites, ces misères et ces faiblesses qui me font confier, après mon travail, mes projets, mes ambitions, ma pensée et ce travail même, quand je sais que je ne serai ni suivi, ni compris? Parodie d'une intimité qui n'existe plus, et dont les apparences sont intactes. Ne devrais-je pas du moins employer ce qui me reste d'énergie à sauvegarder mon for intérieur?...

Quand je suis rentré, étonnée de ce tardif retour, elle m'a demandé en riant :

— Voyez-vous clair la nuit comme les chats?

Son rire était gentil et frais, un rire de jeune fille. Au fond elle était inquiète, et je le voyais bien. Ma sécurité matérielle la préoccupe, et même plus que de raison. Que ne s'intéresse-t-elle davantage à notre accord, dont elle ne soupçonne pas la rupture, tant elle est aveuglée!

Dans la soirée, comme la conversation tombait, ce qui lui arrive fréquemment depuis le départ de ma mère, elle m'a posé cette question :

— Quand partons-nous pour Paris?

— Quand vous voudrez, lui ai-je répondu.

D'habitude, j'essaie de prolonger plus avant dans la saison notre séjour dont la tranquillité est propice à mon œuvre. Mais à Paris, dans cette agitation qui donne l'illusion de l'activité, dans ce mouvement extérieur qui nous distrait et nous détourne de nous-mêmes, le divorce latent de nos deux vies sera moins sensible, et l'on n'y assiste pas à la descente de l'automne...

27 *octobre*. — Oui, cet isolement ne peut durer. Aucun lien de pensée ne subsiste entre nous. Ma tendresse refusait d'en convenir. Nos conversations insignifiantes me deviennent insupportables. En vain je tâche à les soulever de terre. Elisabeth, toujours, les laisse retomber. Elle m'écoute distraitement, ne s'intéresse pas, répond à peine, ou prend un autre sujet, un sujet de tout repos, un sujet personnel. Sa voix même, trop aiguë, ne se prête pas aux paroles de la vie profonde.

J'essaie de lui faire la lecture, elle m'interrompt par des riens. C'est un des enfants qui a appelé, c'est un bruit qui vient du dehors et qu'il faut expliquer. Et si je me fâche, elle s'étonne et je recueille tous les torts.

Lorsque je découvre dans l'histoire, ou même

dans les journaux, — notre époque si vivante n'en est pas dépourvue, — un de ces traits de générosité ou de courage qui m'exaltent, je brûle de lui communiquer mon exaltation. Elle est de marbre pour ces choses qui ne la touchent pas de près.

Elle laisse couler le temps, comme si nous devions vivre toujours, la jeunesse, comme si elle était sans valeur, notre amour, comme si nous n'en avions pas la garde. Et sa beauté sans expression m'irrite comme un rappel de mon esclavage. Parfois, agité d'un malsain désir de destruction, je guette, je sollicite l'une de ces niaises ou sottes réflexions par quoi tant de femmes se dévoilent et nous autorisent à les mépriser. Mais elle n'est même pas inintelligente, ce qui me libérerait. Elle laisse en friche son esprit comme un beau domaine abandonné. Son père trop mondain, sa mère trop exclusivement occupée de son père, et combien vainement! ne l'ont pas exercée de bonne heure à utiliser la vie. Je suis intervenu quand le pli était pris déjà. Cette apathie lui glace le cœur et le cerveau comme le froid une eau vive. Et vaincu, je ne me sens plus la force de casser cette glace. Quel coup du sort faudrait-il peut-être pour la briser?...

28 *octobre.* — Nous partons demain. Dernière promenade avec mes deux gosses. Elisabeth a invoqué les

malles à fermer pour ne pas nous accompagner. Elle a toujours quelque prétexte de refus lorsque je lui propose de sortir avec moi. L'activité physique ne lui est pas agréable. Elle n'aime à prendre l'air qu'en voiture ou en automobile, ou bien assise au jardin tant que dure l'été. La fatigue lui est inconnue, la bonne fatigue qui nous fournit l'occasion de mesurer notre force de résistance, de prendre confiance en nous, Elle a supprimé de nos rapports cette camaraderie et cette gaieté physique qui naissent précisément des fatigues supportées ensemble.

J'ai raconté aux petits leur histoire préférée, une vieille légende d'Écosse, la *Coupe du bonheur*. La nôtre a une fêlure par où le liquide s'est répandu, mais on ne la découvre pas au premier coup d'œil. Suis-je donc obsédé que je revienne sans cesse à ce sujet inutile? Cette beauté douloureuse de l'automne, que, du coteau, j'ai contemplée une dernière fois ce soir, me serre le cœur. Si je ne suis pas heureux, jamais encore je n'ai été si avide de l'être...

La Croisée des Chemins

LES DEUX ROUTES

Pascal Rouvray, nommé chef de clinique à la Faculté de Médecine de Paris et fiancé à Laurence Avenière, est rappelé brusquement en Dauphiné par la mort de son père le docteur Rouvray. Là il prend connaissance de la situation de famille laissée par le défunt :

Au delà du massif de la Grande-Chartreuse, le Dauphiné s'étend vers Lyon dans un geste de convoitise. Les Alpes s'abaissent, et ce n'est pas encore la plaine. A l'abri des contreforts boisés de la montagne se cache un vallon doux et sauvage ensemble. C'est une retraite sans âpreté. Le petit lac de Paladru achève d'en composer une halte de fraîcheur, par l'offre de repos qu'inspire le voisinage des eaux où se reflètent des verdures. Sur sa rive, à l'extrémité sud, le hameau de Colletière, qui dépend du village de Charavines, groupe ses quelques habitations en pisé, d'un ton d'ocre. Tout près, dans un enclos, parmi

les arbres, apparaît à demi la spacieuse maison de campagne des Rouvray prise entre la montagne, les roseaux et la Fure qui sert de déversoir au lac.

Le pays de Paladru est proche de Voiron, origine des Rouvray qui, longtemps, y ont exploité des tissages de soie à la main, puis mécaniques. Un des premiers signes de leur prospérité déjà très ancienne fut d'acquérir cette propriété, utile aux vacances. Colletière avait été leur premier berceau, et ils s'en étaient souvenus. Lorsque le docteur, installé à Lyon, dut liquider, après plusieurs siècles, l'industrie de ses pères, il ne garda rien de leurs établissements de Voiron, mais conserva la maison de campagne pour la santé de ses enfants et pour le maintien des liens avec le passé. Au cimetière de Charavines, derrière l'église, tous les siens se retrouvaient : il avait, dans une note testamentaire, réclamé cette sépulture.

Le manuscrit, d'une écriture redressée qui lui était familière, se composait de peu de feuillets. Il contenait de quoi bouleverser le jeune homme. C'était le résumé, très simple, d'un drame qui se rencontre assez fréquemment dans les familles un peu anciennes, mais il y a diverses façons de le dénouer. La prospérité, à la longue, engendre presque fatalement des erreurs, des abus ou de la négligence. Une génération suffit à briser l'effort de toute la série qui a édifié le patrimoine, créé et fortifié l'importance

du nom. Ainsi les Rouvray avaient accru, deux ou trois siècles durant, leur industrie de tissage de la soie, jusqu'au dernier tisserand qui devait être le père du docteur, le grand-père de Pascal. Celui-là était un homme aimable, léger, *glorieux* comme disent les paysans. Rien ne dérangeait son insouciance. Il plaisantait en toute occasion, recevait qui venait, cultivait tous les plaisirs coûteux. On dînait beaucoup et fort bien, dans sa maison de Voiron dont les vieux Rouvray eussent difficilement admis le luxe exagéré ; on pêchait au lac de Paladru, on chassait la plume et le poil dans les bois voisins de Colletière qui noyaient alors d'une vague de feuillage les restes de la Chartreuse de la Sylve-Bénite dont il avait pris la location et la dépense afin d'être au cœur même de la forêt. Quand sa femme protestait, il répondait par des facéties. Débordée, elle cessa toute opposition, voulut sa part en toilettes. Par toutes les fissures, la fortune, amassée avec tant de soins répartis sur tant d'années, coulait comme une eau rapide. Une crise sur les soies augmenta les difficultés. Puis, les méthodes industrielles s'étaient modifiées brusquement : plus de traités à la bonne franquette, comme autrefois, de marchés de confiance, de concurrence loyale, mais une lutte à outrance, les exigences de la rapidité, le rejet de tout ce qui n'était pas convenu par contrat et exécuté dans les délais.

Le manuscrit accentuait les causes générales, atténuait les personnelles que Pascal entrevoyait mieux dans ses lointains souvenirs. Une industrie mal dirigée se précipite à la ruine. Et la ruine, dans l'industrie, prend vite des proportions de catastrophe. A la mort de son père, il y avait vingt ans, le docteur Rouvray se trouva en face d'un désastre. Il fit établir un projet de liquidation par son notaire : le passif dépassait de beaucoup l'actif. Accepterait-il ou refuserait-il la succession? La refuser, c'était compromettre les intérêts des familles de Voiron, qui, toutes connues de lui, de tout temps avaient placé leur confiance dans les Rouvray. Mais lui était-il possible d'accepter? Sa femme n'avait hérité qu'une petite fortune, — cent cinquante ou deux cent mille francs — à quoi il n'entendait pas toucher malgré les prières de celle-ci. Il prendrait des arrangements, il garantirait cette fortune pour en pouvoir disposer par le moyen d'une assurance sur la vie et de la propriété de Colletière qu'il désirait de garder, bien qu'elle ne rapportât que deux ou trois mille francs assez incertains, et pour le surplus des dettes, il les paierait sur ses gains, par annuités. Ainsi avait été fait. La note contenait les divers règlements de cette situation embarrassée. Au dernier, sur un passif d'un demi-million, quatre cent mille francs avaient été remboursés en vingt années.

Quand il eut achevé cette lecture, un cri de stupeur monta aux lèvres de Pascal, qui exprimait plutôt la colère que l'admiration de l'héroïsme paternel. Sa mère, où était sa mère? Il voulait la voir sans retard, pour introduire plus de lumière encore dans ce passé qu'il ne comprenait pas. Il ouvrit la porte qui donnait sur une serre vitrée, vide de plantes pendant la belle saison, où elle se tenait volontiers, et jeta comme un appel de détresse :

— Maman.

Elle était là, en effet, agenouillée. Elle priait. Elle se leva et rejoignit son fils dont elle pressentait l'angoisse. La première parole de Pascal fut une réclamation :

— Pourquoi père ne m'a-t-il rien révélé?

Elle avait dû souvent se poser cette question à elle-même. Peut-être l'avait-elle posée au mort. Elle savait la réponse :

— Il ne voulait pas troubler tes études par une arrière-pensée de gêne et de hâte.

— Je ne me doutais de rien.

— C'était son désir, afin de te laisser prendre, — je me souviens de ses expressions, — ton maximum de puissance. Moi, je crois qu'il s'épuisait à vous composer à tous trois une jeunesse heureuse. Il m'assurait qu'il y a temps pour tout.

— Il vous l'assurait : à quel propos?

— Quand je le suppliais de t'avertir. Quelquefois j'avais peur de ton indépendance, de toutes ces idées que tu te faisais en dehors de nous.

— Et que vous disait-il ?

— Que tout cela, c'était la force de la jeunesse qui se manifestait, mais qu'elle se disciplinerait, et que tu te montrerais, au jour nécessaire, tel que lui et moi le pouvions souhaiter. Il avait confiance en toi, confiance dans sa santé et son courage, dans l'avenir, dans la Providence. Et nous l'avons perdu si vite.

Pascal ne l'écoutait plus. Une comparaison s'imposait à son esprit avec une netteté invincible : pendant qu'il jouissait pleinement de sa libre, de sa claire jeunesse, et qu'il acquérait sans entraves son « maximum de puissance », son père, qui lui en fournissait les moyens, s'épuisait dans une lutte obscure qu'il aurait pu éviter avec un sens moins étroit de l'honneur, celui de la nouvelle école. Il résuma, d'un mot exact, l'émotion qui l'envahissait :

— C'est injuste.

— Je le lui répétais, reprit sa mère. Il aurait dû t'initier à nos préoccupations, t'associer à son entreprise. Tu aurais pu écourter ton internat, prendre ton doctorat plus tôt, entrer en carrière.

Mais il protesta contre cette diminution de ses études :

— J'aurais perdu des années fécondes. Je ne serais pas ce que je suis.

— Tu nous aurais aidés.

Ainsi leur langage trahissait naturellement leurs conceptions différentes de la vie. Elle ajouta :

— Il comptait sur quelques années encore pour achever de se libérer. Déjà il entrevoyait la fin. Mais nous ne terminons pas nos œuvres sur la terre. Heureusement il y a l'autre vie.

Pascal, qui n'y croyait pas, respecta cette affirmation. Mme Rouvray continua :

— Il ne se sera jamais reposé. J'attendais avec tant d'impatience le jour où il déposerait son fardeau, où les deux petits seraient élevés. De quelle paix, de quelle douceur je comptais entourer sa vieillesse! Je tenais si peu à cette existence trop large que nous menions et que notre rang commandait malgré nous. Il aimait la campagne et n'y passait que peu de jours. Il répandait le bonheur et gardait pour lui toutes les peines. Nous n'avons pas pu nous acquitter envers lui.

Un moment leurs pensées suivirent la même direction. Il sortit du silence qui avait suivi ces paroles en posant des questions précises :

— Son assurance sur la vie, à combien s'élève-t-elle?

— A cent mille francs. Cette année même elle

allait échoir. Elle est en mon nom. Je la toucherai quand tu voudras.

— Alors, que nous reste-t-il?

— Ma fortune exactement. Il a voulu la laisser intacte, malgré mes objurgations pour le cas où il viendrait à manquer.

— Il avait raison : les dettes provenaient de son père.

— Entre un mari et une femme il n'y a rien de séparé. Tout ce que j'ai pu obtenir fut qu'il la remplaçât par le contrat d'assurance et par cette propriété qui vaut bien cent mille francs, elle aussi.

— Que rapporte-t-elle?

— Les fermages sont de trois mille, plus les redevances en nature. Mais le bon Ferrat est souvent en retard.

— Et combien reste-t-il à payer?

— Tu as dû le voir sur le dernier règlement. Je voulais précisément t'en parler. L'assurance suffirait. Nous la donnerons, n'est-ce pas?

— Ce serait contraire à la volonté de mon père.

— Il n'y a pas d'autre moyen.

Pascal réfléchit avant de répondre. Sa mère offrait sans hésitation la part liquide de sa fortune personnelle pour achever de solder les obligations des Rouvray. Était-ce admissible?

— Il ne vous resterait rien, dit-il, rien que cette terre.

— Si j'étais seule, je m'y fixerais volontiers. Ici j'ai été heureuse. Nous y avons même passé les seuls jours qui fussent entièrement à nous. Le cimetière et l'église se touchent, et je les ai là tout près. Pour le reste, il me faut peu de chose.

Il hésita avant d'épuiser sa pensée, mais l'heure n'était plus aux incertitudes.

— On pourrait, expliqua-t-il avec précaution, mettre Colletière en vente. Par pièces détachées, il paraît que les terres s'acquièrent assez cher.

Elle montra un visage un peu plus douloureux, un peu plus alarmé :

— Ne garderez-vous pas Colletière ? C'est le berceau de la famille.

Elle défendait l'héritage apparent des Rouvray, celui qui représentait la solidarité des générations, comme une bonne gardienne du foyer. Elle aussi, comme il lui en avait montré l'exemple, elle alla jusqu'au bout de son espoir :

— Pour toi, notre œuvre était finie, mais Claire et Gérard me préoccupent. Ton père, dans ses moments d'inquiétude, assez rares, comptait que tu les aiderais au besoin.

— Il vous l'a dit ?

— Oui, quand je te sentais loin de nous, pour me tranquilliser.

Et presque suppliante, toute rapprochée de lui,

comme pour lui transmettre dans son intégrité le culte de cette mémoire, elle continua :

— Comprends maintenant toute la vie de ton père. Il a arrêté la chute de sa famille. Il a empêché qu'un nom aussi ancien, aussi honorable, ne fût altéré ou diminué. Et personne ne peut mesurer l'énergie et la charité qu'il a répandues dans sa profession, avec tout son savoir. Personne, excepté moi. J'ai été malade pendant dix ans. Dix ans il m'a réconfortée jour après jour. Surmonter chez soi la tristesse quotidienne, distribuer sans relâche, autour de soi, la force de vivre, rien au monde, vois-tu, Pascal, n'exige plus de courage, plus d'oubli de soi.

Elle qui ne cherchait qu'à s'effacer, en parlant s'était exaltée. Une flamme de tendresse et de fidélité d'outre-tombe rayonnait sur son visage émacié. L'oubli de soi, Pascal ne pouvait entendre l'éloge de cette soi-disant vertu sans révolte.

— Et comme il était fier de toi! ajouta-t-elle.

Il se rappela la dernière lettre qu'il avait reçue de lui et qui l'avait froissé deux fois, et il objecta :

— Ma thèse ne lui avait pas été agréable.

— Si ; mais il estimait, je ne sais pas, moi, que dans les maladies nerveuses tu ne tenais pas assez compte de la différence des malades, ni des causes morales.

— Ce n'est pas l'objet d'une thèse.

— Je ne sais pas. Il avait plus vécu que toi, il voyait plus loin.

A quoi bon discuter un point dont il se croyait sûr, mais dont il ne pouvait parler en ce moment sans blesser les sentiments de sa mère, sans se blesser lui-même dans son respect filial, encore trop douloureux et susceptible? Restait l'autre observation de la lettre.

— Et mon mariage? comment en avait-il accueilli la nouvelle?

Mme Rouvray se tut. Ce rappel des fiançailles renouvelait en elle un autre chagrin. Toute mêlée à l'âpre lutte qu'exigeait la situation de famille, elle avait souffert de la détermination inattendue de Pascal au sujet de laquelle il n'avait même pas consulté ses parents, et qu'il leur signifiait comme l'événement le plus naturel du monde, après leurs persistants efforts pour lui élargir la vie. Il ne songeait qu'à lui-même et ne regardait pas en arrière vers son père vieillissant, vers ses cadets dont la route ne serait peut-être pas aussi aplanie. Pour la première fois le docteur s'était senti ébranlé dans sa confiance paternelle.

Tout cela, elle n'osa pas le prononcer à haute voix. Pascal s'affecterait davantage sans doute, s'il apprenait qu'il avait attristé son père quand déjà la mort entrait dans la maison. Mais, comme elle s'obstinait

dans le silence, il insista. Dans son égoïsme inconscient il escomptait au contraire la dernière joie qu'avait dû répandre chez lui l'annonce de son mariage. Elle finit par lui donner cette réponse évasive :

— Nous ne connaissions pas encore ta fiancée. Nous désirions ton bonheur.

Il s'empressa d'en tirer parti :

— Voulez-vous que je lui demande de venir ici quelques jours, avec M. et Mme Avenière? Ainsi vous la connaîtrez mieux. Vous l'aimerez.

Le front de Mme Rouvray s'obscurcit. Devait-elle déjà recevoir ces étrangers, cette jeune fille inconnue? Fallait-il, si tôt, se soustraire au souvenir qui l'absorbait, où elle se complaisait comme dans un suprême rapprochement? Son fils l'exigeait d'elle. Il pouvait, il devait lui, se reprendre à vivre. Elle ne refuserait point. Mais une autre obligation qu'il ignorait pesait encore sur elle.

— C'est cela, approuva-t-elle sans lui dévoiler le chagrin qui l'accablait. Tu les prieras pour moi. Tante Sophie attendra. Elle pensait venir de Grenoble à la fin de la semaine.

C'était une sœur plus agée qu'elle et qui, de fondation, passait les mois d'été à Colletière.

— Oh! répliqua-t-il de mauvaise humeur, elle peut attendre. Elle reste assez longtemps chaque année.

— Si elle vient chaque année, elle en a besoin. Son fils Édouard l'a ruinée. Ne le sais-tu pas?

— Ah! murmura-t-il simplement.

Il n'avait jamais réfléchi à cet état de choses. Voici qu'il prenait connaissance, tardivement, de toute une existence surchargée dont il n'avait pas soupçonné les charges et que la mort lui révèlait. N'avait-il pas, l'avant-veille, trouvé dans le courrier deux lettres de parents pauvres, une cousine malade, un arrière-cousin misérable, qui sollicitaient, qui revendiquaient même, comme un droit acquis, le secours qu'ils recevaient du défunt? Le deuil ne les arrêtait pas : la vie a d'autres nécessités que la mort. N'avait-il pas été appelé, sans qu'il pût se dérober, à donner ses soins gratuits, et aussi des remèdes, à un ouvrier de Charavines, employé dans une papeterie, qu'une machine avait endommagé? Les paysans du voisinage le venaient consulter, comme au temps du père on accourait. Il avait la vision d'un arbre puissant qui, de la protection de ses branches, recouvrait toute une terre. Les vaincus, les malheureux cherchaient son ombre, se mettaient à l'abri, comme une clientèle se range sous le patronat. L'arbre miné était tombé. Un rameau prendrait-il sa place? Toute cette clientèle qui en sentait le besoin l'espérait, le réclamait impérieusement. Alors, parce qu'il était le fils d'un tel homme, Pascal se devait à ces gens-là pour qui il

n'éprouvait que la plus profonde indifférence? Le pays avait longtemps vécu des Rouvray. Mais ses aïeux pouvaient distribuer leur fortune : elle existait. Son père, lui, on l'avait exploité, et par faiblesse ou faux pôint d'honneur il avait subi cette mise en coupe réglée. Non, non, il ne continuerait pas une tradition si absurde. Une race que le succès dans les entreprises plaçait au premier rang social, il ferait beau voir qu'elle gardât ses obligations quand les ressources lui manquaient! Chacun sa vie. Il avait plu au mort de s'imposer des sacrifices exorbitants : lui, du moins, n'accepterait aucune charge inutile. Son propre but lui commandait de rejeter ces embarras. Il ne s'affaiblirait pas en se dispersant. Il serait lui-même, non un reflet du passé. Il se l'était juré et ce serment, il le tiendrait coûte que coûte.

Ainsi s'exaltait-il dans une résolution de défense personnelle quand sa mère le croyait frémissant de piété filiale. Il en fut tiré par cette interrogation toute simple :

— Que vas-tu faire ?

Il répondit avec amertume :

— Mais j'irai à Paris, pour laisser la place à tante Sophie.

Comme ils étaient loin de se comprendre!

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, reprit sa

mère avec tristesse. J'aimerais au contraire connaître ta fiancée.

— Il vaut mieux que j'aille à Paris. J'ai des affaires à y régler.

— Pour le quitter?

Surpris, il regarda la pauvre femme :

— Pour le quitter? que voulez-vous dire, maman? Pour m'y installer. Je suis nommé chef de clinique. Il faut que je choisisse un appartement avec Laurence, un mobilier.

— Ah! fit-elle.

Et prenant son courage à deux mains, elle, si réservée, si timide d'habitude, se décida à livrer enfin l'idée qui l'obsédait et qu'elle n'osait avouer depuis le commencement de leur conversation :

— J'avais espéré que peut-être tu te fixerais à Lyon après ton mariage. Sans doute aurais-tu retrouvé en peu de temps la meilleure part de la clientèle de ton père. On l'estimait beaucoup et l'on est très fidèle chez nous. Tes succès à Paris t'auraient servi, et tu n'aurais pas tardé à réussir. Alors tu aurais pu achever ce règlement que nous avons poursuivi tant d'années. Si tu reviens, ce serait possible. Si tu ne reviens pas...

Elle n'acheva pas la phrase. Ce projet, formulé d'une voix assourdie, qui l'avait traversé lui-même, auquel il ne s'était pas arrêté, — car son ambition de

carrière en serait contrariée et, il le devinait, les goûts de Laurence en souffriraient, — il s'empressa de le rejeter avec dédain :

— J'ai ma vie à moi.

Comme ces syllabes sonnaient résolument sur ses lèvres ! Pour en atténuer le dur effet il ajouta, par commisération :

— Ne vous inquiétez pas .De loin je veillerai sur vous, sur Claire et Gérard. Je ne vous abandonnerai pas.

Mais elle entendait encore sa déclaration si tranchante :

— Oui, tu as ta vie. Ton père aussi avait la sienne.

Il voulait bien s'affirmer, non froisser la pauvre femme qui pensait s'appuyer à lui.

— Ecoutez. Je réfléchirai, j'en parlerai à Laurence.

— A Laurence? répéta-t-elle d'un air de doute. Peut-être ne convient-il pas de révéler nos ennuis de famille. Ton père en gardait le secret.

— Cependant je dois avertir M. Avenière. C'est loyal.

— Explique-lui bien alors l'origine de nos dettes.

Elle pensait à sauvegarder la mémoire de son mari.

— Rassurez-vous, maman. Laurence est généreuse. Sans doute ses parents tiennent à leurs habitudes. Mais elle est appelée à une grande fortune, pas maintenant, pas en commençant, plus tard. Cela aussi, pour notre maison, aura de l'importance.

Pleine d'appréhension, Mme Rouvray n'insista pas. Un peu plus qu'avant cette conversation où elle rencontrait pas chez son fils aîné ce qu'elle attendait de l'exemple du père, de la nécessité de protéger les cadets, elle sentait son veuvage, le poids de la solitude où l'on entre sans préparation et après tant d'années vécues à deux, et dont on n'a pas imaginé la cruauté. Pascal, volontaire, conclut :

— Le mieux est d'en finir tout de suite avec l'incertitude. J'irai demain à Paris. Nous fixerons la date de notre mariage. Dès mon retour, nous déciderons comment assurer votre avenir.

— Attends quelques jours, dit-elle. N'avons-nous pas besoin de nous appuyer les uns aux autres? Il me semble que maintenant nous sommes si faibles.

Mais il sentait, lui, sa jeune force.

— Pourquoi attendre?

— Tu es libre, convint-elle, libre de choisir. Que Dieu te guide dans ton choix. A demain, Pascal. Il est tard, et je veux prier encore.

Elle lui souhaita le bonsoir, l'embrassa et sortit de la pièce. Après qu'elle fut partie, il entendit mieux dans son cœur, malgré lui remué, le mot qu'elle avait prononcé en dernier lieu : *choisir*. Mais son choix n'était-il pas fait?

Pour s'alléger en respirant mieux, il poussa la porte-fenêtre à demi fermée qui donnait sur le jardin.

C'était un enclos assez peu soigné qui de sa culture d'autrefois gardait quelques plantes de prix, toutes chargées de parfums à cette saison : seringas, tubéreuses, magnolias aux lourdes fleurs blanches, pareilles à des colombes posées. Sous la lune, le paysage pâle maintenait, quoique affaibli, son caractère du jour, à cause du lac qui, percé de lueurs, brillait, des lignes estompées du vallon, et des bois de la Sylve-Bénite et du Pin dont les masses confuses s'opposaient en ombres. Pas un mouvement de branches, pas un frisson d'eau ne trahissaient la vie. Une paix profonde, une paix infinie, qui n'était pas la mort et qui lui empruntait son calme et un peu de sa majesté, venait de cette campagne en sommeil, de ce vieux jardin délaissé.

Il y avait un banc devant la maison, Pascal s'y assit. Dans ce silence, il eût entendu pousser l'herbe si l'on pouvait l'entendre. Là, son père, aux vacances, aimait à goûter le soir et le commencement de la douceur nocturne. Son père ? là, peut-être, il avait dû, lui aussi, choisir, vingt ans auparavant, quand il avait mesuré le désastre de famille. C'était peut-être en face de la même tranquillité des prairies, du lac et de la forêt. Les mêmes fraîches caresses de l'air, il les avait pu sentir sur son visage.

Choisir ? De quelles influences amollissantes son père avait-il donc pris conseil en ce jour lointain ?

Le but pour lui-même ne s'imposait-il pas en toute évidence? Suivre le destin personnel qui l'appelait, qui lui souriait, se marier pour s'agrandir, selon son cœur et son ambition unis, se fixer à Paris, y réussir, parvenir, par ses études de laboratoire et son enseignement, à la réputation, aux honneurs : cela seul importait. Les siens recueilleraient à leur tour le bénéfice de cette marche en avant. Mais ils ne devaient pas l'arrêter, ni la ralentir. Cette succession qui, par avance, pesait à ses épaules, pourquoi ne pas en décliner le fardeau? N'avait-on pas suffisamment payé pour éteindre les anciennes dettes des Rouvray? A quoi bon se saigner encore, se mettre en souci? Qui lui saurait gré de cette immolation? Oui, sa mère retirerait intégralement ce qui lui appartenait. On vendrait Colletière, cette maison qui avait besoin d'être réparée, cet enclos délabré, envahi par la mauvaise herbe, ces prés, ces champs là-bas, pour obtenir un revenu plus satisfaisant avec quoi l'avenir serait assuré, et l'éducation de Claire et de Gérard. Mais... consentirait-elle? N'était-elle pas, elle aussi, dévorée de la soif du sacrifice? Là était le point noir, là l'obstacle. Cependant il était l'aîné, son avis devait prévaloir.

En même temps qu'il prenait ces résolutions, des souvenirs de son enfance s'éveillaient, montaient vers lui avec l'odeur très forte des fleurs. Elle avait

été si heureuse, de ce bonheur salubre connu de ceux-là seulement qui, tout petits, ont vécu à la campagne. Le génie de ses parents l'avait entourée sans la restreindre, comme cette ligne à peine visible de buissons contenait le jardin sans en avoir l'air et se mêlait au reste de la verdure. Que lui voulait-elle à cette heure? Pourquoi s'élargissait-elle, s'évaporait-elle, plus subtile, dans tout le calme ingénu des eaux, des bois, de l'horizon, se fondait-elle avec la longue nuit bleue pour mieux pénétrer dans son cœur?

Comme ces chemins, d'abord vagues sous la lune, qui, pendant qu'on les regarde, se précisent, une autre voie, peu à peu, s'offrait : revenir s'enterrer à Lyon, y retrouver la clientèle paternelle, marcher dans le sillage tracé, n'être qu'une suite, un successeur, achever la liquidation, soutenir sa mère si éprouvée, élever Gérard, marier Claire. C'était un autre sort, peu reluisant, peu tentant. Une déchéance en somme. Et Laurence l'accepterait-elle? Elle n'était pas venue aux obsèques, elle n'avait pas saisi cette occasion d'occuper son poste de fiancée. De loin, ses lettres le consolaient, le rassuraient, le fascinaient. Comment lui imposer un tel changement d'avenir, si peu conforme à ses goûts, aux promesses échangées? Non, non, il n'y fallait pas songer davantage.

Mais cette place était mauvaise pour affermir une décision de cette nature. N'était-ce pas le berceau des vieux Rouvray? Le conseil de la terre venait inopinément contrarier un destin si bien organisé, combattre l'éloignement, la désertion. Là les saisons se succèdent, les hommes se suivent, et pas plus que la graine des champs, l'individu n'a d'importance isolément. Seule, la race compte, comme l'assemblée des épis...

La Robe de Laine

Extrait du journal de Raymond Cernay

I

LE PRINTEMPS

Le printemps courait dans les bois.

Je pensais le connaître et je ne le connaissais point. Chaque matin, je constatais son passage dans les allées. Il accrochait aux arbres des bourgeons nouveaux et des guirlandes de petites feuilles vertes qui paraissaient grimper de branches en branches comme des insectes, et qui peu à peu composaient une parure. Sur le gazon, dans la mousse, il ouvrait les clochettes des muguets, et sur les haies les églantines. Dans les vergers, il poudrait les pommiers et les cerisiers d'une neige blanche et rose prise aux montagnes en core recouvertes, et que les premiers soleils cares saient. Dieu, que tous ces détails quotidiens étaient

12

charmants! Et moi qui n'avais jamais goûté leur spectacle, ou plutôt, pour ne rien exagérer, qui n'avais jamais suivi de si près la marche joyeuse et mystérieuse du printemps!

Mais lui-même, enfin, je le rencontrai.

Je le rencontrai le jour de sa fête qui, dans certaines de nos provinces, est encore le premier mai. On me l'avait annoncé et je n'y croyais pas. Ceux qui vivent habituellement dans les villes, où les jours et les jours sont presque pareils, ignorent les choses qu'il importerait de connaître, à commencer par le renouveau de la terre.

Il y a des usages pour célébrer le printemps. Ces usages, qui varient d'un pays à l'autre, en révèlent les goûts délicats ou barbares. Je me souviens qu'une nuit, il y a déjà bien des années, je fus réveillé par un vacarme effroyable. C'était à Saint-Moritz où je venais patiner et luger. Cors de chasse, fifres, clairons, tambours et sonnailles, gongs et cymbales, grelots et crécelles, et aussi casseroles attachées à la queue de chiens fous, il y avait de tout cela dans cet infernal charivari. Je bondis hors du lit, pensant au feu, et me précipitai à la fenêtre. Une lueur rouge tremblait et se déplaçait en effet. Dans la nuit dont triomphait l'éclat des torches, j'aperçus cinquante ou cent gamins se démenant comme des démons, soufflant à pleins poumons ou tapant à tour de bras, et la lumière était

suffisante pour distinguer leurs visages triomphants. Ils défilèrent et peu à peu la tempête qu'ils avaient déchaînée s'éteignit. Je regardai l'heure : il était cinq heures du matin. Que pouvait bien signifier toute cette musique ? Je pestai contre un réveil aussi prématuré et, n'en comprenant pas la cause, je remis à plus tard la recherche d'une explication. Equipé à une heure convenable, je voulus m'informer. Personne, à l'hôtel, ne paraissait surpris de l'aventure.

— Enfin, vous avez bien entendu ?

— Sans doute.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est la fête du printemps.

La fête du printemps ! mars commençait à peine, et il avait neigé la veille une bonne partie de la journée. Toutes les montagnes voisines étaient blanches et l'on n'apercevait pas la plus petite trace de verdure ; les épicéas mêmes se dissimulaient sous le givre.

Elle me parut un peu précoce, la fête du printemps. Elle se célèbre en Engadine à la veille des jours gras. Et ce formidable bacchanal est destiné à chasser l'hiver. On lui signifie son congé rudement. Il le faut bien, dans un pays où il est enclin à s'endormir pour ne plus s'en aller. Si personne ne lui criait aux oreilles : « Allez-vous-en ! » il s'acclimaterait volontiers toute l'année. Ainsi, là-bas,

on adresse au printemps de suppliants appels dans le froid et la nuit.

A la Vierge-au-Bois, un tel tintamarre n'est pas nécessaire. Les choses se passent autrement. Mais cette date a pour moi tant d'importance qu'hésitant à la rappeler, je l'ai retardée avec d'autres souvenirs. Cependant, il ne m'est rien arrivé ce jour-là.

Il ne m'est rien arrivé ce jour-là, et ce jour-là est le plus lumineux de ma vie.

Des petits garçons et des petites filles, tous pieds nus, — car ceux qui avaient des souliers les tenaient à la main pour ne pas les user sur les routes dures, — apparurent au bout de l'avenue de chênes. A ma fenêtre je m'étonnai :

« Que veut au juste cette marmaille? »

Ils marchaient au pas en chantant, et bien vite pour leurs courtes jambes. Quand ils furent arrivés devant les arceaux du cloître, juste sous moi, ils me récréèrent d'une chanson. C'était un vieil air d'autrefois que j'avais entendu dans un concert, mais je n'imaginais pas qu'il fût vrai : je veux dire par là que j'ignorais qu'on le chantât réellement dans les campagnes. En plein vent, jailli de ces lèvres enfantines, il s'envolait à tire-d'aile, bien plus haut que dans une salle de théâtre.

— Qui vous l'a appris? leur demandai-je quand ils eurent fini.

— Personne.

— Vous l'avez su en naissant.

— Bien sûr.

J'ai retenu les paroles du refrain. Celui qui les jugerait banales, il ne saisirait pas leur signification :

Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous si vous dormez.

Pour moi, cette *belle endormie*, c'est la nature qui s'étire après le sommeil hivernal et sourit dans les bois et dans les jardins.

Après quoi, ils se rangèrent sur la pelouse, les garçons d'un côté et les filles de l'autre, et ils dansèrent, ma foi, une pavane. Ce n'était peut-être pas une pavane, mais je n'appellerai pas leur danse autrement. Elle méritait ce joli nom de pavane. Elle comportait des pas compliqués, ornés de belles révérences.

Je leur distribuai des sous et même de la monnaie blanche. Ils me remercièrent à peine, ce qui me gâta leur succès, et s'enfuirent tout courant au pavillon. Pourquoi, quelques instants plus tard, firent-ils éclater une joie si bruyante, une joie qui me narguait ? Je descendis et m'approchai. Attablés chez M. Mairieux, ils mangeaient, ils buvaient, ils riaient la bouche pleine. Et ils s'en retournèrent les joues rouges

et le ventre gonflé, vers d'autres maisons, vers d'autres villages.

— Partout, m'expliqua mon régisseur, ils recueillent des cadeaux, du pain, du fromage, des œufs, du beurre ou d'autres provisions selon les ressources de chacun, mais on ne leur donne pas d'argent. Et le soir ils rentrent chez eux bien chargés. Les pauvres mêmes leur offrent quelque chose. Vous comprenez, on ne refuse rien à ceux qui annoncent les beaux jours.

Il faut prendre garde quand on voit passer des ribambelles de petits enfants dans les jours qui s'allongent. Ils nous avertissent de guetter le printemps et de nous réjouir quand nous l'apercevons à distance.

Ainsi prévenu, je ne manquai pas de le rencontrer.

Après avoir suivi ces gamins, je m'engageai dans les bois. Parvenu à cette croisée des chemins qu'on appelle la Fontaine-Verte à cause d'un tout petit bassin naturel où une eau limpide repose sur un fond de mousse dont on distingue les petites étoiles, je *le* vis venir de très loin.

Il montait un cheval alezan doré et il m'apparut sous la voûte lègére et inachevée d'une allée de frênes. Il venait dans ma direction, au petit pas, distraitement. Je retenais mon souffle, pour ne pas

l'effaroucher, car j'ignorais les mœurs des dieux dans les forêts, et j'attendais, immobile, qu'il passât à ma hauteur. Quand il fut tout près, j'ôtai mon chapeau et je le saluai poliment, aussi gentiment qu'il me fut possible.

— Bonjour, mademoiselle Raymonde.

C'était son nom.

Presque satisfait de ma propre puissance, j'appris que les dieux ont quelquefois peur des simples mortels. Mon printemps fit demi-tour et s'enfuit au galop. A chaque foulée du cheval, il rythmait la course de son corps adolescent. Bientôt il disparut, me laissant, après un mouvement d'orgueil, dans un énervement presque irrité.

II

LES ARBRES

De Raymonde, peu à peu, dans nos promenades, je voyais se fondre la sauvagerie, la taciturnité, comme la buée qui monte des gazons après la rosée s'évapore à la lumière d'une belle matinée.

La première fois que je l'entendis rire, je m'arrêtai de surprise. Ce rire avait un son si cristallin,

si pur et aérien qu'aucune note de musique, dans ma mémoire, ne m'en suggérait l'équivalent.

Elle s'amusait de mes ignorances. Je ne savais pas bien distinguer un frêne d'un hêtre, un tremble d'un aulne, un charme d'un sycomore. Au commencement, je n'étais pas un très bon élève. L'utilité de cette science forestière ne m'apparaissait pas. Je me laissais instruire par jeu, mais elle y mettait tant de patience, car elle y croyait. Que nous apprend-on au collège, pour que nous ignorions des choses aussi élémentaires? Si je lui avais demandé, comme aux petits enfants pour leur chanson, qui les lui avait apprises, sans doute elle m'eût répondu comme eux :

— Personne.

La forêt dont elle était la petite reine me révélait ses rites et ses mystères, non point seulement ceux qu'on poursuit à cheval dans les allées, mais ceux qui tiennent à sa vie profonde et qu'il faut chercher à pied, lentement, sous ses voûtes, comme on visite dans une église les nefs latérales et les ornements des chapelles.

L'arbre, comme l'homme, m'expliquait M. Mairieux, s'affine en société. Tandis qu'on lui voit, isolé, un tronc court, trapu, noueux, des racines cramponnées au sol, un feuillage parti de bas et une cime étalée, comme s'il se ramassait pour

résister au vent, il montre, en compagnie, un fût lisse et bien cylindré, dépouillé de branches jusqu'à une grande hauteur, et celles-ci se groupent au faîte en une houppe régulière et touffue. Mais cette élégance, cet élancement, cette grâce, j'allais dire cette politesse, n'excluent pas la lutte qui est la loi de nature. Les beaux arbres rassemblés montent vers le soleil, ils veulent recevoir par en haut les rayons du jour, et les vaincus, dépassés, étouffés, dégénèrent et bientôt périssent. Une sélection s'opère, là comme partout, au profit des forts qui bousculent les faibles et parviennent au libre épanouissement supérieur.

Raymonde les admirait, mais n'approuvait pas leur orgueil.

— Je crois, me disait-elle, que si j'étais changée en arbre, je serais une essence d'ombre.

Une essence d'ombre? Je m'étonnai.

— Mais oui, il y a les essences d'ombre et les essences de lumière. Ne le savez-vous pas?

Complaisamment, tandis que son père l'écoutait avec attendrissement m'instruire à son tour, elle m'enseigna à les séparer : essences de lumière, le chêne qui, malgré la fable, tient tête aux orages, le fin et robuste bouleau, l'épicéa qui pousse encore à dix-huit cents mètres, et le mélèze, plus hardi encore, qui atteint la région des neiges éternelles ;

essences d'ombre, le sapin, le hêtre, au tempérament plus délicat, sensibles à la gelée, aux coups de soleil, à la privation d'eau. Eux aussi, ils entreprennent bravement l'assaut de la montagne, mais ils sont en rapports plus étroits avec les éléments. Ce qui touche la terre les atteint. Ils prévoient les transformations atmosphériques. La souffrance du sol passe en eux, comme sa joie, dont ils se hâtent de sourire avec gravité. En eux bat plus finement le cœur du monde. Les autres, plus durs, ont une destinée plus directe.

Aussitôt, je me rangeai parmi les essences de lumière.

Un matin, Raymonde prit dans ses mains une graine qui était pourvue d'une aile :

— Les arbres volent, me dit-elle. Voyez : le vent peut les emporter.

Sur la lisière, elle la lança avec cette incantation :

— Va chercher un terrain favorable. Et plus tard abrite une maison heureuse.

Curieusement j'avais regardé cette aile avant qu'elle ne la jetât. Celle des oiseaux ne m'avait pas inspiré un désir de rivalité, tandis que la petite membrane végétale me troubla. Plus tard, je me suis rappelé ce signe de la forêt...

III

LES FIANÇAILLES DANS LA FORET

Un bel automne et la forêt achevèrent la douceur de nos fiançailles.

Ah! que je plains ceux qui se fiancent, ceux qui se marient dans les villes! Tout ne les exhorte-t-il pas à limiter une tendresse qu'il leur faut tenir en laisse dans les rues et sans cesse préserver des encombrements, des embarras, des relations?

Tandis que la nôtre s'épanouissait dans la liberté.

Nous avions repris nos promenades à cheval. Tantôt M. Mairieux nous accompagnait, tantôt il me confiait sa fille. Quelques instants, il nous suivait des yeux, et puis il regagnait son logis ou son travail au dehors.

Les arbres portaient encore toutes leurs feuilles. Mais elles changeaient de couleur d'un jour à l'autre, et c'était merveille de les voir. Celles des tilleuls devenaient jaune pâle. Celles des chênes commençaient par prendre une teinte de cuivre rouge avant d'adopter le ton de rouille qu'elles gardent tout l'hiver, car elles ne tombent pas : recroquevillées, racornies, frisées, elles resteront agrippées aux branches,

jusqu'à ce que la poussée nouvelle, au printemps prochain, les vienne jeter bas.

— Elles sont semblables, disais-je à Raymonde, à ces sentiments qui demeurent dans les cœurs même quand ils sont morts, et que seule une passion nouvelle aura le pouvoir de chasser.

Quand je débitais de ces fadaises sentimentales qu'on apprend à enjoliver dans le monde, elle me regardait bien en face, et ses yeux étonnés semblaient découvrir en moi des abîmes. Pourquoi ce verbiage qui visait à l'éblouir? Je pensais à des souvenirs fanés qui parfois encombraient encore ma mémoire et qui, sous la poussée de mon amour, n'avaient pas encore disparu, disparaîtraient, mais pour renaître un jour. Elle me répondit :

— Aucune de mes affections n'est morte. Aucune ne mourra avant moi.

Nous passions devant la Fontaine-Verte. Dans le bassin, nous laissâmes nos chevaux boire. Nous vîmes leurs têtes se mêler dans l'eau immobile et, nous penchant, elle sans le vouloir, et moi le voulant, nous vîmes les nôtres qui se rapprochaient, qui se touchaient. Me redressant, je regardai Raymonde : elle rougissait comme si elle avait senti mes lèvres, quand mes lèvres ne l'avaient pas encore effleurée.

Là, je l'avais guettée, deux ans auparavant, deux

ans et davantage, puisque c'était la fête du printemps. Je le lui rappelai et lui demandai la raison de sa peur.

— Je ne vous attendais pas, dit-elle.

— Étais-je si effrayant?

— Il faut bien le croire, puisque j'ai eu peur.

Elle riait avec toute sa limpidité. J'aurais voulu qu'alors elle m'aimât déjà, et qu'elle m'en donnât l'assurance, quand l'ignorance même où elle était alors de son cœur ne pouvait être égalée en grâce.

Qu'aimait-elle avant moi? Je le lui demandai.

— Avant vous? mon père, ma mère, et puis tout ceci.

Elle étendit le bras dans un geste large que sa petite cravache agrandissait.

— Ceci? répétai-je, ne comprenant pas.

— Mais oui, ces arbres et l'étang qui est là-bas, et les vergers, les prés, et tout le ciel qu'on voit.

Je riais en écoutant cette énumération :

— Je n'en suis pas jaloux.

Elle regarda autour d'elle la forêt, la lumineuse forêt d'automne qui avait assisté à l'éveil de sa sensibilité et murmura :

— Vous pourriez l'être pourtant.

Jamais elle ne m'interrogea sur mon passé. Par une générosité dont je comprends aujourd'hui la noblesse, elle ne voulait pas m'en accabler, bien

qu'elle le soupçonnât trouble et orageux. Me jugeant aussi loyal qu'elle, elle m'estimait, je le crois, suffisamment puni de n'en pouvoir faire table rase quand nous échangions nos inégales tendresses.

Comme nous prenions le chemin du retour, le vent se leva. Retrouverions-nous demain nos feuilles? Dans l'avenue, celles des marronniers se teintaient de brun et de roux. Devant le château, celles des platanes, ouvertes comme des mains géantes, se nuançaient d'or vert et d'or mat. Elles offraient à la bise qui commençait à souffler une large prise. L'une ou l'autre cueillie se balançait mollement dans l'air. Sur le mur, la vigne vierge, bien abritée, étendait une tache sanglante. Et les haies tenaces de troène et d'aubépine maintenaient un peu de vert dans cette symphonie d'ardentes couleurs.

J'étais un peu en avant, je me retournai.

Pourquoi Raymonde, sur son cheval doré, dans sa robe de laine blanche, me parut-elle, si jeune, en harmonie avec cet automne et portant sur elle, comme lui, le charme délicat des choses finissantes?

Pourquoi, ainsi impressionné, ne me suis-je pas juré de veiller sur chaque instant de son bonheur et de sa vie?...

*
* *

Elle me montra dans la forêt un jeune frêne qui, après avoir végété des années, était parvenu à franchir la voûte nocive des feuillages et, se faufilant entre de trop puissants voisins, atteignait du faîte les rayons de soleil.

— Êtes-vous encore, Raymonde, une essence d'ombre ? lui demandai-je.

Elle se rappela nos conversations d'autrefois, s'étonna du profit que j'en avais retiré et sourit :

— Le frêne, dit-elle, est une essence de lumière.

Je crus que c'était une réponse et je m'en glorifiai. En réalité, elle ne m'avait pas répondu, et, peut-être songeait-elle aux arbres trop sensibles que la moindre rigueur pénètre.

*
* *

— Je suis heureuse, m'avoua-t-elle un jour, de n'avoir accordé à personne une seule de mes pensées avant vous. Il me semble que sans cela ma tendresse ne serait pas complète.

*
* *

Un autre jour, c'était sous un arceau du cloître :

— Je me sens l'âme si légère que j'ai peine à

la retenir. Il me semble qu'elle bat des ailes et qu'elle va s'envoler. Je la retiens tant que je peux. Si elle s'envolait, je mourrais. Et je ne voudrais pas mourir, oh! non...

*
* *

Le soir, dans les vallées, monte si vite de la terre en octobre. Nous avions été surpris par la nuit au retour d'une promenade. Une étoile filante traversa la partie du ciel que notre vue embrassait. Vraiment elle ne semblait pas se hâter dans sa trajectoire, comme pour nous inviter à lui dicter nos souhaits.

— Quel vœu lui avez-vous adressé? dis-je à Raymonde.

Son regard fut si calme sur moi.

— Aucun, dit-elle. Pourquoi?

— Vous en auriez eu le temps. On désire toujours quelque chose.

— Moi, je ne désire rien.

*
* *

Tous les souvenirs que j'arrache au passé contribuent à me la représenter dans la perfection d'un sentiment que je ne puis imaginer plus achevé. Il était sa vie même, son souffle naturel.

Je me croyais digne de l'inspirer, tant j'avais encore d'illusions. Sa ferveur, la solitude, les bois et ces jours d'automne s'entendaient pour m'exalter. Je crois vraiment que, durant cette période, je tentai inconsciemment de m'élever jusqu'à elle. Son regard me calmait, me purifiait, me rassérénait. On dit que la lumière de la lune fait tomber les vagues. Son influence apaisait ainsi mes emportements, mes désirs. J'aurais dû me chercher, me poursuivre, élaguer ma forêt intérieure, y diriger la coupe sombre de toutes ces vanités, de tous ces artifices, de toute cette végétation que j'y avais laissés croître et qui, momentanément étouffés, devaient bientôt reprendre leur vigueur. J'ignorais alors à quel point Raymonde, sur le chemin de l'amour, m'avait dépassé. Je pensais lui apprendre la vie, quand elle la connaissait d'intuition toute simple, toute droite, unie et sans ornière.

Une nuit, le vent emporta les feuilles. Le lendemain, nous les trouvâmes sous les pas de nos chevaux. Nous laissions après nous un sillage d'or roux qui continuait de bruire. Cependant, nous distinguions mieux dans la forêt l'élancement des arbres dévêtus, la profondeur et la grâce des allées. L'hiver était là, et le froid, et bientôt la difficulté de braver le mauvais temps. Cette promenade serait l'une des dernières. Nous nous rappelions toutes les

autres, et, sans nous parler, nous avancions de plus en plus lentement, pour allonger les heures...

IV

SOIR NUPTIAL

Il n'y avait que l'avenue à remonter et nous étions chez nous.

Après les rameaux de sapins qui jonchaient le devant du pavillon, nous trouvâmes la terre dure qui craquait sous nos pas, car il gelait. La nuit n'était pas obscure. Entre les marronniers dépouillés dont se découpaient les branches noires, et les chênes aux feuilles sèches et ratatinées, fourmillaient tant d'étoiles dans la profondeur du ciel. Elles se touchaient presque, elles semblaient remuer comme des abeilles. Du moins cette palpitation m'est demeurée dans le souvenir. Ai-je revu des nuits pareilles? Ai-je rêvé celle-là? Je ne sais plus maintenant.

Le froid piquait. Je proposai :

— Si nous courions?

— Courons, dit-elle.

Elle ramassa d'un geste adroit la queue de sa robe

de noce et elle s'élança. L'habitude des bois lui donnait de l'agilité. Je vois encore devant moi cette fuite claire sur l'ombre, les arbres nus, la pelouse centrale et ses urnes vides. Oui, c'était une nuit exceptionnelle, une nuit sainte, où, dans le silence auguste, j'entendais deux petits souliers qui battaient le sol.

Je m'étais arrêté. Je la poursuivis enfin. Elle atteignit la première les arceaux du cloître. Sans doute l'animation du ciel, à son tour, la frappa. Quand je la rejoignis, elle me le montra avec ces paroles :

— Il n'y a pas d'étoiles filantes ce soir. Désirez-vous encore autre chose?

— Non, Raymonde, plus rien.

J'aurais pu ajouter : *Pas même vous.* Non, pas même elle.

Je connaissais, par delà le désir, cet état d'amour qu'on doit goûter dans l'extase de l'adoration, où le mouvement du sang se ralentit pour ne pas contrarier l'élan de la vie intérieure, où vivre devient douceur, bonté, joie, lumière, sérénité....



— Rentrons, dis-je, vous prendrez froid.

— Ecoutez.

Sous l'action du gel, les branches les plus rapprochées du cloître craquaient. Et, de la forêt dont

nous ne distinguions qu'une façade incertaine, venait jusqu'à nous une confuse plainte.

— La nuit chante, lui répondis-je.

— La nuit prie.

Et de nouveau elle leva la tête vers les astres :

— Qu'il y en a! qu'il y en a!

Elle me nomma quelques-unes de ces constellations. Le Cygne, la plus belle, paraissait voler comme un losange d'oiseaux. Je pris la main de Raymonde pour qu'elle regardât vers moi :

— Maintenant il n'y a plus que nous. Je vous aime pour toute ma vie.

— Oh! non, dit-elle, ce n'est pas encore assez.

— Que vous faut-il?

— Notre vie, ce n'est pas assez. Elle finira. Je veux un amour qui ne finisse pas, jamais, jamais.

— Est-ce possible?

— Sans doute, puisqu'il y a l'éternité...

Et sa foi contagieuse, en cet instant, élargissait, consacrait notre amour.

*
* *

Au château nous trouvâmes un grand feu dans le petit salon que j'avais fait aménager pour elle.

Elle ragarda les meubles, les tableaux, les tentures, puis moi avec un sourire un peu triste.

Pressentait-elle l'avenir? Maintenant que le passé a pris pour moi son vrai sens, je me souviens d'avoir vu un matin à la chasse une biche s'arrêter à l'entrée du bois où j'étais caché : elle respirait le vent, la fraîcheur, et, craintive, ne se décidait pas ; enfin elle continua sa marche dans ma direction.

— Vous voici chez vous, Raymonde.

— C'est très beau, et je n'y suis pas habituée.

— Vous vous habituerez vite.

— Il faut bien.

Ce luxe nouveau lui paraissait lourd. Elle n'en avait aucun souci. Le changement de condition ne pouvait l'atteindre que par la gêne qu'il imposait.

Elle me quitta pour changer de robe. Quand elle reparut, ce fut pour venir s'appuyer à moi d'un geste d'offrande.

— Mon amour, dit-elle.

Et de la tenir sur mon cœur, si jeune, si pure, si confiante, je sentis deux larmes me monter aux yeux. Comme elle relevait un peu la tête, elle les vit :

— Qu'avez-vous? me demanda-t-elle avec inquiétude. Vous pleurez?

Ces larmes-là qui contenaient le tremblement de ma tendresse et l'aveu obscur de mon indignité, elles sont l'honneur de mon souvenir. Par elles, Raymonde connut le bouleversement que je ressentis devant la perfection de son amour. Elles

l'aidèrent sans doute plus tard à subir mes cruautés, à les pardonner.

Je me taisais.

— Mon ami, reprit-elle, pourquoi pleurez-vous?

Je finis par dire, en essayant de jouer avec mon émotion :

— C'est de trop vous aimer sans doute.

Elle me répondit :

— Cela est si simple.

Notre bonheur était si simple, en effet, que je n'osais pas croire que ce fût le bonheur. Jusque-là, je l'avais cherché dans l'artifice et la complication du plaisir. Mes fiançailles, mon mariage me le restituaient dans son intégrité, dans sa plénitude, et qu'il fût si calme, je m'étonnais.

Elle se laissa dénouer les cheveux. Ils se répandirent sur les épaules et jusque devant la poitrine. Ils étaient plus dorés aux extrémités qu'à la naissance. Ces différents ors s'accordaient pour encadrer la blancheur du visage et du cou. Elle avait choisi cette robe de laine blanche qu'elle portait le jour où j'avais demandé sa main. Je pensais la rapprocher de moi par ce geste et j'ajoutais au rayonnement qui émanait d'elle.

Nous ne touchâmes pas à la collation qui était préparée. Le château devait dormir. C'était, quand nous nous taisions, le silence presque solennel de

la campagne la nuit. Il n'y avait que nous, que nous au monde, nous et l'amour plus fort que nous.

— Il est tard, murmura-t-elle comme une prière. Ne voulez-vous pas que j'aille me reposer? Je suis bien fatiguée.

Elle s'appuya à moi et ma bouche toucha son front. Je la laissai disparaître. La paix qui était en elle dominait mon amour. Je restai devant le feu à tisonner, — combien de temps? je ne puis le dire, — et le cœur ouvert à toute la douceur de la vie...

La neige sur les pas

I

LES ÉTOILES A LA MONTAGNE

C'était l'heure des étoiles à la montagne. Elles n'y sont pas lointaines comme sur la plaine ou la mer. Dans l'espace limité que laissent entre elles les formes de la terre soulevée, elles apparaissent plus amicales, presque plus humaines. Elles sourient, elles calment, elles apaisent. Elles fleurissent la solitude et ce silence prodigieux que n'altère pas le chant régulier d'un torrent. Elles donnent aux yeux qui les contemplent de mystérieuses et pures caresses. Tandis qu'ailleurs, si nombreuses que la vue s'y perd, elles évoquent, par l'idée même des autres mondes qui sont par delà leurs dessins lumineux, notre désir d'infini et notre convoitise de comprendre et de savoir, il semble, plus rapprochées, dans un

ciel étroit, dans un ciel encadré, qu'elles chassent de nos pensées la confusion, la dispersion, l'incertitude, pour les remplacer par la ferveur de notre simple émotion. Elles se contentent de dire avec insistance que Dieu est là. Les nuits étoilées de la montagne sont toutes religieuses.

II

L'AMOUR ET LA VIE

Le Palace-Hôtel de Caux, avec ses immenses corps de logis, sa rotonde à jour, ses trois ou quatre cents chambres, et l'interminable ruban de tuiles rouges de ses toits, est un de ces châteaux modernes aux tours industrielles et aux bastions commerçants. Tout y est aménagé pour l'agrément et le confort, tout, sauf l'architecture. Il s'élève à mi-côte entre le lac Léman et les rochers de Naye. Des bois de sapins et de mélèzes, qui adoucissent la rigueur de la pente, l'entourent, mais lui laissent un espace libre pour ses pelouses. C'est le nouveau burg de la montagne, tel que l'ont perfectionné la mode suisse et les exigences cosmopolites : il asservit la nature aux rencontres et aux plaisirs de société, et du plus beau paysage il compose un accessoire de luxe.

On y peut à sa guise mener la grande vie mondaine

ou s'isoler. Ses dimensions favorisent l'indépendance des goûts. Il est aussi aisé d'y changer de toilette trois ou quatre fois par jour, d'y flirter, jouer, danser, briller, d'y conduire les plus galantes aventures, que d'y vivre bourgeoisement en famille, ou de s'y confiner dans son appartement. Le hall est si vaste qu'on peut y servir quatre cents thés à la fois, et des stations avoisinantes on y accourt en partie de plaisir, soit, l'été, quand la chaleur tombe, soit, l'hiver, quand la nuit monte et suspend les courses de skis ou de luges. C'est alors un mouvement, une animation, cette joie physique que le grand air et l'exercice ajoutent à l'éclat des visages et au bruit des conversations.

Et cependant cette Elisabeth d'Autriche, qu'un poète a surnommée l'*impératrice de la solitude*, a pu y séjourner longtemps sans qu'on se doutât de sa présence. Elle se plaisait à Caux presque autant qu'au bord de l'Adriatique, sur les terrasses de Corfou. Elle excellait à rétablir autour d'elle le silence et dans l'endroit le plus fréquenté savait être lointaine. De Caux, un matin, elle partit pour l'assassinat de Genève...

Sur toutes les plages à la mode, dans toutes les stations alpestres, on rencontre le brillant causeur. Il fonctionne spécialement à l'heure du thé, ou le soir, quand on flâne sur les terrasses. On l'entend

qui balance avec art ses anecdotes, qui ajuste ses paradoxes, qui développe ses systèmes, qui prononce des jugements politiques, littéraires ou historiques. Ne remplit-il pas sa mission en empêchant de subir trop profondément l'influence de la nature qui ne parle que si l'homme se tait?

Au Palace-Hôtel de Caux, la saison était déjà bien avancée pour que fût resté le brillant causeur. Quelques jours de pluie, à la fin de septembre, avaient achevé de disperser les touristes. La pluie à la montagne tombe glacée. Il faut allumer du feu, sortir les manteaux d'hiver, et l'horizon brouillé donne du noir à ceux qui ne savent pas l'intérêt qu'on peut prendre aux jeux des nuages, aux formes des arbres dans la brume, à tout cet enveloppement des choses, pareil à l'enveloppement de nos pensées et de nos volontés par la lente succession des minutes et des heures. Puis octobre était venu, lumineux et splendide, octobre qui renouvelle les paysages fatigués et qui fait des forêts un immense jardin. Sur les pentes qui descendent au lac, c'étaient comme des gradins de fleurs rouges ou dorées que mettaient en valeur de sombres feuillages. Le vert sourd des sapins servait de repoussoir aux teintes éclatantes des hêtres et des érables. Et leurs masses mêlèes eussent ressemblé aux tons lourds et épais des tapisseries sans la vibration de la lumière qui les cares-

sait, qui, en se posant, les agitait de mille vivants frissons. Au premier vent, ces feuilles joncheraient le sol, découvriraient les fûts noirs, les fines nervures des branches, comme de beaux corps à demi-dévêtus. On sentait qu'elles tenaient à peine, que déjà elles se détachaient, qu'elles étaient pareilles à ces bouquets que l'on regarde pour les admirer et aussi pour évaluer le moment où il faudra les jeter. Et cette menace constante donne à la douceur de l'automne le charme attendrissant de ce qui va finir,.

Le ciel et les eaux prenaient cette couleur bleu pâle qu'ignorent les pays de soleil et de chaleur, qui annonce déjà le Nord et les neiges prochaines. Et sur les bords de l'horizon traînaient des vapeurs rousses qui imprécisaient les contours...

Sur la terrasse, Marc Romenay et sa femme, assis côte à côte devant une table à thé, paraissaient jouir de cette belle heure fugitive.

A une table voisine un groupe vint s'asseoir : deux jeunes femmes très élégantes, deux jeunes gens, et un vieux monsieur qui se mit sans retard à pérorer. C'étaient des Français. Le brillant causeur n'était donc pas encore parti, et il faudrait le subir. Tandis qu'un piano envoyait par une fenêtre ouverte — le temps était si clément — les accords douloureux, le chant passionné de la *Mort d'Yseult*, le vieux monsieur,

inspiré par la musique, commença une conférence sur l'amour. Marc et Thérèse n'écoutèrent pas le début, mais peu à peu, malgré eux-mêmes, ils se prirent à écouter. Ce n'était pas le bavard qui place sans pitié ses harangues comme un marchand impose bon gré mal gré ses objets : il avait sans doute beaucoup lu, mais sans doute aussi beaucoup vécu, et ce qu'il disait ne déparait pas l'immortelle fin de *Tristan* bien qu'il en contestât la vérité. Parfois l'une ou l'autre des deux jeunes femmes l'interrompait, résistait à ses commentaires, protestait au nom même de l'amour. Quand aux deux auditeurs, hommes de sport, ils suçaient avec des pailles leurs cocktails et ne prenaient aucune part à ce match psychologique qui ne les intéressait guère.

— Oui, disait-il à ses interlocutrices, vous goûtez, comme toutes nos belles enfants romanesques d'aujourd'hui, *ce poème sauvage tout entier bercé par la mer et enveloppé par la forêt*. Tristan et Yseult représentent à vos yeux la fatalité, la toute-puissance de l'amour, et pourquoi? parce qu'ils moururent l'un de l'autre, lui d'elle, elle de lui. Mais si l'un des deux avait survécu?

— C'est impossible.

— Pourquoi? Ne survivons-nous donc jamais à nos sentiments?

— Pas à ceux-là!

— Qu'en savez-vous? Heureusement vous n'en savez rien. Mais vous avez peut-être rencontré, sans même vous en douter, de ces hommes et de ces femmes qui ont eu le cœur ainsi ravagé, qui se sont tus et qui ont pu vivre.

— Mais quelle vie!

— Ah! comme vous êtes jeunes, mes petites amies! *Et qui ont pu vivre heureux.*

— Alors ils n'avaient pas aimé.

— Ils avaient aimé. Eux aussi, ils avaient bu le breuvage fatal. Vous rappelez-vous ce que dit Tristan après l'avoir absorbé, non pas le Tristan philosophique de Wagner, mais le Tristan de la légende de Cornouailles, tel que l'a ressuscité un grand artiste : *Yseult, qu'est-ce qui vous tourmente*? Et Yseult répond : *Ah! tout ce que je suis me tourmente, et tout ce que je vois, le ciel me tourmente, et cette mer, et mon corps, et ma vie.* Et comme Tristan répète sa question elle soupire : *L'amour de vous.* Et ils perdent le monde, comme le monde les perd, et il n'y a plus qu'eux dans la vie comme, plus tard, dans la forêt de Morois.

— Vous voyez bien. Vous ne pensez plus qu'à Tristan.

— Je pense aussi à Roméo et à Juliette qui, pareillement, se réunirent dans la mort. Vous rappelez-vous ce que dit Juliette après avoir rejeté la coupe

vide, la coupe empoisonnée que vida Roméo?

Comme il s'exaltait, elles triomphèrent :

— Vous voyez! vous voyez! *Tristan* et *Roméo*, il n'y a rien qui les dépasse.

— Il y a la vérité, reprit-il avec calme. Seulement, les hommes ne la supportent pas. Ils ne savent pas voir qu'elle est la plus belle, rien que parce qu'elle est. C'est pourquoi les poètes tentent de nous faire prendre pour de l'audace ce qui n'est que le témoignage de leur faiblesse. Quand Tristan va combattre dans l'île le géant Morholt, il repousse du pied sa barque en abordant, car il veut courir sa chance. Et Yseult, lorsqu'elle a reçu le grelot magique dont le bruit chasse la douleur, pour garder sa douleur, elle le jette dans la mer. Mais le grelot et la barque, le flot de la vie les rapporte. Seuls les Grecs, ces réalistes, refusèrent d'organiser le parallélisme de la fatalité. C'est la fatalité qui noue les destins, mais c'est elle aussi qui les dénoue. Aucune héroïne d'amour ne déchaîna jamais les malheurs que répandit Hélène. Or Hélène, de toutes les héroïnes d'amour, est peut-être la seule vraie, parce que Hélène est la Survivante.

— La survivante?

— Sans doute. Il n'y a que les mauvais auteurs tragiques qui terminent leur drame par la mort. C'est un moyen trop commode. Troie s'est écroulée, et

il n'en reste plus que des ruines. Pâris, le beau Pâris n'est plus. Et Hélène est retournée dans sa maison. Elle en a retrouvé la paix, la régularité, non sans satisfaction après tant d'orages. Et la voilà qui descend dans la salle du festin avec la majesté de Diane armée d'un arc d'or. Personne n'ose parler de la funeste guerre devant elle. Mais avec la plus naturelle simplicité, c'est elle qui ne craint pas d'évoquer devant les convives le temps où Vénus la maintenait en son pouvoir après l'avoir arrachée à sa terre natale, à son palais, à sa fille, et à son époux si digne de son amour.

— Quelle horreur! s'écria l'une des deux jeunes femmes.

— Quelle merveille au contraire! Elle s'est soumise à l'ordre. Laissez-moi ces visions romantiques qui nous représentent l'amour comme un mal dont on ne guérit pas. L'amour est, comme toutes choses, subordonné aux lois de la vie. Il ne doit pas s'y dérober. Ainsi Hélène est pour moi plus touchante que Juliette, cette pensionnaire dévergondée, et qu'Yseult cette incurable envoûtée. Hélène n'est jamais en état de révolte contre la vie. Hélène oublie quand il est nécessaire d'oublier. Hélène est femme.

Sur cette allusion à l'utilité de l'oubli, une des deux voyageuses, soit qu'elle eût été conviée à un retour sur elle-même, soit qu'elle désirât de se parer

d'un peu d'érudition poétique, débita ces vers plaintifs et désolés d'une poétesse contemporaine :

Vous m'oublierez, hélas! car il est d'autres soirs,
D'autres buts, d'autres pleurs et bien d'autres espoirs,
Surtout par la raison simple, triste, infinie,
Que l'on ne peut se souvenir toute sa vie...

Après quoi, le conférencier, pour reprendre l'avantage, compléta son hymne à Hélène par une dernière strophe :

— Cependant ces mêmes Grecs, pour qui l'amour fut un mal sacré, fatal et temporaire, célébrèrent l'immortalité de la foi conjugale avec Pénélope, avec Alceste. Car la foi conjugale appuie sa durée sur toutes les forces de la cité, de la famille, et sur la paix du cœur, si chère à une femme bien née et de santé normale...

La Maison

I

LE ROYAUME

— Où vas-tu?

— A la maison.

Ainsi répondent les petits garçons et les petites filles qu'on rencontre sur les chemins, sortant de l'école ou revenant des champs. Ils ont des yeux clairs et luisants comme l'herbe après la pluie, et leur parole, s'ils ne sont pas effarouchés, pousse toute droite, à la manière des plantes qui disposent de l'espace et ne sont pas gênées dans leur croissance.

— Où vas-tu?

Ils ne disent pas : « nous rentrons chez nous. » Et pas davantage : « nous allons à notre maison. » Ils disent : *la maison*. Quelquefois, c'est une mauvaise bicoque à moitié par terre. Mais tout de même c'est la

maison. Il n'y en a qu'une au monde. Plus tard, il y en aura d'autres, et encore n'est-ce pas bien sûr.

Et même de jeunes hommes et de jeunes femmes, et des personnes d'âge, et des gens mariés, s'il vous plaît, se servent encore de cette expression. *A la maison*, on faisait comme ci, *à la maison*, il y avait cela. On croirait qu'ils désignent leur propre foyer. Pas du tout : ils parlent de la maison de leur enfance, de la maison de leurs père et mère qu'ils n'ont pas toujours su garder ou dont ils ont changé les habitudes, et c'est tout comme, mais qui est immuable dans leur souvenir. Vous voyez bien qu'il n'y en a pas deux...

J'étais alors un collégien, oh! rien qu'un débutant de collège, sept ou huit ans peut-être, sept ou huit ans je crois. Et je disais : *la maison*, comme on dit au lieu de la France : la patrie. Cependant je n'ignorais pas qu'on lui donnait d'autres noms qui pouvaient retentir avec un son plus riche aux oreilles d'un enfant. Une nourrice italienne, engagée pour le dernier-né, l'appelait : *il palazzio*, en arrondissant la bouche sur le second *a* pour susurrer ensuite avec une douceur mourante la dernière syllabe. Le fermier qui apportait la cense, ou seulement un acompte, ou seulement quelque volaille pour inviter le maître à être patient, prononçait : le *château*, avec plusieurs

accents circonflexes. Une dame, venue en visite, et qui était de Paris, — on reconnaissait bien qu'elle était de Paris au face-à-main dont elle se servait, — avait solennellement proclamé : *votre hôtel*. Et pendant la crise que je raconterai, quand on suspendit à la grille un écriteau déshonorant, on pouvait lire sur l'inscription : *Villa à vendre*. Villa, hôtel, château, palais, comme tous ces termes majestueux, malgré leur prestige, sont incolores! A quoi bon emberlificoter la vérité? La maison, cela suffit. La maison, cela dit tout.

Elle vit toujours : elle en a une longue habitude. Vous n'auriez pas de peine à la trouver : dans tout le pays on l'appelle la maison Rambert, parce que notre famille l'a toujours habitée. Et même on l'a réparée avec soin, avec trop de soin, de la cave au grenier, rajustée et rafistolée, recrépie et revernie à l'intérieur et à l'extérieur. Sans doute on ne peut pas les laisser éternellement s'effriter, et la vétusté des habitations ne se revêt de poésie que pour les visiteurs de passage. Le train ordinaire des jours a ses exigences. Mais on ne tient guère à la jeunesse de sa maison, pas plus, en somme, qu'on ne tient à celle de ses parents. Jeunes, ils sont moins à nous, ils sont encore à eux-mêmes, ils ont droit à une existence particulière, tandis que, plus tard, notre vie

est leur vie, et c'est tout ce que nous demandons, car nous ne sommes pas difficiles.

Avant qu'on ne l'eût restaurée, je l'ai montrée à une dame, à une dame de Paris comme celle du face-à-main, Il est probable. il est vraisemblable, il est certain que je la lui avais excessivement vantée. Ni les accents circonflexes du fermier, ni l'éclat et la douceur mourante de la nourrice italienne n'avaient dû manquer à ma description. Elle pouvait s'attendre à Versailles, ou tout au moins à Chantilly. Or, quand je la conduisis, dûment stylée, exaltée et mise au point, devant l'immeuble incomparable, elle osa me demander sur un ton de surprise : « Est-ce bien ça? » Je compris son désappointement. Je l'ai raccompagnée avec politesse jusqu'à sa voiture, — même dans la colère, on a des égards pour les femmes, — mais je ne l'ai pas revue depuis lors, je n'ai jamais supporté de la revoir. On n'est pas d'accord avec les étrangers sur les lieux ni sur les choses de son enfance. Il y a des différences de dimensions. Leurs yeux ne savent pas regarder et il faut les plaindre. A la place de *la maison*, ils n'aperçoivent, eux, qu'une maison. Comment, donc, pourrait-on s'entendre?

Vous arrivez devant un portail de fer entre deux colonnes carrées de pierre dure. C'est un portail peint à neuf, en trois parties, que des battants fixés au sol retiennent pour ne laisser jouer que la porte

du milieu. On n'ouvre les trois que dans les grandes occasions, pour les landaus et les limousines. Autrefois, c'était pour les chars de foin. Autrefois, d'ailleurs, il n'y avait qu'à pousser un peu et l'on entrait comme on voulait. La serrure ne fonctionnait pas. Toutes sortes de gens imprévus pénétraient dans la cour, et ces intrusions m'étaient fort désagréables. Les enfants sont des propriétaires intransigeants.

— Qu'est-ce que ça fait ? me disait mon grand père.

Mon grand-père avait horreur des clôtures.

Les colonnes de pierre étaient recouvertes de mousse, tandis qu'on les a revêtues de plantes grimpantes, disposées comme des draperies. On a taillé les arbres dont les branches trop rapprochées avaient l'air de bénir le toit, ou de frapper aux vitres des fenêtres. On ne devine jamais la puissance des arbres ; les quelques mètres qu'on leur accorde, ils les ont bientôt mis à l'ombre, et peu à peu ils se rapprochent comme des amis qui ont acquis le droit d'entrer. Aujourd'hui qu'on les a écartés, momentanément, le soleil caresse les murailles, et pour l'hygiène, c'est meilleur. L'humidité est malsaine, surtout à l'automne. Mais voilà qui ne se comprend plus : de mon temps, je veux dire du temps que j'étais petit, il y avait un cadran solaire qui se découpait en carré sur le mur. En haut se pouvait lire cette inscription, déjà ternie et à demi effacée, dont je refu-

sais de pénétrer le secret : *me lux, vos umbra.* Mon père me l'avait traduite et je me hâtais d'oublier son sens, pour lui garder la force de ses mystérieuses syllabes. Au-dessous, la tige de fer dont la mince projection devait le long du jour marquer l'heure, et tout autour des noms de villes inconnues, Londres, Boston, Pékin, etc., destinés à indiquer les différentes heures du monde, comme si le monde entier n'était qu'une dépendance de la maison qui lui dictait les lois du temps. Or, un tilleul, par inadvertance, avait rendu inutile le travail de la lumière. On a élagué le tilleul, mais par une erreur regrettable, on a fait disparaître le cadran sous une couche de badigeon en recrépissant la façade. O fâcheuse restauration! Mais n'en suis-je pas responsable et ne l'ai-je pas ordonnée? Quand on est grand, on accomplit des choses sacrilèges. On les fait sans penser à mal. J'aurai dit, négligemment sans doute : « Ce pauvre cadran ne sert plus à rien. » C'était avant la taille des arbres. On a tort de laisser tomber sa pensée, car elle se ramasse. Un maçon qui m'avait entendu crut m'obliger avec son pinceau, et quand je voulus l'arrêter dans son zèle, il était trop tard. Et puis ces changements, que je me contrains à énumérer, je vous le confesse, ne m'affectent guère. Ne me croyez pas insensible pour autant. Je ne vois pas la maison telle qu'elle est. On la barbouillerait du haut en bas que

je ne m'en apercevrais point. Je continue à la voir telle qu'elle fut de mon temps, du temps, vous savez bien, que j'étais petit. Je l'ai dans mes yeux pour le restant de mes jours.

De bonnes vieilles lézardes, qui ressemblaient à des sourires et non pas à des rides, ont été bouchées hermétiquement. Un corps de bâtiment a été ajouté pour la commodité de l'aménagement intérieur. Et, comme les tuiles tombaient, on les a remplacées par des ardoises. Je ne dis pas de mal des ardoises. Il en est d'un gris presque mauve pareil au plumage des tourterelles et, sous le soleil, elles miroitent. Mais les toits d'ardoises sont plats et monotones, uniformes et indifférents, tandis que les tuiles inégales, arrondies, bossuées ont l'air de bouger, de remuer, de s'étirer comme de bonnes tortues de jardin qui soupirent après le beau temps ou font le gros dos pour protester contre le vent et la pluie. Les teintes vont du rouge au noir, en passant, avec lenteur ou brusquerie, par tous les tons dégradés. Et si l'on a des yeux pour voir, on peut, rien qu'à leur patine, deviner l'âge de la maison.

Mais cet âge est inscrit avec précision sur la plaque noircie de la grande cheminée qui est la gloire de la cuisine. Dès que j'avais su épeler mes lettres et mes chiffres, mon père m'avait donné à lire la date dont je comprenais bien qu'il tirait de l'orgueil, tandi

que mon grand-père ricanait de la petite cérémonie et murmurait par derrière, à mi-voix pour ne pas trop attirer l'attention et assez distinctement pour que je l'entendisse néanmoins : « Laissez donc cet enfant tranquille! » Est-ce 1610 ou 1670, on ne peut pas trancher la difficulté avec certitude. Il faudrait convoquer toutes nos académies locales. Le trait qui rejoint la barre est trop horizontal pour un 1, et ne l'est pas assez pour un 7.

— Ça n'a aucune importance, m'expliqua mon grand-père à qui j'en référai.

Cependant je ne doutai plus que ce fût 1610, lorsque mon manuel d'histoire m'apprit que cette année-là fut assassiné Henri IV. Mon imagination exigeait la rencontre d'un événement historique. « *Le roi sortit du Louvre en carrosse. Il était au fond de sa voiture, dont les panneaux se trouvaient ouverts. Un embarras de deux charrettes à l'entrée de la rue de la Ferronnerie, qui était fort étroite, força le carrosse royal de s'arrêter. Au même moment, un homme de trente-deux ans, de physionomie sinistre, de grande taille et de forte corpulence, barbe rouge et cheveux noirs, François Ravaillac, met un pied sur une borne, l'autre sur l'un des rayons de la roue, et frappe le roi de deux coups de couteau dont le second coupe la veine pulmonaire. Henri s'écria : « Je suis blessé » et expira presque à l'instant.* » J'ai retenu mot pour mot

le récit du manuel que je n'ai pas retrouvé. Le terrible portrait qu'il trace du meurtrier a sans doute aidé ma mémoire. Et je pouvais mesurer l'importance des dates à ce trait significatif que la figure du coquin accusait infailliblement trente-deux ans. Trente-deux, et non pas trente et un ni trente-trois. La rapidité du drame n'enpêchait point de noter ce détail avec exactitude. Et quand l'historien ajoutait qu'en hâte on ramenait au Louvre le roi tout percé du poignard de Ravaillac, je me représentais le cortège à la porte de la maison. La maison, c'était notre Louvre.

La cuisine était peut-être, était sûrement la plus belle pièce, la plus vaste, la plus confortable, la plus honorable : on y aurait pu donner des banquets et des bals. C'était la mode autrefois et je ne suis pas de ceux qui la blâment, croyez-le, bien que j'aie osé transformer cette cuisine en un hall dallé de marbre blanc et noir, bien encadré de panneaux boisés, bien éclairé par une baie vitrée qui occupe tout le côté du couchant. Je continue d'y chercher des marmites et des casseroles, surtout la broche qu'on tournait, et d'y humer le fumet des ragoûts et des rôtis, et chaque fois que j'y vois entrer des invités, je suis tenté de maudire la sottise des domestiques et de m'écrier : « Quelle drôle d'idée de les faire passer par là! »

Là gouvernait alors Mariette la cuisinière. Son

pouvoir était absolu. Meubles et gens, tout tremblait sous son despotisme. L'espace, heureusement, permettait d'échapper à sa surveillance. Il y avait des coins d'ombre où l'on parvenait tant bien que mal à se dissimuler, et notamment sous le vaste manteau de la cheminée. Cette cheminée avait été mise à la retraite comme un vieux serviteur : je ne savais pas pourquoi, mais je devine que c'était pour des raisons d'économie. Elle eût consommé des forêts. On pouvait s'installer commodément à son abri et s'asseoir sur des chenets de pierre qui étaient scellés. En levant la tête, on voyait le jour tout en haut. Quand la nuit vient plus vite en automne, je me penchais pour apercevoir une étoile. Et même, un soir que je passais à contre-cœur dans la cuisine déserte et obscure, je fus effrayé par un carré blanc qui gisait comme un drap bien déplié juste sur la pierre du foyer. C'était la défroque d'un fantôme : ils la rejettent peut-être ainsi au moment de s'évanouir et la laissent comme un témoignage indéniable de leur visite. La lune jouait au-dessus du toit.

Plus les allées et venues étaient nombreuses, plus Mariette se réjouissait. Sa langue la démangeait dans la solitude. En temps ordinaire, le facteur, le fermier, les ouvriers du jardin se succédaient à intervalles réguliers. Ils buvaient du vin rouge sans jamais omettre d'observer les rites. On lève le coude et l'on

dit : « A votre santé », après quoi il est permis de vider un verre ; mais si l'on veut en ingurgiter un autre, même sans désemparer, il faut répéter la même formule. Aucun d'eux n'hésitait à la répèter, J'ai bu quelquefois en leur compagnie, et sans doute dans le même verre.

Des villages on descendait aussi pour chercher mon père quand le cas était grave. Mon père qui était médecin ne reculait pas devant le dérangement. J'entends encore sa phrase d'accueil, à la fois miséricordieuse et décidée, quand il traversait l'empire de Mariette et le trouvait occupé :

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon ami ?

Mariette dévisageait les nouveaux venus d'un coup d'œil hostile et perspicace, qui démasquait les simulateurs et glaçait les malheureux dont la présence importune coïncidait avec l'heure sacrée des repas. J'ai assisté à bien des déballages de misères paysannes : elles ne s'avouent que peu à peu et gardent la pudeur des plaintes, comme si la maladie était une honte. Mais je ne comprenais pas cette réserve où je ne voyais qu'une difficulté de parole.

Octobre qui est la saison des vendanges marquait le triomphe de la cuisinière. C'étaient alors les entrées et sorties continuelles des vignerons qui occupaient le pressoir et qu'il fallait nourrir à grand renfort de choux et de jambon, de bœuf bouilli et de pommes

de terre dont le mélange répandait une buée chaude et savoureuse. Nous profitions de cette agitation, mes frères et sœurs et moi, pour nous établir sur les chenets, les poches pleines de noix que le vent avait secouées là-bas sur le chemin de la ferme, ou que nous avions sans permission abattues avec des gaules. Un caillou nous servait de marteau pour les écraser sur la pierre. Si la coque verte leur était restée, il en jaillissait un jus qui tachait les mains et les habits, et dont les meilleurs savons ne parvenaient pas à chasser les signes révélateurs. Mais le fruit bien pelé, bien blanc, pareil à un poulet à la broche pour dîner de poupée, craquait sous la dent délicieusement. Ou bien nous faisions *brisoler* des châtaignes, sournoisement, sur un coin du fourneau. Et nous goûtions le plaisir d'avoir chaud par tout le corps, après avoir subi au dehors, en traînant nos pieds dans les feuilles sèches, les bises d'automne qui dans mon pays sont âpres et rudes.

Plus d'une fois aussi, j'ai suivi avec curiosité les mouvements de Mariette quand elle étouffait la volaille. Sa dextérité, comme son indifférence, était extrême. Tel le bourreau le plus exercé, elle décapitait les canards qui continuaient de courir sans leur tête, ce qui me frappait d'admiration. Un jour, elle me demanda de maintenir pendant l'opération un de ces volatiles récalcitrants. Comme je refusais

mon concours d'une voix indignée, elle me dit avec la brusquerie qui lui était familière :

— Eh! faites le dégoûté : vous en mangez bien!

Je ne vais pas vous conduire à travers toute la maison. Ce serait trop long, car elle a deux étages, dont le second est beaucoup moins âgé que le premier, plus un grenier et la tour. La tour, au sommet de l'escalier en colimaçon, commande les quatre horizons de ses quatre fenêtres. Cette vue multipliée, trop étendue à mon gré, ne m'intéressait pas beaucoup. Je suppose que les enfants détestent ce qui se perd, ce qui ne sert pas, les nuages, les paysages brouillés. Les jours de gros temps, on entendait de là le vent qui menait un vacarme infernal : on l'aurait pris pour un être vivant, puissant et incivil qui insultait les murailles avant de les jeter bas. L'escalier n'était pas trop clair ; à la tombée de la nuit, on y prenait peur facilement et, à cause des marches qui s'amincissaient en s'encastrant dans la colonne de support, on risquait, si l'on allait vite, de se *carabosser*. Carabosser est un verbe que tante Dine avait inventé pour les chutes violentes obtenues par précipitation et d'où l'on se relevait meurtri, éclopé et enflé : il doit venir de la mauvaise fée Carabosse. Quant au grenier, nul de nous n'y aurait pénétré sans compagnie. Une seule lucarne lui accordait avec parcimonie une lumière insuffisante, de sorte que les tas de bois,

les fascines et tous les objets mis au rancart, qui peu à peu venaient y prolonger indéfiniment leur existence inutile, prenaient des aspects bizarres d'instruments de torture ou de personnages menaçants. En outre, les rats s'y livraient des batailles rangées, et des pièces qui étaient au-dessous, on aurait cru assister à des courses organisées, avec sauts d'obstacles. De temps à autre on y mettait le chat, un superbe angora fainéant, gourmand et peu guerrier, qui sans doute craignait pour sa fourrure et miaulait de frayeur jusqu'à ce que tante Dine, qui en avait soin, le délivrât de sa corvée militaire, ce qui ne tardait jamais.

Le salon, dont les volets, d'habitude, étaient fermés et qu'on n'ouvrait que pour les jours de réception ou de cérémonie, nous était formellement interdit, et de même le cabinet de mon père, encombré de livres, d'appareils et de fioles, où l'on ne s'aventurait qu'au cours d'explorations rapides, où je voyais entrer toutes sortes de tristes figures qui, pour la plupart, se détendaient à la sortie. Mais, en revanche, on nous abandonnait la salle à manger. Elle fut le théâtre de scènes tumultueuses, et plus d'une fois les chaises durent être rempaillées ou leur dossier remplacé. Nous envahissions en désordre la chambre de ma mère qui était très grande, et disposée de telle sorte, au centre de l'appartement, que

tous les bruits y venaient. Ainsi ma mère, doucement, sans qu'on le sût, veillait sur la maison ; il ne s'y passait rien qu'elle n'en fût aussitôt avertie. Et même, dans notre avidité de conquête, nous nous emparions de la salle de musique, petit salon octogone, d'une sonorité merveilleuse, qui donnait sur un balcon orienté au sud. Les soirs d'été, les veillées se faisaient là, à cause du balcon.

Il me reste à parler du jardin. Mais si j'en parle honnêtement, vous croirez, comme la dame de Paris, qu'il s'agit de l'un de ces vastes domaines qui entourent les châteaux historiques. Je n'arrive plus à comprendre, quand je m'y promène, comment il a pu me paraître si grand, et dès que je n'y suis plus, il reprend dans mon souvenir sa véritable importance. C'est peut-être qu'il était alors si mal entretenu qu'on avait l'impression de s'y perdre. Sauf le potager dont les plates-bandes s'alignaient en bon ordre, tout y poussait à l'aventure. Dans le verger, où les poires et les pêches que palpaient nos doigts insinuants ne parvenaient pas à mûrir avant d'être cueillies, montait une herbe drue et haute, aussi haute que moi, ma parole! Et je songeais tout de suite aux forêts vierges que traversaient *les enfants du capitaine Grant*. Une roseraie, chef-d'œuvre d'un aïeul ami des fleurs, s'épanouissait dans un coin lorsque bon lui semblait, et sans le secours des tailles ni des arrosoirs. Ma mère,

quand elle avait des loisirs, bien rarement, lui donnait ses soins, mais il aurait fallu un homme de l'art. Les allées étaient envahies par la mauvaise herbe et il fallait les chercher pour les trouver. En revanche, d'autres qui n'avaient pas été tracées surgissaient au milieu des pelouses. Et juste sous les fenêtres de la chambre de ma mère coulait une fontaine : le jour, on ne l'entendait pas, à cause de l'habitude, mais la nuit, quand tout se tait, sa plainte monotone remplissait le silence et me prédisposait, sans que je susse pourquoi, à la tristesse.

Je néglige une vigne qui aboutissait aux bâtiments de ferme, et dont nous ne nous étions occupés que pour la soulager de ses raisins, et je viens enfin au plus beau fouillis de buissons, de ronces, d'orties, de toutes plantes sauvages, qui nous appartenait en propre. Là nous étions les maîtres et seigneurs souverains. Il n'y avait plus, avant le mur d'enceinte, qu'une châtaigneraie qui n'était que la prolongation de notre territoire réservé. Quand je dis : une châtaigneraie, c'est quatre ou cinq châtaigniers. Mais un seul fait déjà une grande ombre.Il y en avait un dont les racines avaient descellé un pan de muraille. Par cette brèche ouverte, dont je ne m'approchais pas sans inquiétude, je m'imaginais que des voleurs pénétraient.

Il est vrai que j'étais armé. Mon père m'avait raconté l'*Iliade et l'Odyssée*, la *Chanson de Roland* et

diverses autres épopées d'où je sortais bouillant, impétueux et héroïque. J'étais tour à tour Roland furieux ou le magnanime Hector. Avec une épée de bois je livrais aux Grecs ou aux Sarrasins, que figuraient les buissons, des combats meurtriers, dont pâtissaient quelquefois de paisibles choux et d'inoffensives betteraves que je taillais en pièces.

Mes armes m'étaient fournies par un des singuliers ouvriers qu'on employait au jardin ou à la vigne. Il y en avait jusqu'à trois qui travaillaient isolément, chacun dans son coin, avec des attributions spéciales, mais avec une besogne indéterminée. On évitait de les réunir, car ils se détestaient. Où les avait-on recrutés? Leur choix provenait sans doute de la mémorable incurie de mon grand-père qui laissait tout le monde tranquille, et la terre pareillement, ou de la bonté de ma mère bien capable d'avoir repêché ces tristes débris.

Le premier en date, le plus ancien dans mon souvenir, mon armurier par surcroît, s'appelait Tem Bossette. Nom et prénom étaient, je pense, des surnoms. L'origine n'en est pas malaisée à découvrir. Tem devait venir d'Anthelme qui est un saint vénéré dans ma province. Quant au sobriquet de Bossette, j'ai cru longtemps que c'était une allusion indélicate à la voûte qu'il portait sur le dos à force de se pencher sur sa pioche. Mais j'ai trouvé une étymologie plus

conforme à sa paresse et à son caractère, et je la soumets humblement à MM. les philologues qui sauront lui consacrer, selon leur habitude, plusieurs volumes in-folio. Chez nous, la bosse a plus d'un sens : elle désigne notamment la futaille où l'on dépose la vendange pour la ramener commodément des vignobles, et je vois encore l'effarement peint sur le visage d'un ami à qui je faisais les honneurs de ma ville natale et qui lisait une affiche, une simple petite affiche composée de ces quelques mots : *A vendre une bosse ovale.* « Heureux pays, me dit-il, où les bossus font commerce de leur gibbosité! » Et il se crut malin en ajoutant : « Mais trouvent-ils acquéreurs? » Je lui expliquai sa méprise. Or notre Tem était un ivrogne célèbre. Notre cave surtout le savait. *Bossette, petite bosse* : lui aussi devait contenir la vendange. Et même, à la fin de sa vie, aurait-on pu supprimer le diminutif.

Il me fabriquait des sabres avec les échalas de la vigne. En récompense je lui portais des bouteilles supplémentaires que j'obtenais de tante Dine, plus spécialement chargée de l'office, en lui représentant la splendeur de mon armement. On se plaignait bien de temps à autre que les ceps fussent dépourvus de tuteurs. Les sarments sans attache se résignaient à ramper. Ils pompaient toute l'humidité du sol. Mais grand-père, indifférent, ne blâmait personne, et veuillez

compter tous les échalas qui étaient indispensables à mon équipage. Il m'en fallait pour mes panoplies, et il m'en fallait pour mes écuries. Le nombre de mes chevaux attestait ma magnificence. Avec un bâton entre les jambes, j'acquérais une étonnante vélocité, et pour chaque bataille je changeais de monture.

Tem Bossette eût été grand s'il se fût tenu droit, mais il était gros à n'en pas douter et sa tête ronde ressemblait assez à une courge. « Grosse tête à rare esprit », disait de lui, en pinçant les lèvres, Mimi Pachoux qui était jardinier, pépiniériste, lampiste, fumiste, serrurier, menuisier, réparateur d'horloges et de faïences, frotteur de parquets, scieur de bois, commissionnaire et je ne sais quoi encore. Ah! si! quand la saison était mauvaise, il portait les morts. Se présentait-il une difficulté, avait-on besoin d'une aide? — Appelez Mimi! proclamait grand-père. Et l'on appelait Mimi, ce qui demandait plusieurs heures car on ne le trouvait jamais, de sorte que, lorsqu'il arrivait enfin, le travail était fait, mais on lui en attribuait le mérite :

— Ce Mimi, pas plus tôt venu, tout s'arrange!

Représentez-vous un petit bout d'homme mince, maigre, net, prompt, vif, et, par surcroît, invisible. Invisible c'est comme je vous l'affirme, à moins que vous ne préfériez lui accorder le don d'ubiquité. Il

entamait le matin plusieurs journées, à six heures chez l'un et quelquefois en avance — oh! ce Mimi, quel zèle! — à six heures cinq chez l'autre, et avant le quart chez un troisième, s'annonçait bruyamment au premier, courait chez le second, volait chez le dernier, se glissait en tapinois, sortait en secret, rentrait en catimini, répondait ici, expliquait là, réclamait ailleurs, apparaissait, disparaissait, reparaissait, commençait en hâte, continuait précipitamment, n'achevait rien, et le soir touchait sa paie de trois côtés à la fois. Mon grand-père rapportait que plusieurs personnes de ses relations voyaient leur double. Mon père disait que c'était une maladie bien connue, et qu'il suffisait de boire. J'essayai, mais je vis tout bouger. C'était Tem Bossette qui buvait, mais notre Mimi Pachoux voyait son triple.

Quant au dernier ouvrier de notre équipe, il ne fallait pas le perdre de vue une minute parce qu'il voulait absolument se pendre. Il avait fait plusieurs tentatives qui avaient échoué. On se relayait pour sa surveillance. Mariette lui refusait la moindre ficelle, même s'il en avait le plus pressant besoin, et on l'utilisait spécialement dans les espaces découverts. Les premiers temps, on l'appelait Dante, mais son nom était Béatrix. Son surnom lui venait du spirituel archiviste départemental. Avec sa figure longue et malchanceuse, il brûlait d'aller aux Enfers, et sans

cesse on lui coupait la corde. Peu à peu, il fut le Pendu et on ne le désigna plus autrement. Très peu de gens consentaient à l'employer, à cause de la police qu'il exigeait pour éviter une catastrophe. Ma mère fut sa providence. On lui confiait les gros travaux, mais il les abandonnait généreusement à tante Dine qui était forte, active et capable de remuer jusqu'aux tonneaux, ce qu'il considérait avec admiration, les bras ballants et la bouche ouverte. Cette bouche ne contenait que deux dents qui, par un hasard merveilleux, se juxtaposaient avec exactitude, de sorte que, lorsqu'elles s'appuyaient l'une contre l'autre dans ce désert, on pouvait croire que c'était la même qui unissait les deux mâchoires.

Vous comprenez maintenant à quel point notre jardin était inculte. L'aurais-je mieux aimé couvert de fleurs et de fruits quc dans cet état lamentable où il me semblait immense, profond et mystérieux?

Cher vieux jardin aux herbes folles, toujours un peu humide à cause de l'ombre excessive des branches abandonnées à leurs caprices, où j'ai tant joué et tant inventé de jeux, où j'ai connu la gloire des combats, la curiosité des explorations, l'orgueil des conquêtes, l'ivresse de la liberté, sans omettre l'amitié des arbres et la saveur des fruits cueillis en cachette, vous êtes aujourd'hui méconnaissable. Ratissé, peigné, taillé, arrosé, du sable fin dans les allées, un

gazon ras autour des corbeilles, ne pensez pas avec vos beautés nouvelles m'éblouir...

Quand je m'y promène, c'est à l'aventure. J'écrase les plates-bandes, je piétine les pelouses, je menace les fleurs jusqu'à ce que le nouveau jardinier, qui a remplacé à lui seul, et trop bien, Tem Bossette, Mimi Pachoux et le Pendu, me crie d'une voix altérée par l'émotion :

— Faites donc attention, monsieur!

Il faut l'excuser. Il ne sait pas que je rends visite à mon jardin d'autrefois.

Mais, pour compléter ce portrait de la maison, il manque... oh! presque rien! Presque rien et presque tout, une ombre et un pas.

Le pas de mon père, personne ne s'y est jamais trompé. Rapide, égal, sonore, il ne pouvait se confondre avec nul autre. Dès qu'on l'entendait retentir, tout changeait comme par enchantement. Tem Bossette enfonçait sa pioche avec une vigueur insoupçonnée ; Mimi Pachoux, qu'on avait cessé de voir, surgissait comme un diable d'une boîte ; le Pendu se mesurait avec un fût important ; Mariette activait son feu, nous rentrions dans le rang, et grand-père, je ne sais pourquoi, s'en allait. Y avait-il une question à trancher, un ennui à supporter, une menace à craindre? Quand on avait annoncé : *Il est là*, c'était fini, toute

inquiétude se dissipait aussitôt, chacun respirait comme après une victoire. Tante Dine surtout avait une manière de proclamer : *Il est là !* qui eût mis en fuite l'agresseur le plus résolu. Cela signifiait : *Attendez donc : vous allez voir ce qui va se passer. Ce ne sera pas long ! En un instant, justice sera rendue !* Avertis de cette présence, nous nous sentions une force invincible. C'était une impression de sécurité, de protection, de paix armée. Et c'était aussi une impresssion de commandement. Chacun occupait son poste. Mais grand-père n'aimait ni à commander ni à être commandé.

L'ombre c'est, derrière le volet à demi clos de sa fenêtre, celle de ma mère qui n'a pas tout son monde rassemblé autour d'elle. Elle attend mon père, ou notre retour du collège. Quelqu'un est absent. Elle craint pour lui. Ou bien le temps est orageux, elle interroge le ciel pour savoir s'il faut allumer la chandelle bénite. Une autre paix émanait d'elle, une paix, comment dirais-je? qui s'étendait au delà des choses de la vie, qu'on recevait en dedans, qui calmait les nerfs et les cœurs, une paix de prière et d'amour. Cette ombre, que je guettais chaque fois que je rentrais, que je guette encore quand même je sais bien qu'elle n'est plus là, qu'elle est ailleurs, c'était l'âme de la maison qui transparaissait comme la pensée sur un visage.

Ainsi nous étions gardés.

Au delà de la maison, il y avait la ville, en contrebas comme il convient, et plus loin un grand lac et des montagnes, et plus loin encore, sans doute, le reste du monde. Ce n'étaient que des annexes.

II

TANTE DINE

Mes frères et sœurs et moi, nous composions le peuple. Dans tout royaume, il faut un peuple. Il est vrai que, dans la plupart des maisons d'aujourd'hui, on cherche où le peuple a passé. Le roi et la reine, tristes comme des saules pleureurs, se regardent vieillir avec ennui. Ils n'ont rien à gouverner et ils n'emporteront pas leur couronne. Chez nous, le peuple était nombreux et bruyant. Si vous savez compter, vous n'ignorez déjà plus que nous étions sept, de Mélanie qui me devançait de sept ans jusqu'à Jacques, le dernier, qui me suivait à six ans de distance.

Tout ce bataillon, avant d'être conduit à la manœuvre, recevait une première inspection de tante Dine qui était préposée aux revues de détail.

Elle était d'une activité que les années ne ralentissaient pas, et que les servantes, sauf Mariette, exploitaient sans vergogne : toujours allant et venant, de la cave au galetas, par les escaliers, car elle oubliait la moitié des travaux qu'elle comptait entreprendre, ou suspendait brusquement ceux qu'elle avait entrepris, commençant un nettoyage, l'abandonnant pour chasser la poussière d'un meuble, menant la guerre contre les toiles d'araignées au moyen d'une tête de loup, sorte de brosse fixée au bout d'une perche, ou bondissant sur l'un de nous qui avait crié. Elle nous a bercés, lavés, habillés, pouponnés, pomponnés, gardés, amusés, occupés, soignés, caressés tous les sept, et même un huitième qui est mort sans que je l'aie connu.

Encore conviendrait-il d'ajouter à ce chiffre imposant mon grand-père à qui elle épargnait tout souci. Il n'était pas exigeant : pourvu qu'il eût immédiatement sous la main ce qu'il désirait, il ne réclamait rien à personne. Et il fallait respecter le désordre de sa chambre qu'il entretenait scrupuleusement, prétendant qu'on ne retrouve pas ce qui est rangé. Il se laissait dorloter avec négligence et n'y prêtait pas d'attention, sauf quand on l'agaçait par quelque exagération de soins.

Pour notre éducation et notre instruction, pour la direction morale, tante Dine se mettait, malgré la

différence d'âge, à la dévotion de ma mère, pour qui elle professait un attachement, une admiration sans bornes. Jusque dans la vieillesse, elle n'accepta que des fonctions subalternes. Quand elle avait déclaré : « Valentine veut ceci. Valentine a dit cela » (Valentine, c'était ma mère), il n'y avait pas à discuter. Elle obéissait à la lettre sans même chercher à pénétrer l'esprit. Aucune de ses pensées ne lui restait pour elle-même ; elle les distribuait aux autres sans exception. A la gronderie elle n'entendait rien et baissait la tête quand nous recevions une réprimande, en manière de protestation contre la dureté du pouvoir, Non seulement elle ne nous dénonçait pas, mais elle trouvait à nos pires fautes des excuses inattendues, et si merveilleuses qu'elles désarmaient quelquefois, rien que par l'étonnement qu'elles provoquaient.

— Cet enfant a pris des poires.

— C'était pour soulager l'arbre qui ne pouvait plus les porter.

— Cet enfant mange salement. Il a mis les mains dans son assiette d'épinards.

— C'est dans la joie de voir de la verdure.

Nos études ne l'intéressaient pas. Mais elle avait cette culture de l'âme qui communique à l'esprit sa fleur de délicatesse. On en savait toujours assez si l'on était honnête et bon catholique. Et même elle estimait qu'on remplissait de trop bonne heure notre

cervelle, et d'un tas de sciences inutiles. L'histoire des païens ne lui disait rien qui vaille, et pour l'arithmétique, elle n'avait jamais su compter. En revanche, notre santé, notre propreté, notre gaîté, étaient son affaire. Elle chantait pour nous endormir, elle chantait pour nous distraire, elle chantait pour nous faire marcher. Ses chansons tintinnabulent dans mes souvenirs. Il y avait une berceuse où nous devenions tour à tour général, cardinal, empereur, et dont le refrain était destiné à nous inspirer de la patience pour un avenir si reluisant :

En attendant, sur mes genoux,
Beau chérubin, endormez-vous.

Mais le beau chérubin ne se pressait pas de s'endormir.

Il y avait aussi le *Nid charmant* que de *méchants petits lutins à la mine éveillée* voulaient détruire et qu'il fallait respecter, car

C'est l'espoir du printemps,
C'est l'amour d'une mère.

Ou bien c'était Silvio Pellico prisonnier qui, d'une voix perçante, réclamait sa brise d'Italie. Un de mes premiers jeux fut l'évasion de Silvio Pellico, mais je ne savais pas qui c'était. Mes chansons préférées étaient peut-être *l'Etang* et *Venise*. Je les nomme

ainsi, faute d'en savoir davantage. *L'Etang* racontait un effroyable drame de noyade :

Petits enfants, n'approchez pas,
Quand vous courez dans la vallée,
Du grand étang qu'on voit là-bas,
Qu'on voit là-bas sous la feuillée.

Ecoutez ce qu'il arriva
D'un enfant blond qui s'esquiva
Des bras de sa mè-è-è-è-re.

L'enfant blond poursuivait une libellule et la *demoiselle aux ailes d'or* l'entraînait dans l'eau froide. Ça lui apprenait à s'esquiver des bras maternels. Quant à *Venise*, j'en ai retenu pareillement les premiers vers, y compris leur faute de français :

Si Dieu favorise
Ma noble entreprise,
J'irai-z-à Venise
Couler d'heureux jours.

Est-ce la magie de ce nom de ville inconnue ou la mélancolie de la ritournelle : je n'imaginais pas de plus beau voyage que de s'en aller dans cette Venise dont on m'avait montré les gondoles au stéréoscope. J'ai longtemps hésité, crainte d'une déconvenue, à réaliser ce projet qui me venait d'une si lointaine musique, une de ces musiques que nous continuons

d'entendre en nous bien après les jours d'enfance. Faut-il que ce soit l'une des plus sûres gardiennes du foyer qui, par l'effet d'une simple romance chantée pour nous calmer, soit la première à nous enflammer la cervelle? Et quand, plus tard, j'ai vu enfin la cite aux rues mouvantes et aux palais roses, je l'ai abordée avec respect, me souvenant que cette visite représentait une *noble entreprise*, comme si, déjà, la puissance de son charme était contenue tout entière par avance dans la naïve berceuse de tante Dine.

De ses innombrables chansons, quelques-unes, je le crois, étaient de son invention. Ou du moins, faute de se souvenir exactement de leur texte, je suppose qu'elle les recomposait à sa manière. Certain *Père Grégoire*, notamment, mi-parlé, mi-chanté, ne saurait figurer dans aucun recueil. Une charmante vieille dame à qui j'en faisais part un jour m'assura que le père Grégoire existait aussi dans le Berry, du côté de la Châtre, sous le nom de père Christophe. C'est déjà de la prose rythmée, et cela se déclame sur un ton de mélopée qui éclate brusquement aux finales. Toute une petite comédie de la vanité y tient en quelques phrases. Jugez plutôt, car je vais essayer de citer de mémoire.

Le père Grégoire est sorti de chez lui ce matin. Jusque-là, rien que de naturel : le père Grégoire va se promener, c'est son droit, mais attendez le détail qui

caractérisera cette sortie : *Un beau bouquet de coquelicots à son chapeau.* Il faut enfler la voix sur les coquelicots. Cette fleur des champs devient un symbole de faste et d'ostentation. Eh! eh! le père Grégoire n'est plus l'honnête homme qui va respirer l'air de la campagne, c'est un vieux beau qui fait fantaisie : il parade, il piaffe, il caracole, il entend qu'on le regarde et qu'on l'admire. Mais vous serez puni, père Grégoire ; un mauvais destin vous guette! *Chemin faisant, son chien se prit de querelle avec le mien.* On donne cette nouvelle simplement. Elle semble au premier abord de mince importance. Fâcheuse affaire cependant : une bataille de chiens dans une petite ville, — comment! vous ne le savez pas? vous n'avez donc jamais vécu en province? — une bataille de chiens présente une gravité exceptionnelle. Les maîtres interviennent, ils prennent parti, et le vaincu jure que ça ne se passera pas de la sorte! Des familles se sont brouillées pour des batailles de chiens. Quelle est l'origine de la haine des Capulets et des Montaigus? peut-être une bataille de chiens. Et précisément notre père Grégoire veut intervenir : son chien a le dessous, il est roulé dans la poussière comme une quenelle dans la farine. *Le père Grégoire, voulant les séparer, tomba le nez dans le crottin.* Il s'est précipité, la canne haute, son pied a glissé, et le voilà par terre, en triste posture, surtout le nez,

car il n'a pas eu de chance dans l'emplacement de sa chute. Ici, il convient de prendre un ton lamentable, l'apostrophe qui suit doit revêtir une ampleur de désolation infinie : *Pauvre père Grégoire!* Un point de suspension. On le plaint, car sa mésaventure est grande. Mais la plainte devient tout à coup ironique et c'est l'orgueil qu'elle vise : *voilà son bouquet de coquelicots bien loin de son chapeau.* Les insignes de sa vanité sont souillés. Il peut rentrer chez lui se laver et se brosser. Il ne rapportera pas les coquelicots. Sans les coquelicots, rien ne lui serait arrivé.

J'attribue le *Père Grégoire* à tante Dine à cause de la fertilité de son imagination qui chaque jour lui fournissait de nouveaux contes pour notre enchantement. Les grandes personnes ne sont pas volontiers de plain-pied avec les enfants. Elles veulent trop se baisser. Tante Dine trouvait d'instinct ce qui nous convenait. Ses histoires nous tenaient haletants. Quand je cherche à les arracher au passé pour m'en faire honneur, elles s'enfuient avec des sourires : « Non, non, me disent-elles (car je les approche de tout près, mais nous sommes de chaque côté d'un grand trou qui est profond s'il n'est pas bien large et qui est la fosse commune de toutes mes années écoulées), à quoi bon? tu ne saurais pas te servir de nous. Regarde : nous avons pris la couleur du temps ; comment la décrirais-tu? »

Lorsque grand-père nous surprenait assis en rond autour de notre conteuse, il secouait la tête en signe de désapprobation.

— Balivernes, murmurait-il, balivernes! On doit la vérité aux enfants.

Nous demandions à tante Dine ce que c'étaient que des balivernes.

— C'est, nous expliquait-elle par manière de vengeance, quand on joue du violon.

Entre ses chants et le violon de grand-père, c'était quelquefois un vacarme assourdissant.

Tante Dine possédait une autre faculté merveilleuse : celle de créer des mots. Je vous ai cité *carabosser*, mais elle en inventait par centaines, et si bien adaptés aux objets qu'on les comprenait aussitôt. Je ne puis davantage les transcrire. Transcrits, ils perdent leur valeur. Ou bien je ne sais pas les orthographier : la langue parlée n'est pas la langue écrite, et cette langue imagée avait la verdeur et la saveur populaires. Tante Dine employait aussi des mots rares — où diable les avait-elle découverts? car elle lisait peu — qui étaient singuliers et sonores tout comme s'ils lui appartenaient en propre, et que, plus tard, un peu surpris et bien amusé, j'ai relevés dans le dictionnaire où je ne les eusse pas cherchés. Ainsi, pour abaisser ma superbe, elle me qualifia un jour

d'*hospodar*, et un autre, de *premier moutardier du pape*. J'ignorais que les hospodars étaient des tyrans de Valachie et que c'est avoir une haute opinion de soi-même que de se croire le premier moutardier du pape. Mais ces titres inconnus dont elle m'affublait me représentaient un gros homme habillé de rouge, qui commandait avec de grands cris, et je ne voulais pas lui être comparé.

Laissez-moi, chère grand'tante Bernardine, vous apostropher à la façon du pauvre père Grégoire. Si mon enfance fait dans mon souvenir un grand tintamarre, comme si elle était montée sur une de ces mules toutes harnachées de grelots qui ne sauraient marcher sans musique et qui, de loin, donnent l'impression d'un important convoi, je le dois à vos histoires et à vos chansons. La voici qui s'avance joyeusement et bruyamment dès que ma pensée l'appelle, c'est-à-dire tous les jours. A cause d'elle, je ne pourrai jamais me plaindre du sort. Je l'entends avant de la voir, mais quand elle surgit au détour du chemin qui vient à moi du passé, elle porte dans ses bras toutes les fleurs du printemps. Vous méritez bien que je vous en offre un bouquet, et même un bouquet de coquelicots, pour toutes vos romances qui s'ajoutaient à vos soins et à vos prières. Car vous priiez tout fort, sur l'escalier comme à l'église, et même quand vous brandissiez la tête de loup. Le silence

vous était désagréable. C'est pourquoi, chère tante Dine, je le romps ce soir et vous parle...

III

PROMENADE AVEC MON GRAND-PÈRE

Les moindres détails de cette promenade me demeurent présents. Rien n'est plus équitable : elle a tant d'importance dans ma vie. Après la pluie, les paysages mouillés ont l'air de se rapprocher et, par toutes leurs gouttes d'eau, les plantes reflètent la clarté du soleil. Mes yeux, lavés par la maladie, devaient ainsi rayonner.

— Où irons-nous, grand-père?

Je penchais pour la direction de la ville, où nous rencontrerions des attractions de toutes sortes, boutiques, bazars, étalages, et beaucoup de visages, de bruit, de mouvement.

Nous commençâmes par nous heurter à la grille fermée dont nous avions oublié d'emporter la clé.

— Va la chercher, me dit-il, Mais pourquoi diable barricader cette porte?

C'était une des mille précautions de tante Dine, qui, la veille ou l'avant-veille, avait aperçu de loin

une roulotte et menait, dès lors, autour de l'immeuble, une garde prudente. Je courus, un peu scandalisé par cette réflexion. Ne fallait-il pas protéger la maison contre les ennemis? Un royaume a des frontières dont il doit exiger le respect, et n'était-ce pas assez des ténèbres qui, le soir, pénètrent partout sans permission malgré les barrières?

Enfin nous voilà partis, et tout de suite grand-père tourne le dos à la ville :

— Mon petit, je n'aime pas les villes.

Adieu, boutiques et visages! Nous n'avions pas marché dix minutes, qu'il imagine de quitter la grand'-route où nous cheminions à l'aise, bien gentiment, sans nous presser, pour prendre un sentier de traverse qui s'en allait à l'aventure parmi les champs.

— Vous vous trompez, grand-père.

— Pas du tout. Mon petit, je déteste les routes.

Ah! mais, il commençait de me surprendre beaucoup plus que lorsqu'il descendait à la salle à manger avec son bonnet grec et sa robe de chambre. J'avais toujours pensé que les routes étaient faites pour qu'on s'en servît, et il les méprisait. Pourtant on ne pouvait pas s'en passer quand on sortait.

Le sentier à peine tracé que nous suivions nous obligea à nous dédoubler. Je passai devant, en éclaireur. D'un côté, poussait du froment déjà haut, et de l'autre, des avoines légères qui tremblaient sur

leurs minces tiges. Je connaissais, par l'enseignement du fermier, les cultures de la terre. Avoine et blé se rejoignirent bientôt fraternellement devant moi.

— Grand-père, il n'y a plus de chemin.

C'était à prévoir. Notre sentier se perdait. Grand-père, tranquillement, me devança, parut s'orienter, huma le vent, écrasa quelques graminées et parvint à une haie qu'il franchit avec une aisance étonnante pour son âge.

— Mon petit, me déclara-t-il en m'aidant à traverser à mon tour, j'ai horreur des clôtures.

Notre association commençait bien. Point de routes, point de barrières. Nous entrâmes bientôt dans un bois de châtaigniers qui ne ressemblait pas à l'assemblée de quatre ou cinq arbres dont s'enorgueillissait notre enclos. C'était, sur nous, une voûte épaisse que les troncs et le jet des branches supportaient comme des piliers colossaux. Je vis grand-père se pencher et cueillir dans la mousse un champignon pareil à une petite ombrelle blanche grande ouverte.

— C'est, me dit-il, une espèce d'amanite. On la croit dangereuse quand elle est comestible (pour me le prouver, il la goûta). Ce n'est pas encore la saison. Je t'apprendrai à connaître tous ces cryptogames. Il y en a très peu de mauvais. La nature est bonne et ne

nous veut aucun mal. Ce sont les hommes qui la gâtent. Je connais un curé qui vit de bolets Satan et n'en est pas incommodé.

Et il rit tout seul de son curé qui absorbait le diable sans indigestion.

Nous parvînmes enfin dans un espace découvert d'où l'on n'apercevait aucune maison, et pas même des champs cultivés. Toute trace humaine en était absente. Le bois nous séparait de la ville et du lac toujours sillonné par quelques voiles. Nous étions adossés à une colline rocheuse dont la pierre était à demi recouverte de bruyères et de ronces. De la paroi tombait une mince cascade qui se changeait, à nos pieds, en un ruisseau paisible et transparent. Nous foulions des fougères et une herbe épaisse semée de toutes les fleurs du printemps. L'eau donnait à cette végétation une puissance exubérante. Le bruit monotone de la chute ne réussissait pas à rompre la solitude de ce lieu âpre et doux ensemble, et si bien caché. On aurait pu s'y croire à l'extrémité du monde ou à son origine. Je m'y sentais à la fois heureux et abandonné. Certes, j'avais fait bien d'autres expéditions avec mon père. Mais il nous menait sur des hauteurs qui commandaient la plaine : il nous désignait par leurs noms les montagnes qui servaient à l'horizon de limites, les villages que nous dominions, les ports qui occupaient les deux rives.

Il nous donnait l'impression d'une terre habitée, et qui était belle et intéressante parce qu'elle était habitée. Et voici que je découvrais l'attrait de la sauvagerie.

— Comment cela s'appelle-t-il? demandai-je à grand-père, afin de me rassurer.

— Et quoi donc? répondit-il sans comprendre.

— L'endroit où nous sommes.

Ma question l'étonna et me valut un petit rire assez désagréable.

— Cela n'a pas de nom.

— A qui est-ce?

— Mais à personne.

A personne! c'était bien étrange. De même que la maison avait toujours dû nous appartenir, je pensais que la terre avait toujours été divisée en propriétés.

— A nous, si tu veux, reprit grand-père.

Et son rire, son terrible petit rire commença de ruiner mes idées sur la vie, mes croyances. Cela me faisait l'effet du coup de doigt que je donnais quand je bâtissais des monuments avec mon jeu de constructions. L'édifice montait, je touchais à peine une des colonnes de base, et tout croulait.

— Oh! à nous! protestai-je.

On ne s'emparait pas, comme ça, du bien d'autrui, sous prétexte qu'on ignorait le nom du propriétaire.

Toutes les notions que j'avais reçues s'y opposaient.

— Mais oui, petit nigaud, reprit-il. Chacun trouve son bien sur la terre. Ce coin te plaît? il est à toi. Il est à toi comme le soleil qui nous chauffe, l'air que nous respirons, la douceur de ces premiers jours printaniers.

Je n'étais pas convaincu. Des résistances confuses se levaient en moi, frémissantes : je ne parvenais pas à leur donner une expression et je dus me contenter de cette objection piteuse :

— Oui, mais je n'y pourrais rien prendre.

— Tu y prends ton plaisir, c'est le principal.

Et, sûr de sa victoire, il l'acheva en invoquant le témoignage d'une tierce personne.

— Jean-Jacques, mieux que moi, t'expliquerait que la nature contient le bonheur de l'homme. Jean-Jacques aurait aimé cette retraite.

Il prononçait : *Jean-Jacques*, en arrondissant la bouche, onctueusement et dévotement. Il en parlait comme tante Dine des saints les plus notoires et les plus utiles, saint Christophe, par exemple, qui protège contre les accidents, ou saint Antoine qui aide à découvrir les objets perdus. Intrigué, je le questionnai sans retard :

— Qui ça, Jean-Jacques?

— Un ami : un ami que tu ne connais pas.

Mais si, je connaissais ou je croyais connaître les

amis de grand-père. Il recevait peu de visites. C'étaient d'autres vieillards qui paraissaient plus âgés, qui étaient tristes et qui l'ennuyaient très vite. Il y en avait un qui s'asseyait sans un mot et demeurait ainsi longtemps, immobile et muet. Un jour, grand-père l'oublia dans sa chambre. A son retour, il le trouva à la même place, endormi. Il se plaignait ouvertement de la venue de tous ces *vieux*, comme il les appelait, dont aucun, j'en avais la certitude, ne répondait au nom de Jean-Jacques. Au contraire il descendait volontiers au salon quand il pensait y rencontrer des dames.

L'heure nous pressant, nous retraversâmes le bois de châtaigniers, mais pour sortir d'un autre côté, en trouant une seconde haie de jeunes acacias. Je revis avec un plaisir manifeste des champs et des maisons.

— Tiens, voilà des propriétés! fit grand-père devant ces cultures.

Et ses lèvres se chargèrent de mépris. Sans me déconcerter, je réclamai une orientation :

— Où est la nôtre?

— Je n'en sais rien. Cherche là-bas, sur la gauche. Tu la verras bien en rentrant. Moi, quand je me promène. c'est au hasard. On se retrouve toujours.

Quand nous rejoignîmes le grand chemin, je me serrai contre mon nouveau précepteur, à cause d'un spectacle bizarre et inquiétant que j'apercevais.

— Grand-père, regardez la route.

Au delà d'un talus, elle semblait venir à nous, d'un mouvement lent et uniforme. Tout à l'heure, elle serait là. Grand-père mit ses mains en abat-jour pour mieux circonscrire sa vue et il me donna l'explication du phénomène :

— Ce sont les moutons qui, au printemps, quittent la Provence pour gagner les hauts pâturages. On les conduit ainsi par petites étapes. Rangeons-nous sur le bord, à l'abri de ce tas de cailloux, et nous les verrons défiler.

Ainsi averti, je séparai bientôt du chemin presque blanc le troupeau d'un ton gris-jaune et brun qui composait une masse unique et grouillante, continuée au-dessus de tous ces dos balancés régulièrement par un mince nuage de poussière qui, de chaque côté, débordait sur les champs. Instantanément, je revis l'image de ma Bible qui représentait Abraham s'en allant dans la terre de Chanaan.

Au-devant marchait un berger enveloppé dans une grande cape qui avait dû supporter le vent et la pluie bien des fois, car elle était de la couleur verdâtre de ces toits de chaume sur lesquels de nombreux hivers ont pesé. Malgré le soleil, il ne semblait pas gêné d'une si ample couverture. Sans doute notre soleil n'était pas celui qu'il avait quitté. Son chapeau rabattu noircissait d'ombre tout le haut du visage dont

ne ressortait nettement que la barbe qui était grise. C'était déjà un vieil homme. Il avançait lentement avec un léger dandinement de tout le corps. On aurait pu le confondre avec un mendiant sans une involontaire majesté qui le recouvrait comme son manteau.. celle du capitaine qui dirige sa compagnie, celle du semeur qui jette les grains. Il ne faisait pas plus vite un pas que l'autre. Et le rythme de cette allure égale devait se transmettre jusqu'au bout de la colonne. Il donnait l'impression que toute la campagne le suivait, obéissait en cadence à la loi qu'il fixait, et les bœufs qui tracent les sillons, et les faucheurs qui dévêtent les prairies, et le matin et le soir dociles au retour, et même, la nuit, les étoiles qui parcourent sans hâte une partie du ciel et que j'avais cru voir remuer dans la lunette de grand-père.

Il me parut si important que je le saluai, mais il ne me rendit pas mon salut et ne daigna pas se détourner de sa tâche absorbante. Grand-père commença une phrase :

— Dites-moi, berger...

Et il jugea inutile de l'achever à cause de tant de gravité qu'il avait reconnue.

Derrière l'homme qui avait un chien noir dans les jambes, venaient, en triangle, trois bourriques pelées et efflanquées, chargées d'objets qu'on ne voyait pas, car une bâche les cachait. Elles baissaient la tête vers

le sol, comme si elles voulaient le renifler ou le brouter. Ensuite, c'était le gros de l'armée, le peuple des moutons pressés les uns contre les autres, par huit ou dix de front quand on pouvait les compter : la plupart du temps, les rangs étaient incertains et soumis à des flux et à des reflux. Toute cette laine oscillait comme si elle appartenait à une bête unique, interminable et rampante, secouée de frissons continuels.

Je ne distinguai rien tout d'abord dans ce tas qu'un même mouvement agitait. Puis, je remarquai les petites taches sombres que faisaient les oreilles. Peu à peu, je m'habituai, et du groupe compact et monotone quelques personnalités surgirent. Il y avait des béliers, généralement plus hauts de taille, avec de longues cornes roulées et des sonnailles pendues au cou par un collier de bois en forme de fer à cheval. Il y avait des brebis d'une robe plus soignée que le commun, blanches ou noires avec une certaine ostentation. Il y en avait aussi de vagabondes, capricieuses comme des chèvres, qui auraient aimé à sortir de la voie ordinaire, sans la vigilance des chiens qui opéraient sur les flancs, chiens gris à longs poils, avec des yeux luisants au fond d'une caverne de sourcils, attentifs et actifs, et que rien ne pouvait distraire de leur travail de sergents. L'une d'elles monta sur les pierres qui nous abritaient et fut imitée aussitôt par quelques-unes de ses compagnes. Un des gardiens

coupa court à cette fantaisie et, gueule ouverte, les obligea à regagner leur place.

Il en passa, il en passa. Je crus que cela ne finirait plus, et j'estimai leur nombre à plusieurs milliers. Peut-être., en réalité, en passa-t-il bien trois ou quatre cents. Le flot se ralentit. Les rangs se desserrèrent. Sept ou huit moutons débandés clôturèrent le défilé. Et ce fut enfin l'arrière-garde, composée de quatre bourricots bâtés et d'un second berger, moins auguste et solennel que le premier. Quand celui-ci fut à notre hauteur, grand-père, enhardi, posa la question que l'autre n'avait pas écoutée. :

— Eh! berger, comme ça, où allez-vous?

C'était un homme jeune, souple, maigre et musclé, le couvre-chef en arrière, le veston court, une ceinture rouge autour des reins, et qui ne devait se soucier ni du chaud ni du froid. Il montrait en pleine lumière sa figure bronzée. Pour se distraire, il sifflait et, en sifflant, il souriait comme s'il s'amusait de sa musique, ou peut-être le pli des lèvres lui donnait-il l'air de sourire.

A la question de grand-père, il éclata de rire franchement, et dans sa bouche les dents brillèrent, des dents comme j'en avais vues à des loups ou à des fauves dans une ménagerie où l'on m'avait mené. Et, avec simplicité, il répondit :

— A la montagne.

Quelle étrange résonance ont en nous certaines syllabes! Il aurait désigné par son nom la montagne où son troupeau allait paître, que ce renseignement ne m'aurait point frappé. Tandis que son imprécision inattendue me communiqua, par quel sortilège, la nostalgie de l'altitude. Ce fut un choc inexpliqué et fulgurant. Du lieu désert et sauvage d'où je revenais avec grand-père je n'avais pas compris le charme. Non seulement j'y fus initié instantanément, j'en élargis encore l'isolement et la sauvagerie. Je sentis sur mon front un souffle plus froid et plus rude, le vent des sommets que je ne connaissais pas. Plus tard, des poèmes, des symphonies m'ont rendu cette sensation imaginaire, mais en l'atténuant. Dans chaque découverte qu'il fait, le cœur donne, comme une vierge, sa nouveauté.

Avant le passage des moutons, je m'étais orienté tant bien que mal. La maison, en contre-bas de la route, au bord de la ville, au-dessus du lac, je l'avais fièrement dévisagée, malgré les arbres qui l'entourent. Elle qui m'avait toujours paru si grande, vaste comme un royaume, voici que je commençais de la trouver petite et mesquine, parce que j'entendais chanter en moi ces trois mots :

— A la montagne.

Je devais, quelques années plus tard, approcher et escalader nos montagnes, celles qu'assiègent les pins

et les mélèzes, et celles dont les glaces sont l'unique végétation, celles que l'herbe tapisse et qui sont douces comme une chair fleurie, celles qui sont tout en muscles et en os comme des personnages de Michel-Ange, celles dont la blancheur perfide ne sort de son immobilité qu'aux embrasements du soleil couchant. Elles m'ont appris la patience, le calme et, peut-être aussi, le mépris, bien qu'un des plus durs préceptes chrétiens nous oblige à ne mépriser personne. Là, j'ai rencontré et goûté tour à tour la guerre et la paix, la lutte et la sérénité, l'enivrement de la solitude et la gloire de la conquête dans l'aveuglante splendeur des neiges. Elles ne m'ont rien donné qui ne fût contenu en germe dans la réponse du pâtre...

A l'arrivée, quand nous ouvrîmes le portail, Tem Bossette et ses deux acolytes piochaient, le nez penché vers la terre. L'un d'eux nous ayant signalés, ils se reposèrent d'un commun accord. Notre complicité leur était acquise.

Tante Dine me félicita de mes joues rouges, ma mère remercia grand-père de ses attentions. Mon père me demanda :

— Es-tu content?

Et sur mon affirmation, il se réjouit. Personne ne soupçonnait, et moi-même pas davantage, que ce petit garçon, jusqu'alors comblé et qui n'imaginait

rien au delà de la maison, rapportait de sa promenade le désir.

IV

PROMENADE AVEC MON PÈRE

Nous voilà sur la route, non point d'un pas lent de flâneurs qui vont à l'aventure, comme c'était notre habitude à grand-père et à moi, mais d'un pas allègre et vif, comme si une musique militaire nous précédait.

— En marchant bien, m'expliqua-t-il, nous en aurons pour deux ou trois heures.

Afin de montrer que cette promenade ne m'intéressait nullement, je ne demandai pas où nous allions. Ce ne serait sûrement pas cet endroit perdu où l'on foulait des fougères, où sur les parois de rochers les bruyères s'agrippaient, où, séparé du reste du monde, loin des maisons et des cultures, au bruit sourd d'une cascade j'avais connu l'initiation à la nature sauvage.

Dans un village que nous traversâmes, je me souviens que je donnai un grand coup de pied dans un tuyau de vieille gouttière arrachée qui gisait sur le sol Nous eûmes aussitôt sur nos talons tous les chiens

qui se rassemblèrent en hurlant. Un peu effrayé de leurs gueules menaçantes et de tout ce vacarme que j'avais provoqué, je me rapprochai de mon rassurant compagnon :

— Laisse-les aboyer, me dit-il. Dans la vie, tu verras, c'est tout pareil. Dès qu'on fait un peu de bruit, tous les chiens se précipitent.Si l'on se retourne, c'est une lutte ridicule. Le mieux est de ne pas s'occuper d'eux. Il faut laisser aboyer les chiens.

Comment ai-je compris qu'il s'agissait de Martinod et de sa gifle? Quand nous fûmes hors d'atteinte, j'en voulus à mon père d'avoir remarqué mon mouvement de peur.

Par un bon chemin muletier nous attaquâmes une colline. Lui, cependant, à mesure que nous avancions et que nous respirions en montant un air plus salubre, retrouvait sa belle humeur. C'était un beau jour de la fin de mai ou du commencement de juin, déjà chaud mais bien ventilé. Dans mon pays le printemps est lent à venir et la végétation part tout d'un coup. Elle était venue la veille peut-être, ou l'avant-veille, tant le vert des feuilles était luisant, l'herbe grasse, les fleurs brillantes. Nous traversâmes un bois de chênes, de fayards et de bouleaux.Les fûts blancs des bouleaux, gris et lisses des fayards, bruns et rugueux des chênes formaient les colonnades d'un immense temple voûté ; le ciel ne s'apercevait pas.

— Ah! dit mon père, en s'arrêtant pour souffler un peu et en se découvrant afin de mieux sentir la fraîcheur qui tombait des arbres, comme il fait bon ici et quelle belle journée!

Je m'étonnai qu'il s'extasiât sur une chose si ordinaire dont j'avais eu si souvent le profit, sans penser qu'il en avait, lui, rarement l'occasion. Déjà il reprenait :

— C'est terrible d'être si occupé! On n'a pas le temps de jouir du soleil et de l'espace, ni de causer autant qu'on le voudrait avec ses fils. Autrefois, te rappelles-tu, François, je te racontais les combats de l'*Iliade* et le retour à Itaque.

Je ne l'avais pas oublié, mais les récits épiques me paraissaient appartenir à une enfance déjà lointaine et dépassée. Ils dataient d'avant cette convalescence qui m'avait changé le cœur. Ils dataient d'avant mes promenades avec grand-père, d'avant la liberté et Nazzarena, d'avant l'amour. Alors je ne m'en souciais plus. Hector se battait pour garder sa maison, et Ulysse bravait les tempêtes pour rentrer dans la sienne dont il voyait, de la mer, la fumée, et j'entrevoyais un destin individuel où je ne dépendrais plus de rien ni de personne.

Nous perçâmes bientôt le rideau des arbres et nous atteignîmes le sommet de la colline. Les ruines d'une ancienne forteresse la couronnaient. A en

juger par les pans de murs écroulés ou croulants, par la hauteur des tours encore debout et tout ajourées, elle avait dû tenir une place considérable. Le lierre et les ronces envahissaient ses vestiges. Elle subissait le dernier assaut de tous les végétaux avides de la recouvrir.

— Les ruines ne me plaisent pas beaucoup, me déclara mon père. Elles servent à la poésie, mais elles découragent d'agir. Elles nous montrent la fin, quand le but de la vie est de construire. Encore celles-ci ont-elles un rôle à jouer : elles évoquent un passé de lutte et de gloire. C'était jadis le château fort du Malpas. Il commande la route de la frontière. Il en a subi, des sièges et des attaques! En 1814, quand la France fut assaillie par trois armées, tout démantelé qu'il était déjà, on y a hissé des canons pour tirer sur les Autrichiens.

J'aurais dû penser que nous irions là. C'est un lieu célèbre dans toute notre province. Célèbre par quoi? je le savais vaguement. Jamais grand-père ne m'y avait conduit : il détestait les endroits fréquentés « où, disait-il, on va le dimanche en famille, et qui sont pleins de souvenirs, grands hommes, batailles et papiers gras. »

Mon père s'échauffait pour parler batailles. N'avait-il pas défendu pareillement la maison contre nos ennemis, contre les *ils* de tante Dine acharnés à

sa conquête? Un instant captivé, je faillis lui poser cette question : « Et pendant la guerre, père, où étiez-vous? » Je savais qu'il avait pris du service et brassé la neige avec sa compagnie, pendant un hiver rigoureux. Cependant la question ne franchit pas mes lèvres. Elle eût avoué que je subissais son influence et je me raidissais pour lui résister. Toute la forêt de chênes, de bouleaux et de fayards, et ces ruines décoratives sur l'horizon, ne valaient pas pour moi le châtaignier sous lequel Nazzarena avait passé.

Il m'entraîna au bord de la terrasse que formait l'ancienne cour du château dont on avait jeté bas la façade. De là on dominait, on découvrait tout le pays, le lac avec ses rives dentelées, ses petits golfes pleins de grâce, ses verts promontoires, la ville étagée au-dessus, facile à déchiffrer à cause de ses places et de ses jardins publics, les villages de la plaine à demi couchés dans l'herbe comme des troupeaux immobiles, ceux des coteaux groupés au bas de leurs églises en faction, et, pour fermer la vue, les montagnes, tantôt boisées, tantôt rocheuses et nues. Une belle lumière d'après-midi, tout en vibrant sur les choses, en précisait les contours. Ici ou là un toit d'ardoises lui renvoyait ses flèches d'or. Aux différences de teintes, aux nuances mêmes du vert on pouvait distinguer les cultures, et toutes les limites des héritages,

indéfiniment divisés, clos de haies, de murs ou de barrières, et les petits cimetières blancs, découpés en carrés, dans le voisinage des groupes de maisons.

Mon père distribua leurs noms à tous les lieux habités, puis aux sommets et aux vallées. Il n'y avait aucun rapport entre son procédé et celui de grand-père. Où nous cherchions, grand-père et moi, la trace de la nature, fendue par la charrue ou la hache, défrichée et écrasée par tous les travaux agricoles, et néanmoins survivante çà et là dans sa pureté primitive, il montrait, au contraire, la constante intervention de l'homme et le travail superposé des générations. Au lieu de la terre libre, c'était la terre disciplinée, contrainte à servir, à obéir, à produire,. Et cette terre avait été arrosée de sang dans le passé, traversée par des troupes armées, protégée par la force contre l'étranger, comme il convient à une marche de France, bénie enfin par des prières. Un saint même, un saint populaire qui avait introduit le miracle dans la vie courante, notre saint François de Sales, s'y était agenouillé pour l'offrir à Dieu. Elle nourrissait les vivants. En elle reposaient les morts.

Terre féconde, terre glorieuse, terre sacrée, il célébra sa triple noblesse avec tant de clarté que, malgré moi, je le suivais.

— Et la maison, acheva-t-il, ne vois-tu pas la maison ?

Je la cherchai sans plaisir et constatai que j'avais perdu l'habitude d'orienter mon regard de son côté. Il était pourtant facile de la découvrir, au bord de la ville, isolée, avec, en arrière, le beau domaine rustique par lequel elle rejoignait la campagne.

La parole de mon père, comme les spirales d'un oiseau qui plane, avait tournoyé sur le pays tout entier. Voici que, resserrant ses cercles, elle s'abattit soudainement sur notre toit. Et il me détailla la maison comme les traits d'un visage.

On ne l'avait pas bâtie d'un seul coup. Elle ne se composait autrefois que du rez-de-chaussée.

— Tu as bien vu la date sur la plaque de la cheminée, à la cuisine, 1610.

Et je pensai : « ou 1670 », prêt à répéter comme grand-père, dont la réflexion me revint à la mémoire : « ça n'a aucune importance. » Mais je n'osai pas risquer tout haut ce commentaire. Un siècle plus tard, nos ancêtres enrichis surélevaient d'un étage, construisaient la tour. Limitée par la ville, la propriété s'étendait vers la plaine que des bois occupaient. Et les bois abattus faisaient place au jardin, aux champs et aux prairies. C'était une lutte continuelle contre les difficultés, la fortune et contre des ennemis sans cesse renouvelés. Mon père croyait donc, lui aussi, aux *ils* de tante Dine? Pour un peu, j'aurais souri, mais il ne m'en laissa pas le loisir. Chaque génération

à la commune tâche avait apporté son effort, et l'une ou l'autre, celle du garde-française, celle du grenadier, sa contribution d'honneur. La chaîne n'avait pas été interrompue. Cependant j'éprouvai l'envie d'objecter :

— Et grand-père?

Que m'aurait-il répondu? Mais voici qu'il y répondait de lui-même, sans amertume. Quelquefois cette chaîne s'était tendue à se rompre, et la maison avait traversé de mauvais jours. Il la représentait fendant les vagues comme un solide vaisseau dont la barre est maintenue par un pilote sûr. Sa voix qui jadis se plaisait à nous raconter les exploits des héros composait peu à peu, avec une exaltation croissante, une sorte d'hymne à la maison. C'était le poème de la terre, de la race, de la famille, c'était l'histoire de notre royaume et de notre dynastie.

A mesure que les années se sont enfuies, loin d'en être affaibli, le souvenir de cette journée prend mieux tout son sens à mes yeux. Mon père avait mesuré le chemin que j'avais parcouru pour m'éloigner de lui. Il voulait me reprendre, me ressaisir, me rattacher. Avant d'en appeler à son autorité, il tentait de frapper mon imagination et mon cœur, de les reconquérir sur leurs chimères, de leur proposer un but capable de les émouvoir. Seulement, de toutes parts pressé par la vie quotidienne, il lui fallait se hâter, il ne disposait

que d'un jour entamé déjà, de quelques heures fugitives pour entreprendre ma transformation. Il pensait en une fois regagner son fils perdu, il comptait sur son art incomparable de diriger les hommes, de les subjuguer.

Ce qu'il dit pour me convaincre, pour m'arracher l'émotion qui me livrerait, je le comprends maintenant et bien tard, ce dut être beau comme un chant d'Homère. J'en eus pourtant l'intuition immédiate. Je ne sais si jamais paroles plus éloquentes furent prononcées que celles qu'il m'adressa sur cette colline, tandis que le soir commençait lentement de fleurir le ciel et de pacifier la terre. Je ne trouve pas d'autre mot : il me faisait la cour comme un amoureux qui ne se sent pas aimé et connaît que son amour seul apportera le bonheur. Mais d'un père l'affection descend, elle exige que la nôtre monte vers elle. La sienne, par un privilège unique dont sa fierté n'était pas atteinte, montait vers moi, m'enveloppait, m'implorait.

Oui, réellement, je crois que mon père m'implorait et je demeurais impassible en apparence, tandis que j'aurais dû l'arrêter avec un cri où tout mon être se fût jeté. Je n'étais pas impassible cependant. Il y avait dans le son de sa voix trop de pathétique pour que ma sensibilité, éveillée de bonne heure, n'en fût pas toute secouée. Mais, par une contradiction

singulière, ce que cette voix remuait en moi, c'était précisément le désir, tous les désirs qu'elle voulait chasser. Elle chantait les pierres de la maison bâtie pour triompher du temps, l'abri du toit, l'union de la famille, la force de la race qui se maintient sur le sol, la paix des morts que Dieu garde. Et tandis que vibrait ce cantique, j'en entendais très distinctement un autre que, pour moi seul, composaient la musique du vent vagabond, l'immensité des espaces inconnus, la parole du pâtre qui s'en allait à la montagne, et les fleurs de pommier qui avaient ruisselé sur mon visage le premier jour de mon amour, et le rire de Nazzarena, et l'ombre aussi, l'ombre désespérante du châtaignier sous lequel elle avait passé.

Un instant, mon père se crut vainqueur. Ses yeux perçants qui me fouillaient venaient de découvrir mon trouble. Par un besoin de franchise, je me détournai en silence, et il comprit que j'étais loin de lui. Sa voix cessa de retentir. Je le regardai à mon tour, surpris de ce soudain silence, et je vis la tristesse l'envahir comme l'ombre, l'ombre désespérante qui, du creux des vallées, gravit lentement les sommets quand c'est l'approche de la nuit.

... Père, aujourd'hui j'interprète votre tristesse. Seul, j'ai refait le pèlerinage du Malpas, et seul je vous entendais mieux. Vous songiez à vos deux fils aînés qui, brûlés de sacrifice, s'en iraient au loin,

pour le service divin et pour celui de la patrie. Vous songiez à votre chère Mélanie qui, attirée par le dur calme du cloître, attendait l'heure de sa majorité. Les branches maîtresses de l'arbre de vie que vous aviez planté se détachaient du tronc. Vous comptiez sur moi pour continuer votre œuvre, et je vous échappais. A vous seul, vous aviez soutenu la maison chancelante, et la maison, en vous accablant de travail et de souci, vous écartait des vôtres. C'est le malheur des nécessités matérielles : elles ne laissent pas assez de temps pour la direction des âmes. Mais le temps, vous pensiez le soumettre à force de virile tendresse pour moi, et d'éloquence. En une promenade, en une leçon, vous aviez espéré regagner le terrain perdu, sans toucher au respect de votre père. C'est un cœur obscur que le cœur d'un enfant de quatorze ans, surtout quand l'amour y est trop tôt venu. Je sentais l'importance de votre enseignement et cependant je méditais de m'y soustraire. Moins le terme de liberté était clair pour moi, plus il me fascinait et m'attirait. Toute cette musique que j'entendais, c'était la sienne...

III. — LA GUERRE

La Résurrection de la Chair

LA MORT
D'ANDRÉ BERMANCE A L'HARTMANNSWILLERKOPF

Mme Bermance, mère du capitaine André Bermance, tué à l'Hartmann, et Maria Ritzen, sa fiancée, ont rendu visite au commandant Duffauge, chef du 15e bataillon de chasseurs à pied pour recueillir de lui le récit de la mort :

Ces dames furent reçues à Willer dans un petit salon de campagne transformé en bureau militaire, avec une grande table au centre, deux autres, plus petites, dans les coins, pour les secrétaires, et des cartes épinglées aux murs. Elles croyaient trouver le commandant seul, et la salle était remplie d'uniformes. Le travail, dans l'armée, comme le combat, comme les repas, comme la vie et la mort, se fait en commun. Nulle part il n'y a place pour la solitude. Le commandant écrivait : il avait les traits fins et

méditatifs d'un philosophe, un air ascétique dans sa maigreur qu'accentuait une courte barbe noire, tempéré par les yeux bienveillants et par cette attitude aisée, dès qu'il se leva, qui dénote un homme de société, et aussi, dès ses premiers gestes, un homme de commandement.

Mme Bermance, surprise par cette foule, avait fait mine de se retirer :

— Nous vous dérangeons, commandant, nous reviendrons.

Déjà il expédiait avec un mot aimable les secrétaires et les hommes venus pour affaires de service, ne gardant avec lui que l'aumônier, l'officier et les soldats qu'il avait convoqués pour cette entrevue et les présentant à ces dames :

— Le père Hellouin, notre aumônier. Le lieutenant Paget, de la compagnie de votre fils. Le soldat Coudrey, son ordonnance, qui fut blessé ce jour-là, et le soldat Liatard qui est de votre pays et qui a reçu le dernier soupir de son capitaine.

Par les fenêtres, on pouvait voir les convois de ravitaillement qui prenaient les routes de Goldbach et d'Altenbach, derniers villages de notre occupation déjà perdus parmi les ravins tourmentés et, au-dessus, les sapinières qui recouvrent les flancs du Molkenrain, massif qui précède l'Hartmann. La montagne maudite était là-bas derrière, au delà de

ces premiers contreforts : la montagne maudite d'où l'on découvrait le vallon de Guebwiller et la plaine d'Alsace pareille à un jardin que l'eau du Rhin baignait, pareille à la terre promise.

C'était bien le fond de toile qui convenait au groupe des chasseurs. Les deux soldats, figures brunes, anguleuses, comme taillées à coups de serpe, impassibles en apparence, avaient gardé leur béret. Des trois autres, le visage était découvert : l'aumônier, maigre, frêle, grêle, mince, émacié, n'était qu'une volonté spirituelle ; le commandant Duffauge montrait, sans le chercher, l'ascendant qu'exerce l'intelligence au service de l'autorité ; le lieutenant Paget, tout jeune, imberbe et qui fût à peine sorti du collège en temps normal, portait les signes de cette maturité précoce qui, des enfants de la veille, a fait en un jour de combat des conducteurs d'hommes.

Brusquement, devant ce décor et cette assemblée, Mme Bermance se trouva rapprochée de son fils plus qu'elle ne l'avait jamais été depuis son arrivée, et pas même au cimetière de Moosch. Pour la première fois, elle était en présence de ses compagnons d'armes, et dans le voisinage des lieux historiques qu'ils avaient ensemble conquis ou gardés. De ses yeux timides elle fixait avec confiance, en toute sécurité, ces hommes graves et, même les plus jeunes, réfléchis et calmes, réunis pour elle, qui

tout à l'heure, dans un instant, parleraient de *lui*.

— Je vous remercie d'être venus, dit-elle. Mon fils aimait son bataillon comme sa famille de guerre.

Autrefois, toute jeune mariée, elle avait présidé avec une grâce réservée les réceptions qu'offrait volontiers son mari aux conseils d'administration et aux personnages officiels lors des visites aux usines des forces motrices de Chapareillan. Elle avait eu beau vivre retirée depuis son veuvage, sa simplicité directe attirait immédiatement la sympathie avec les mots qu'il fallait dire. Le père Hellouin relevait tout bas le courage de Maria Ritzen que sans doute il avait déjà vue et qui maîtrisait mal son émotion.

— Désirez-vous nous interroger, madame, reprit le commandant, ou préférez-vous que chacun de nous rassemble ses souvenirs et vous les offre?

Sur un signe d'acquiescement à la seconde proposition, avec cet esprit d'ordre qui sait le prix du temps et de la méthode, il commença :

— Je parlerai le premier, si vous le voulez bien, parce que je pourrai vous résumer brièvement les affaires de l'Hartmannswillerkopf, et vous exposer le rôle du capitaine Bermance dans ces opérations, avant de donner la parole à ceux qui l'ont vu au combat et mourir.

Ces dames s'étaient assises en face de lui. Il déploya une carte devant elles et leur montra le massif

de l'Hartmann, entre le ruisseau de Wünheim et le ruisseau du Silberloch ou du Faux-Sihl, massif autrefois couvert en entier de hautes futaies, rattaché au Molkenrain par le col de Silberloch, complété, sur la rive gauche du Faux-Sihl, par la croupe de Rehfelsen. Le sommet et les premières pentes étaient, au mois de décembre, à peu près déboisés ou très largement éclaircis par huit mois de combats et de bombardements intensifs, tandis que sur les pentes sud, autour du Rehfelsen, les rochers et les arbres laissaient subsister une certaine indécision sur la nature et les emplacements exacts des défenses adverses. C'était là, sur le Rehfelsen, que devait opérer le 15e bataillon. Ce terrain chaotique, avec ses thalwegs très profonds, ses ravins abrupts et les bouleversements du sol sous l'action continue de l'artillerie, rendait la progression de l'infanterie et l'organisation du terrain conquis difficiles, — difficiles, mais non certes impraticables.

Par des mots, par des gestes, le commandant, qui s'était levé, peignait la noire région de l'Hartmannswillerkopf, gouffre où tant de vies humaines avaient été englouties, large chaîne mouvementée, tantôt pelée et nue, aux arbres brisés et déchiquetés, faisant comme une blessure, comme une pelade claire dans le manteau fourré des Vosges, et tantôt orageuse et perfide, striée de coupures, de précipices, barrée de

blocs de pierres, gardant des restes de forêts ténébreuses, propices aux guet-apens et aux surprises. On n'avait pas cessé de s'y battre depuis que la seconde retraite de Mulhouse avait ramené sur ces pentes, ces plateaux, ces sommets, l'incertitude des lignes. Mais il fallait tenir les trois vallées qui étaient devenues aux yeux du monde le symbole de l'Alsace française, protéger spécialement la vallée de la Thur contre les attaques venues de la Fecht qui l'eussent prise à revers, garder Belfort à distance et maintenir notre base d'offensive pour le cas de nouvelles opérations sur la plaine et le Rhin. Deux fois nous avions conquis la cime de l'Hartmann, reprise par les Allemands, et le 15e bataillon avait eu l'honneur d'être de ces deux victoires dont la seconde lui appartenait tout entière.

— Oui, dit Mme Bermance. C'était le 26 mars et le 16 octobre. Je me souviens. André était si fier de son bataillon. Il m'écrivait : « Le commandant et les hommes ont été splendides. »

Elle-même fut étonnée d'entendre le son de sa voix. Elle avait parlé sans y prendre garde, prise à cet historique d'un corps qui lui rendait plus sensible le passé et projetait une clarté nouvelle sur la vie de son fils au front.

— Le 16 octobre, avait tout bas répété Maria transfigurée par une sorte de vision intérieure.

Comme ces monts embrumés et maussades qu'un

rayon de soleil transforme, révélant la douceur riante de leurs contours et de leurs prés fleuris, les traits de la jeune fille s'illuminaient. Elle était redevenue subitement *la plus jolie fille de Thann*, et Mme Bermance en fut frappée, car elle avait vu tout d'abord le reflet de cette beauté reparue dans le regard des jeunes chasseurs présents. Ce regard émerveillé demeurait respectueux. Mais le respect n'exclut pas le désir : il le rend plus lointain, plus voilé, plus délicat. Ainsi, du temps qu'elle était une jeune veuve autrefois, il y avait si longtemps, M. Lancey la considérait elle-même. Y avait-il si longtemps? Mais elle ne voulait pas se le rappeler.

Le commandant écarta l'éloge qui s'adressait à sa personne, mais le retint pour ses hommes :

— Oui, convint-il, le général Serret l'a dit dans son rapport : « Le 15e bataillon, selon son habitude, a été superbe. »

Il citait avec orgueil le témoignage du chef au corps tout entier, non à un individu, comme si le bataillon fût un être vivant dont la tête ne pouvait être détachée. Et parce qu'il ne pouvait parler de l'un de ses subordonnés sans parler de tous, il revint à la guerre dans la montagne. Il en montra la douleur et la grandeur : l'importance de l'homme sur cet immense secteur tourmenté où les liaisons étaient la grande préoccupation du commandement, l'attention

constante des yeux, des oreilles au moindre mouvement, au moindre bruit, l'humidité tombant des arbres, suintant du sol, la boue et la neige envahissant les tranchées, pénétrant les chaussures et les vêtements, gelant les pauvres pieds transis, la tristesse des jours sans soleil, la difficulté des ravitaillements en munitions et en vivres, apportés par des mulets, par des chiens l'hiver, et en toute saison par les corvées, le pilonnage continu de l'artillerie, sur ce terrain défoncé, le fracassement des arbres s'écroulant, livrant les vues, la traîtrise des mitrailleuses et des fusils, et les âpres luttes sur un morceau de sol disputé, et le sang et la mort. Il n'épargna rien de ce tableau de vérité.

Mais le tableau de vérité devenait dans sa bouche un tableau de gloire. Oui, la guerre c'était cela, mais bien autre chose encore. Et il dit la volonté supérieure de l'homme, dominant la souffrance physique et l'angoisse morale, subissant tous les maux, toutes les misères, sachant attendre, patienter, endurer, résister, et sachant encore se dresser, marcher, courir, et conquérir enfin. L'homme accomplissait tous les travaux, bannissait toutes les craintes, bravait tous les périls, et la répétition quotidienne des mêmes ennuis, s'élevait au-dessus de la mort même, parce qu'il était avec d'autres hommes, parce que la camaraderie le portait, parce que l'un

ou l'autre, toujours, faisait un peu de soleil avec sa jeunesse, parce qu'on gîtait sur la même terre et partageait le même pain et la même chaleur, et parce que tous ces hommes réunis composaient le bataillon, plus courageux que chacun isolément, plus décidé, plus énergique et plus croyant.

Et il dit la responsabilité et l'intelligence du commandement, ne cessant pas d'observer, de comparer, d'améliorer, de perfectionner, de vouloir et de transmettre sa volonté des grandes aux petites unités. D'en haut venait la lumière qui peu à peu désagrégerait les ténèbres de la guerre. Et de cette lumière enfin rayonnante jaillirait la victoire.

— Cette victoire, acheva-t-il, notre chef, le général Serret, la voyait avant nous. On l'appellera dans l'histoire le vainqueur de Sondernach et de Metzeral. On aurait dû l'appeler le vainqueur dè l'Hartmann. Celui-ci avait la foi et la donnait. Nous pleurons sa disparition. Lorsque, après la prise de Metzeral, — votre fils blessé nous avait quittés, madame, — le général vint prendre la tête de mon bataillon pour le conduire en personne à son cantonnement, il y eut, entre tous nos chasseurs et lui, comme une communion d'âmes. Devant la mairie de Saint-Amarin, mes compagnies réduites chacune à cinquante hommes, toutes boueuses et suivies de leurs brancards encore tachés de sang, défilèrent

à une telle allure, avec un tel enthousiasme et une telle sensation de gloire, que le général ne put se retenir de pleurer. Lui, le grand guerrier stoïque, il pleura sur les morts et sur les vivants, non pour les plaindre certes, mais parce que leur puissance de sacrifice lui apparaissait comme le but suprême de la vie. Depuis lors, il a fait de nous ce qu'il a voulu.

Sur cette évocation, le commandant Duffauge parut se recueillir. Dans ce petit salon de campagne transformé en bureau militaire, une chose étrange venait de se passer. Le commandant avait appelé ces dames pour leur parler d'André Bermance. Il avait rassemblé autour d'elles ceux qui le mieux l'avaient connu, Mme Bermance et Maria étaient venues pour recueillir pieusement ses dernières pensées. Or son nom avait à peine été prononcé depuis le commencement de l'entretien, et personne, dans l'assistance, n'avait relevé cet oubli, personne, et pas même sa fiancée, et pas même sa mère. Il n'était, dans le bataillon, qu'une unité, et quand on parlait du bataillon, n'était-ce pas de lui qu'il s'agissait? Pourquoi l'aurait-on mis à part, traité à part, honoré à part? Lui-même eût refusé cette dissociation. Avec tous les camarades, chefs, officiers, soldats, il faisait corps. Et voici que ces femmes qui l'aimaient acceptaient qu'il fût perdu dans la masse, mêlé à la troupe, compris dans l'ensemble. Elles le retrouvaient dans

la misère et dans la grandeur communes. Le commandant avait dit du général : *Il a fait de nous ce qu'il a voulu*. Mais le général était lui-même soumis à une volonté plus haute, et la volonté la plus haute au commandement de la patrie, et le commandement de la patrie revêtait, dans son obligation, la forme même du précepte divin : *Fiat voluntas tua*.

Mme Bermance, au cours de son voyage, avait dû partager sa nourriture et ses pensées avec ses compagnons d'un jour et d'une nuit. En Alsace, elle avait mesuré l'opiniâtreté collective d'un peuple résolu à soulever l'univers pour obtenir liberté et justice. Voici qu'elle était assujettie à cette immense force disciplinée et anonyme que représentait l'armée. Et derrrière cette force il en était une autre encore, plus mystérieuse, plus vaste, plus impénétrable, celle qui réagissait subitement dans tous les cœurs, d'un bout à l'autre du territoire, que ce fût au lavoir de Chapareillan ou à la table des Helding au-dessus de Bitschwiller, lorsque avait été prononcé ce mot unique, ce mot fatidique : *Verdun*. C'était la force nationale, venue du fond des siècles au cours desquels s'était composée et unifiée la France, *l'association profonde des vivants avec les morts et avec ceux qui naîtront*, ce qui a duré et ce qui veut durer.

Puis le commandant expliqua les nécessités de la dernière opération qui devait dégager tout le

massif de l'Hartmann. On ne cessait pas de se battre sur ces sommets et sur ces pentes. Mieux valait, plutôt que ces coûteuses actions de détail, en finir d'un seul coup, libérer de toute menace immédiate les importants observatoires des crêtes et peut-être descendre jusque dans le vallon de Guebwiller, pour prendre à revers Cernay. C'était alors le terrain conquis et préparé pour une offensive de grande envergure sur Mulhouse et le Rhin. Dès le commencement de décembre, toutes les dispositions étaient prises, les batteries en place, les troupes désignées, les boyaux, les chemins, les pistes, les postes de commandement, les abris, les dépôts aménagés, les matériaux et les munitions transportés à pied d'œuvre.

— Nous attendions d'un jour à l'autre l'ordre d'exécution. Mais le temps, détestable pendant toute la première quinzaine du mois, ne se relevait pas. Le soir du 19 décembre, j'étais rentré à mon poste de commandement après une tournée d'inspection, quand je vis arriver votre fils. Il était monté à pied de la vallée, car il voulait vaincre sa blessure. Son ordonnance devait le suivre, sa cantine posée sur un des mulets du ravitaillement. Nous l'aimions tous au bataillon, pour sa belle humeur, sa gentillesse, son entrain, sa confiance. Toutes les fois qu'il venait nous voir, c'était fête chez nous. Mais cette fois, il devait tous nous étonner. Je le vois encore

touchant presque mon pauvre plafond bas de sa haute taille, remplissant la porte d'entrée, éclairé et comme détaché en clair sur l'ombre par ma lampe que j'avais dirigée sur lui, le visage rosi par la course et détendu par le sourire, le petit béret crânement posé, découvrant le front, si jeune, si rayonnant de jeunesse et de force, si débordant de vie, de joie, de foi qu'il ressemblait, ma parole, à un archange venu nous visiter dans nos taupinières, pour nous promettre la victoire, à une sorte de saint Michel écrasant le dragon. Je n'exagère pas : l'aumônier était là.

— Nous en fûmes tous frappés et réchauffés, approuva le père Hellouin.

— A tel point, reprit le commandant, que je me souviens de mes premières paroles : « C'est vous, Bermance : vous portez le bonheur sur vous. — C'est vrai, mon commandant. Ça se voit donc? — Que venez-vous faire? En liaison de la brigade? — Pas du tout. Voici l'ordre de la division. Je viens commander une compagnie. Vous me donnerez la mienne, n'est-ce pas, mon commandant? » La chance voulût que ce fût la sienne en effet, celle qu'il avait commandée à Metzeral. Il y trouverait des vides, mais les cadres et la plupart des hommes le connaissaient. Ils l'avaient revu le 16 octobre, et bien d'autres fois en mission d'état-major. Ainsi la difficulté de prendre en main une troupe au

moment d'une attaque lui fut-elle épargnée. D'emblée, rien qu'en se montrant, il rétablirait le contact.

Maria avait écouté ce récit avec passion. Ses yeux en resplendissaient. La vision intérieure qui, tout à l'heure, l'avait illuminée, ne ressemblait-elle pas à l'image que le commandant Duffauge venait de faire apparaître sur le seuil de son poste de commandement, à la veille de la bataille ?

Puis ce fut l'affaire du 21 décembre. Le 15e et le 5e bataillon de chasseurs étaient placés au centre du dispositif, face à la croupe rocheuse et boisée du Rehfelsen, se liant à leur gauche au 152e régiment qui occupait les pentes nord de l'Hartmann, et à leur droite à la 6e brigade des chasseurs, entre le Faux-Sihl et le Ravin-sans-Nom, du côté de l'Hirtsztein. Dans la nuit du 20 au 21, l'ordre d'exécution fut transmis. Le temps avait été beau la veille. A minuit, les étoiles brillaient. Mais, dès le matin, la brume recouvrit la montagne. Un peu de neige tomba, juste de quoi marquer les parapets des tranchées ennemies et souligner à l'artillerie ses objectifs. Quand cette brume se dissipa vers neuf heures, le temps apparut favorable. A 9 h. 15, le tir préparatoire commença dans de bonnes conditions de visibilité. Jusqu'à midi, tout alla bien. La préparation d'artillerie devait durer cinq heures. Mais à partir de midi, la neige tira comme un rideau sur le paysage

brouillé. Le vent soufflait violemment, ramassant la neige tombée et la faisant tourbillonner. Il faudrait partir dans cette tempête. La marche en serait ralentie, on avancerait comme à tâtons. A 2 h. 15 de l'après-midi, ce fut le départ pour l'assaut, tranquille, résolu, dans le vent et la neige, comme s'il faisait beau. Mais le débouché fut difficile. Le 15e bataillon devait traverser des restes de réseaux électrifiés, rencontrait des défenses intactes, une résistance acharnée. Cependant il dépassait sur la croupe du Rehfelsen les premières organisations ennemies et débordait le Rocher par le sud, tandis que les compagnies du 23e régiment qui lui étaient rattachées réalisaient elles-mêmes une avance sérieuse sur la croupe de Fitzstamm. L'attaque du centre avait, en somme, réussi, mais plus lente, plus difficile, plus coûteuse et moins complète qu'on ne l'avait espéré. A gauche et à droite, les nouvelles étaient assez bonnes : les chasseurs des 27e et 28e bataillons, à droite, avaient franchi le Sihl et le Faux-Sihl et s'étaient portés au rocher d'Hirtzstein ; à gauche, le 152e régiment avait débordé le sommet de l'Hartmann, mais sa liaison avec le 5e bataillon de chasseurs paraissait précaire. Le nombre des prisonniers était important.

— Nous les avons vus défiler à Thann, dit Maria à mi-voix. Il y en avait douze cents.

Le commandant Duffauge n'avait pu se dispenser de donner des explications précises et quasi techniques : habitude de chef qui voit l'ensemble et lui rattache les détails. Il s'en excusa et glissa plus rapidement sur les journées suivantes. Aussi bien ne tenait-il pas à élucider les causes d'un échec qui n'était pas imputable à son bataillon et qui gardait une part de mystère :

— Toute la nuit qui suivit, le vent souffla en tempête et la canonnade fit rage. L'ennemi réagissait avec une violence inouïe. Ses voies ferrées et ses routes lui permettaient de se renforcer aisément. Il avait l'avantage des transports. Dans cette nuit où la montagne tremblait sous nous, le général Serret qui s'était installé pour la bataille au camp Rénié, proche le Molkenrain, vint me voir. Il gardait sa confiance, malgré ces démonstrations de l'artillerie allemande qui encageait tout le sommet de l'Hartmann et du Rehfelsen et qui annonçait la contre-offensive. « Il y a nos hommes, me dit-il, et Dieu. » Il comptait sur ses réserves. Je ne devais plus le revoir.

Le 22, ce fut la journée mauvaise : la puissance du feu ennemi grandissant d'heure en heure, dans la matinée, les communications téléphoniques coupées, les liaisons rompues, les coureurs tués, l'absence de nouvelles, puis l'apparition soudaine de

patrouilles allemandes en arrière du 152e, le 152e coupé, cerné, au sort incertain, isolé sur le sommet de l'Hartmann qu'enveloppait un brouillard épais, ne pouvant se servir ni des fusées-signaux, ni des feux des appareils optiques, et sans doute ayant détruit son poste de télégraphie sans fil. Au centre le front restait intact. L'affaire pouvait se reprendre avec les réserves, si le 152e était dégagé. Mais l'attaque ennemie, à la faveur de la brume, avait donné des résultats inquiétants. Il avait fallu déblayer le sommet de l'Hartmann et réoccuper nos anciennes lignes, contre des détachements qui surgissaient de tous les côtés. Et le 152e, magnifique régiment qui, le 21, avait donné un si bel exemple d'élan et d'énergie, entouré, était à peu près perdu. En revanche, la 6e brigade de chasseurs enlevait à droite les blockhaus qui gênaient sa progression et se reliait étroitement à gauche sur le Faux-Sihl avec le 15e bataillon. L'opération projetée devenait d'une exécution périlleuse. Les jours suivants, de part et d'autre les troupes fatiguées n'engagèrent aucune action. Le 26, le 15e bataillon était relevé par le 23e régiment.

— Le 24, termina le commandant, je vis encore votre fils. Le front de sa compagnie dessinait un léger saillant. C'était lui qui avait pénétré le plus avant dans les lignes ennemies. Il offrait, dans un

trou d'obus, un fond de gourde à un blessé, et je l'entendis qui disait à voix basse : « C'est de l'eau-de-vie de chez moi, tu sais : de quoi ressusciter un mort. » L'homme faisait une grimace d'acquiescement. Je lui serrai la main. Nous causâmes quelques instants sur l'exécution de la relève. On ne pouvait plus songer à l'attaque, les hommes étaient fatigués. Lui non plus, je ne devais plus le revoir vivant.

Se tournant vers le lieutenant, il ajoute :

— Paget, c'est maintenant à vous. Dites ce que vous savez.

Le petit lieutenant à la figure de collégien rougit, mais reprend bientôt son assurance. Il s'adresse directement à Mme Bermance, comme s'il n'osait pas regarder Maria.

— Je dois vous avouer, madame, que je n'ai pas vu arriver le capitaine d'un très bon œil le soir du 19. J'étais le plus ancien, je pensais prendre le commandement de la compagnie pendant les opérations.

Il était le plus ancien, et il n'a que vingt ans. Cependant, il a revendiqué gravement sa priorité de grade, comme il a confessé en toute franchise son humeur contre le nouveau venu aux trois galons.

— Mais, reprend-il, il m'a tout de suite mis dans sa poche. Il avait une façon de vous prendre à quoi on ne pouvait pas résister. Pas même le Boche !

Le 21, le jour de l'assaut, il aurait dû être tué dix fois. Il était partout. Et calme, et souriant. Adroit avec ça pour éviter les mauvais coups presque sans se déranger. Comme je passais à côté de lui, conduisant ma section, il me fait, tandis que les mitrailleuses crépitaient : « En voilà un temps! Je me suis perdu à la Grande-Chartreuse par un brouillard pareil. Ma mère était bien inquiète. Dites donc, Paget, si nos mères nous voyaient ici! » A partir du 22, nous fîmes le gros dos sous les obus des Boches en creusant et organisant nos positions. Le capitaine s'attendait à une attaque. Il visitait sans cesse les guetteurs. Il avait découvert un arbre dont le champ d'observation était assez étendu. Chaque jour, il y grimpait. Il assurait que le Boche se renforçait. L'événement lui a donné raison. Le matin du 25, après m'avoir souhaité un joyeux Noel, il monte encore à son observatoire. Tout à coup, on m'appelle : le capitaine est touché. J'y vais : il était mort.

Puis c'est le tour de Coudray, l'ordonnance. Il n'avait pas quitté son officier. Il le suivait comme son ombre et ce n'était pas drôle. L'homme parle avec hésitation, ne trouve pas ses mots, raccourcit, et l'effort mental lui tend les muscles comme le plus rude effort physique.

— Le 25, au petit jour, je reçois une balle à l'épaule. « Va au poste de secours, m'ordonne le

capitaine. Attends, tu porteras cette lettre. » Il prend son calepin, écrit et me donne le papier. C'est la lettre que j'ai portée à madame.

Il s'est tourné vers Maria Ritzen qui acquiesce d'un mouvement de tête. Et Mme Bermance se demande pourquoi la jeune fille ne lui a jamais montré ce billet qui contenait la dernière pensée d'André.

Le soldat Liatard était au pied de l'arbre quand le capitaine est tombé, sans bruit, sur la neige :

— Il avait reçu une balle à la tempe gauche. Il m'a regardé, il a dit : « Faut se garder. Ils sont là. » Il a levé le bras pour montrer l'endroit. Le bras est retombé. La blessure ne saignait presque pas : un petit filet de rien du tout. Je l'ai appelé : mon capitaine. Il a ouvert les yeux, il a voulu dire quelque chose et puis il n'a plus bougé.

Lui non plus ne sait pas parler. Il n'a pas ajouté un mot de regret. Il semble insensible à son propre récit qui a fait un grand silence dans la salle. Et ce silence, tout à coup, est déchiré par un sanglot, presque pareil à un rire. Et Liatard, qui s'est dévoilé, ajoute d'une voix rauque :

— J'ai touché sa blessure. Alors le sang a jailli. Il était chaud comme du sang de chamois.

Le montagnard, tueur de chamois dans les combes ou sur les névés du Dauphiné, a donné avec admiration ce détail. Et il mêle les deux images qui se

dressent au-dessus de sa vie : le chef mort sur la neige, et le fier gibier qui, dans sa passion de vivre, ne se rend jamais, et dont le sang brûle les mains qui le touchent mourant.

Mais, par un scrupule obscur de délicatesse, il regrette aussitôt ce qu'il a dit, et qui n'était pas à dire à des femmes, Il ne sait comment réparer sa maladresse. Déjà le commandant recouvre le mort pieusement :

— Ses hommes en le perdant, madame, avaient perdu le goût de la guerre. Je dus remonter, dans la journée, à sa compagnie, le citer en exemple et encourager Paget qui prendrait sa place. Les brancardiers qui le transportaient au poste de secours s'arrêtèrent devant mon poste de commandement. Là je le saluai. On l'avait posé sous un sapin dont les branches vertes étaient à demi chargées de neige. Il était couché, et je le revoyais si grand, debout sur mon seuil à son arrivée. Son visage, sans altération, portait encore son beau sourire, sa jeunesse et, le dirai-je, sa joie de vivre. Le sang avait coulé en arrière. Le front était intact. Je l'ai embrassé, madame, en pensant à vous.

Personne ne parle plus. Il faut attendre que l'émotion se soit calmée. Alors Mme Bermance se lève ; elle ne peut abuser plus longtemps de l'hospitalité des chasseurs. Le soir vient, la vallée est dans l'ombre

et Thann est loin encore. Elle veut une à une serrer les mains des assistants, remercier chacun d'eux avec tout son cœur. Elle vient à l'aumônier : pourquoi, seul de tous, a-t-il gardé le silence? Elle désirerait de lui poser une question et s'arrête, interdite. S'il n'a point parlé, il a sans doute une raison qu'elle a peur de deviner. Mais le prêtre a suivi le travail de sa pensée :

— Soyez en paix, madame. C'est une bonne mort.

— J'aimerais vous voir, mon père.

— Je serai à l'hôpital de Moosch demain. Pouvez-vous y venir? ou voulez-vous que je me rende à Thann?

— J'irai, mon père.

Elle a apporté quelques objets, montres-bracelets, boussoles, couteaux, chaussettes de laine, pour les distribuer à quelques chasseurs dont elle a relevé les noms sur les lettres de son fils : Coudrey, Liatard, d'autres encore. Mais elle renonce à les séparer de leurs camarades et remet le tout au commandant.

— Je les donnerai de votre part, madame, et de la part du capitaine Bermance.

Et les deux femmes sortent du bureau où, rien qu'avec la vérité, les pairs d'André, exposés au même péril, et guettés, comme lui, dans la même montagne, par le noir bûcheron, ont rendu plus

supportable leur peine en la mêlant au travail de tous pour l'œuvre commune. Dans le soir qui, du creux de la vallée, gagne les pentes des Vosges, elles marchent côte à côte, unies dans la même pensée, et se taisent.....

La Chair et l'Esprit

I

LES CLOCHES DE L'ARMISTICE

C'est une de ces après-midi d'automne où il semble que la nature, d'un geste amoureux, renverse sur la terre, comme un vase qu'il faut épuiser, tout ce qui peut lui rester encore, après le printemps, l'été et l'automne même à demi-parcouru, d'éclat, de parfum, de couleur, de tendresse, .Le vent est aigre, le temps est nuageux, toutes les menaces d'arrière-saison sont dans l'air. Une brume, légère comme une fumée, s'allonge au-dessus du fleuve. Mais les saules, les osiers allumés comme des torches et les peupliers pareils à des chandeliers, la percent ou l'éclairent, dessinent de tout le brillant de leur bouclier ou de leur fer de lance le cours argenté. A quoi bon la

splendeur crue d'un beau jour? Le sol, maintenant, renvoie au ciel sa clarté. Pourquoi des fleurs, quand les feuilles composent un immense bouquet flamboyant? Châtaigniers déployés en courbes dorées comme d'épaisses fontaines jaillissantes, fiers et hauts chênes de rouille, fayards et hêtres rouges, aux reflets sourds d'étoffe ou de tapisserie, bouleaux et trembles aux pâles feuillages frémissants, treilles multicolores selon les plants des vignes, tantôt sanglantes et tantôt blondes comme les blés mûrs, meules de paille au bord des maisons, vergers roses comme au renouveau, buissons enfin, buissons de toutes les teintes dégradées, du vert au cramoisi, tous ces ors, or pur, or jaune, or mat, or fauve, or cuivre, or roux, or pourpre, or de feu, s'opposent, se confondent, s'assemblent dans une symphonie aux accords triomphants. Et dans tous ces ors apparaissent, dégagées du poids trop lourd de leur revêtement d'été, les colonnes noires des arbres, et les branches et les brindilles mêmes dans leur essor, leur sveltesse, leurs nervures. Au moindre souffle cependant, les feuilles à peine retenues vont se détacher. Elles frissonnent déjà dans la fraîche atmosphère immobile. Le soleil, qui ne s'est pas montré de tout le matin, qui hésite encore, s'essaie ici où là à traverser la nue, la dissipe ou la change en un poudroiement d'or fin, son or à lui. Alors la terre caressée paraît chanter.

Mais, en vérité, c'est qu'elle chante. La vallée est pleine de musique. Et voilà bien le phénomène que l'enfant montre aux femmes incrédules de ses mains tendues vers quelque chose d'invisible qu'il voudrait saisir. Les femmes, maintenant, ne sont plus incrédules. Et même elles sont toutes secouées, comme si le phénomène avait bien plus d'importance que le petit avertisseur ne l'imagine. La dame en noir dit à la paysanne :

— Claudine, ce sont les cloches.

Les cloches, oui, mais de tous les villages : celle de Chapareillan-campagne, la plus rapprochée, là-dessous, au pied de la côte — il n'y a pas de sonneur, car l'église est dès longtemps désaffectée, mais quelqu'un a grimpé au clocher et, ma foi, la branle assez bien ; — les trois de Chapareillan-bourg qui font un beau carillon ; sur la gauche, celles de Savoie : les Marches, et Myans qui possède une Vierge miraculeuse et qui est bien approvisionnée en cantiques de toutes sortes, et Francin, et Montmélian, vieux château fort qui est pourvu d'un bourdon ; sur l'autre rive du fleuve, Sainte-Hélène-du-Lac, les Mollettes, Pontcharra, gros chef-lieu de canton retentissant, et peut-être, de tous ces sons égrenés en cadence, en vient-il de plus loin encore, que l'air et l'eau portent à de grandes distances quand le temps est calme comme aujourd'hui.

— C'est la paix, murmure encore la femme en noir.

Et la paix, en effet, semble fouler de son pied léger les campagnes qui ont enfanté selon les saisons, et qui maintenant, refermées sur le grain obscur, aspirent au repos.

— Oui, madame Bermance, répond la Claudine, elles ont sonné comme ça le jour de la mobilisation.

Toutes deux se rappellent instantanément ce jour-là : un jour de brillant soleil — non de délicate lumière comme ce 11 novembre — un jour sans un nuage à l'horizon. Les cloches s'étaient ébranlées vers cette même heure — vers trois heures — appelant tous les hommes valides. Mais Claudine Bergeron se trompe : elles ne sonnaient pas ainsi, leurs battements plus précipités ressemblaient au tocsin qui annonce l'incendie et fait chercher au passant immobilisé des lueurs de flamme dans le ciel. Les champs n'étaient pas dévêtus, les blés liés en gerbes n'étaient pas encore engrangés, les tremblantes avoines tendaient aux faux leurs minces tiges flexibles. Et ce travail sacré de la terre avait été abandonné, pour être plus tard repris par les vieux, par les enfants, par les femmes. Il y en avait alors, de beaux gars dans le pays! Claudine pense aux deux fils qu'elle a perdus dans les Vosges, et Mme Bermance à son fils unique, le capitaine André Bermance, tué à vingt-trois ans le jour de Noel 1915, à l'Hartmannswillerkopf. Et d'un même geste qui n'a pas été concerté, comme si elles enten-

daient l'angélus, les deux femmes se signent. Au bord du bois de châtaigniers les glaneuses les ont vues et les imitent. Le grand signe spirituel de la paix s'en va ainsi sur la colline.

Déjà Claudine a repris son humeur bougonne :

— Ces histoires-là, madame Bermance, ne nous rendront pas nos garçons.

— Ils sont morts, Claudine, pour ces histoires-là, répond la dame d'un ton de reproche.

Mais l'autre insiste sans scrupule :

— Justement, ils sont morts. Et tous les autres vont revenir.

La douleur des veuves et des mères, au retour des absents, va s'accroître de la comparaison. Il leur faudra plus de courage ou plus de vertu pour supporter en silence la joie exubérante qui accueillera les revenants, et dont elles seront tout éclaboussées. Parce qu'elle est plus instinctive, la paysanne se sent à l'avance jalouse, comme les plantes mystérieusement averties par le voisinage du sol devinent l'orage en marche.

Cependant le bambin supporte impatiemment ce colloque et ces méditations. Il a obtenu plus de succès qu'il ne le souhaitait. N'est-ce pas pour lui que la vallée donne ce concert? Il prend la main de Mme Bermance pour lui signifier qu'on l'oublie et qu'il est temps qu'on s'occupe de sa personne. Il tire de

toutes ses forces, et il répète aussi haut qu'il peut ce qu'il a entendu :

— *Coches, coches.*

— Oui, mon petit, ce sont les cloches.

Elles ne cessent pas de sonner, car, si elles cessent ici, elles reprennent là-bas. Un village se recueille, quand un autre retentit. Il faut bien que les sonneurs se relaient, ou qu'ils boivent un coup de vin rouge avant de cracher dans leurs paumes et d'empoigner à nouveau la corde. Puis, le chœur de tous les clochers reprend, et l'air en vibre jusque sur les hauteurs. Et ce tintamarre, on ne le croirait pas, est destiné à amuser un garçon qui bat des mains sur la pente au-dessus de Chapareillan, sans savoir que son père est mort pour *cette histoire-là.*

Les glaneuses qui ramassaient du bois sec ou des châtaignes se sont rapprochées. Maintenant elles entourent Mme Bermance et le gosse qui n'est pas effarouché, car, jeunes ou vieilles, il connaît toutes ces figures. Des prairies voisines et de dessous les châtaigniers, voici qu'il en arrive d'autres. La montagne était donc peuplée! Les pâtres ont laissé brouter leurs bêtes : pour une fois, elles se tiendront tranquilles et ne s'égailleront pas. De Bellecombe, le village au-dessus, il descend du monde. Et tout ce monde qui, presque sans paroles, s'est rassemblé au bord de la pente, est en extase comme, jadis, le furent

les bergers quand les anges leur annoncèrent, avec la naissance d'un Enfant, la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Certes, on s'attendait à cet armistice dont les préliminaires étaient commentés et répandus par les journaux dans Chapareillan-bourg, et de là portés dans les campagnes par la tradition orale, aussi prompte que l'écrite. Les vieux qui avaient traversé l'épreuve de 1870 dodelinaient de la tête, s'étonnant que les petits-fils aient réussi là où ils avaient eux-mêmes échoué, et refroidissaient les trop exubérantes commères : — Attendez! Attendez! n'allez pas si vite! un malheur est toujours dans l'air. — Mais personne ne les écoutait plus, sauf un petit clan qui vit des catastrophes, une Virginie Grenouillet qui a un fils boiteux et réformé sans gloire, une Pauline Grattier à qui l'on a renvoyé le sien, un pied gelé, une Anastasie Mollard, vieille fille à l'imagination naturellement malveillante. Ces pessimistes habituels étaient définitivement bousculés par les familles des combattants qui célébraient à l'envi leurs hommes et ne cachaient plus leur joie de les voir bientôt revenir, depuis Claudine Bergeron qui, frappée deux fois, risque encore deux garçons, jusqu'à Martine Glénat dont le mari, malgré ses six enfants, sert dans un régiment territorial. A la vérité, on restait bien un peu

éberlué et pantois devant un dénouement aussi brusque : avoir subi tant de misères quatre années durant accoutume à la patience, et voilà que tout d'un coup, depuis les moissons, l'ennemi décampe, cogné partout, partout battu. Mais il n'y a pas à barguigner : Foch vous le tient par les oreilles, Foch vous le mettra le nez dans son ordure, Foch vous le jettera dehors, sur son fumier d'Allemagne, à moins que les gars ne s'en aillent jusque chez lui faire un tour, et il ne serait que temps. Tout de même, on se bat toujours, et l'on perd du monde. Un doute subsiste qu'on n'avoue pas. Ces vieux qui ricanent, ça vous glace. On ne le dit pas tout haut, on tremble encore avec tout son espoir et toute sa foi. Hier, dimanche, à la sortie de l'église ou sur la place, on assurait bien que ça y était. Néanmoins, quand les cloches ont sonné, chacun s'est senti délivré. Le cauchemar se dissipe, la guerre est morte. C'est l'hosanna dans la vallée, dans tout le pays, et, là-bas, sur le front de bataille où les pères, les maris, les fils, les frères, les fiancés peuvent enfin regarder la vie face à face.

— Vont-elles sonner longtemps? questionne une fillette de Bellecombe.

— Tout le temps qu'il faudra, répond Claudine portée aux affirmations, et pour sûr jusqu'à la nuit.

La Claudine, malgré ses deux morts, n'entend pas bouder la paix : ses deux autres soldats, son

Christophe et son Barnabé, du moins lui reviendront. Elle a laissé choir sur l'herbe le fagot qu'elle tenait dans son tablier. A son exemple, tous les tabliers se vident, et cela fait un haut tas de fascines. Chacun a compris. On allumera un grand feu de joie. Les enfants, à cette nouvelle, sont tout excités. Ils s'égaillent aussitôt sous les châtaigniers, sous les sapins et les mélèzes, ramassant les feuilles sèches, les pommes de pin, les branches mortes. Les vieilles assemblent cette *marchandise* qui aurait chauffé bien des foyers : feuilles et cônes dessous, et bois dessus, accumulant les réserves pour alimenter la flamme peu à peu, afin que le signal soit longtemps visible de la vallée. Le soir vient — il vient si vite en automne — mais, à mesure que l'heure avance, le ciel se découvre et les dernières brumes se mêlent dans le bas aux ombres qui montent. Tous les ors des feuillages semblent s'échauffer et la neige des hautes montagnes s'empourpre. Dans une échancrure, voici que, presque sans liens avec la terre, presque détaché sur l'horizon, se dessine le mont Blanc au profil d'empereur. La nature est de la fête. Cependant une des femmes, à genoux devant la pyramide des fagots, protège entre ses mains à demi-closes une allumette qui flambe et l'approche avec précaution : le feu a pris, le feu jaillit. Il se fraie un chemin à travers l'amas crépitant, il grandit en un instant à hauteur d'homme, et des cris

d'orgueil saluent sa naissance comme celle d'une divinité.

Les collines qui s'opposent sur les deux rives de l'Isère se sont tour à tour embrasées. L'exemple donné par la Claudine a été suivi. Ce grand feu qui brille là-bas au confluent des trois vallées, c'est Montmélian qui l'allume. Cet autre est au-dessus de la Chapelle-Blanche. Il y en a un au château de Bayard, un autre à la tour de Pontcharra, un autre au-dessus du fort Barraux. Mais ces Savoyards sont intrépides, car voici qu'une clarté couronne la Roche du Guet : ils n'ont pas mis beaucoup de temps pour y grimper.

Le soir est venu, et les cloches sonnent toujours, et tous ces feux, dans la nuit qui monte, font de rouges torches mouvantes. Au front, comme tous nos jeunes gens doivent respirer mieux!...

II

LA FÊTE DE L'ALSACE (9 DÉCEMBRE 1918)

Les dernières notes des trompettes de cavalerie se sont éteintes. Un grand silence, après le passage des troupes, s'est emparé de la place. Nulle impatience, pourtant, dans la foule ni dans les tribunes. Entre la

haie des soldats bleu clair, le cours désert est pareil à un fleuve desséché. Mais les eaux, là-bas, s'amassent. Là-bas, vers les bâtiments universitaires, on distingue comme un flottement d'oriflammes, comme un miroitement de couleurs, tous ces préliminaires des processions qui se groupent et s'ordonnent avant le départ.

Le signal, enfin, est donné. Le miracle attendu éclate comme un feu d'artifice. Le torrent va couler à pleins bords dans le lit qui lui est préparé. La procession s'est mise en route. L'Alsace tout entière défilera, l'Alsace symbolique, comme la Grèce, autrefois, accompagnait dans les Panathénées le voile de Minerve. Un organisateur mystérieux en a rassemblé les images et réglé la suite : prodigieuse frise qui se déroulera en plein air, comme sur l'entablement d'un Parthénon vivant.

De même qu'en automne les buissons ardents et les arbres d'or éclairent le ciel gris, la lumière semble venir de ce sol humain et monter. Le fleuve animé, qui coule et qui paraît courir entre ses rives bleues, charrie toute l'histoire, tout le passé de l'Alsace. L'Alsace de la musique et du chant : chorales, orphéons, fanfares, orchestres. L'Alsace des guerres, du souvenir et de la jeunesse : vétérans aux bannières vénérables et aux médailles commémoratives ; sociétés de sports et de gymnastique, étudiants aux

bérets de velours, conscrits, soldats de demain, aux chapeaux enrubannés comme des chapeaux de noces. L'Alsace des corporations et des métiers : boulangers, horlogers, brasseurs, tonneliers, jardiniers, — jardiniers de la Robertsau, aux larges chapeaux de paille, portant à leurs épaules, comme des jardins suspendus, des massifs de chrysanthèmes et d'orchidées, et suivis de jardinières jetant des bouquets, comme les anges jettent des pétales de roses à la Fête-Dieu. L'Alsace, enfin, des coutumes et des traditions, l'Alsace de la plaine, des coteaux et de la montagne, des Vosges et du Rhin, l'Alsace des villages, variée, diverse à l'infini et cependant une, mêlant toutes ces notes bigarrées dans une heureuse harmonie.

C'est un vieux pays qui existait dans son ordre bien avant le chaos germanique. Il fut celte et il fut romain. Strasbourg s'appela Argentoratum. Et les Celtes adoraient le soleil sous le nom de Baal ou de Bel à qui, peut-être, ils élevèrent des temples sur le sommet des Ballons vosgiens. Et les Romains adoraient le soleil sous le nom d'Apollon porte-lumière. De ces cultes révolus, l'Alsace a gardé le goût de la couleur et de la joie. De même elle a gardé l'orgueil de ses terres libres, transmises de générations en générations dans les familles à qui elles ont conféré une noblesse paysanne, bien reconnaissable à la majesté

des hommes, soit qu'ils tiennent les mancherons de la charrue, soit que, parés de la redingote du dimanche, ils lèvent à l'auberge leur verre empli d'un vin pétillant, comme à la démarche des femmes, qu'elles ratissent le foin dans les prés ou rassemblent les épis, en coquet tablier blanc, sous le chapeau de paille que retient un ruban de soie, ou qu'elles revêtent, pour les « mestis », la jupe à bretelles, le fichu et la grand coiffe. Les anciennes *rotules* des treizième et quatorzième siècles se réfèrent déjà aux usages immémoriaux des ancêtres. N'est-ce pas l'une d'elles qui prescrivait la longueur des miches, lesquelles, mises entre les pieds, devaient dépasser assez les genoux pour qu'un valet se pût rassasier en coupant tout ce qui était au-dessus? Pays fertile et fier qui n'avait pas besoin de ses voisins pour vivre, paissant son bétail sur ses pâturages, labourant ses champs gras, piochant ses vignes, mangeant son pain, buvant son vin, s'habillant de la laine de ses moutons, de la toile de son chanvre ou de son lin, du cuir de ses bœufs.

Aucun peuple de la terre, depuis le peuple grec et l'ancien peuple de France au temps des provinces et au cœur du Valois, n'est resté plus fidèle aux coutumes et aux costumes, aux superstitions et aux légendes, aux musiques et aux chansons, aux fêtes enfin qui, d'un bout de l'année à l'autre, célèbrent les saisons, les fruits de la terre et l'incessante action de la

Divinité : jour des Rois Mages où trois gamins, vêtus d'oripeaux éclatants, une couronne de papier doré sur la tête, l'un barbouillé de noir, l'autre portant une quenouille au bout de laquelle est accrochée une étoile, figurent Gaspard, Melchior et Balthazar et vont quêter de village en village ; Chandeleur où l'on bénit les cierges, sans oublier ceux qui serviront de talismans contre les orages et les grêles, dont les mille petites lumières tremblent solennellement dans l'église, rejoignant, dans le passé mythologique, les *Lupercales* en l'honneur de Cérès qui poursuivit, sur l'Etna, à la lueur des torches, sa fille Proserpine enlevée par Pluton ; Rameaux jonchés de bouquets de buis et de branches de sapins ; Pâques, toutes parfumées d'une odeur de pâtisserie, où se balancent les paniers chargés de pains au lait et d'œufs durs coloriés ; Premier Mai des Vosges, symbolisé par une jeune fille vêtue de blanc et enguirlandée de feuillages qu'une garde d'honneur accompagne et que suit une troupe de fillettes, les mains unies dans la danse, et qui va de maison en maison en s'arrêtant pour chanter un *Mai-lied* et récolter du beurre, du lait, de la farine, — sœur de cette Sylvie de l'Ile-de-France dont les rubans flottaient pêle-mêle avec les tresses de cheveux noirs ; — Rogations où les bannières sont promenées dans les campagnes trois jours de suite, à la fraîcheur du matin, vertes aux mains

des garçons, blanches dans celles des filles, rouges pour les hommes et violettes pour les femmes ; Fêtes-Dieu, admirables Fêtes-Dieu, Fête-Dieu de Mietesheim et surtout de Geispolsheim où la procession est pareille à un ruban multicolore et marche sur les roses ; Saint-Jean de juin aux collines incendiées, comme au temps des druides, par les feux de joie que doivent franchir, quand ils vont s'éteindre, les jeunes gens pour se marier ; Fêtes de la fenaison et de la moisson, dans le Sundgau, et fêtes des vendanges dans le pays de Bar ; *Kunkelstube*, chaudes assemblées de l'hiver, où, pendant que les rouets ronronnent, on danse au son de l'harmonica ; Noël enfin, Noël-roi où les enfants attendent, les yeux allumés dans leur petit lit, comme des veilleuses, le *Christkindel* ou l'ange qui descend des cieux, et redoutent *Hans Trapp*, le Croquemitaine, tandis que grésillent à la cuisine, pour le réveillon, les chapelets de boudins et de saucisses, et que passe peut-être, dans les tempêtes de neige, la chasse du *Chasseur magique*...

Comment rappeler à la France retrouvée, attentive et représentée par son élite, tout ce passé, transmis comme un trésor de père en fils, qui a permis de résister un demi-siècle à la pression germaine, qui eût permis de lui résister mille ans ? L'Alsace a son

enchanteur penché sur la source de sainte Odile, comme jadis son collègue Merlin se pencha sur la fontaine de Brocéliande. Le docteur Berger sait bien qu'il n'y a encore que les images pour se fixer dans la mémoire des hommes. Quelques lignes — à peine des couleurs — et la Grèce a franchi les âges. Un cortège va symboliser l'Alsace, un cortège qui promènera dans les rues de Strasbourg la légende de cent villages assemblés dans l'œuvre commune, villages de l'abbaye de Wissembourg, du comté de Hanau, du Kochersberg, des Vosges ou du Rhin, où les filles et les garçons, émoustillés par ce concours, ont sorti des armoires de noyer ou de chêne les habits de fête qui dormaient depuis la déclaration de guerre.

Comme, dans toute symphonie, il est un thème principal qui sans cesse revient, tantôt net et impérieux, tantôt couvert par la broderie infinie des variations qui semblent les modifier, les transformer et finissent au contraire par les renforcer, le même motif, dans ce cortège, ne cesse pas d'apparaître, toujours reconnaissable sous les ornements qui le parent et le diversifient, et c'est le classique costume alsacien, tel que l'arboraient l'*Ami Fritz* et le paysan du dimanche, tels que le déploient les jeunes filles de la ville ou des champs.

L' homme dont la face est entièrement rasée porte

le chapeau rond ou le tricorne, une chemise blanche à grand col montant jusque sous les oreilles et émergeant à peine d'une cravate qui serre le cou dont elle fait plusieurs fois le tour, une longue redingote dont les pans descendent jusqu'au bas des mollets, ouvrant sur un gilet de velours à deux rangs de boutons, un pantalon à pont, souvent orné d'agrafes de métal sur le côté, et tombant sur des guêtres blanches ou des souliers à boucles : tout le vêtement dans les tons sombres, sauf le gilet rouge, vert ou bleu. Et cet uniforme sévère, qui fait ressembler les jeunes gens à quelque des Grieux sortant de Saint-Sulpice, excelle à rehausser la taille et communiquer de la majesté. Mais en voici qui viennent des environs de Wissembourg : bonnet de fourrure qu'on appelle *morchel* ou *morille* parce que sa frisure ressemble à ce champignon, petite veste courte, pantalon assez large ouvert dans le bas. Ils sont à cheval sur de gros chevaux de labour et au commandement d'un compagnon ils ôtent et agitent leurs toquets empanachés. Ceux de Mietesheim ont des couvre-chefs aux larges bords relevés en bataille ou pointant sur le devant et des redingotes de drap bleu clair ou bleu foncé à intérieur rouge. Ceux de Homspach sont venus en costumes de travail, avec leurs courtes blouses de toile bleue agrémentées de broderies rouges ou vertes autour de l'encolure et leurs pantalons passés dans

les bottes. Et ce qui, chez tous, retient le regard, cavaliers ou piétons, jeunes ou vieux, efflanqués ou gras — et les gras sont rares à cause des années de vaches maigres qui viennent de s'écouler, mais bien des joues flasques étaient normalement destinées à être rebondies et le deviendront — c'est la médaille décidée du visage, c'est l'énergie des traits, parfois secs, parfois durs, parfois lourds, toujours ou presque toujours tempérée par une moue d'ironie ou plutôt de bonhomie au coin des lèvres. Ces lutteurs, ces travailleurs savent rire, aiment à rire. Ils ont des nez faits pour aspirer les parfums de la vie et des bouches bien dégagées pour en goûter les saveurs. Ils sont disposés aux rudes et longues entreprises, individuelles ou nationales, mais pour en profiter. Et ils se doutent bien en défilant, tout harnachés et pontifiant, sur leurs fermes guiboles ou sur leurs bidets de charrue, devant une illustre assemblée, que ce cortège auquel ils ont la gloriole de participer a une signification pratique.

Ils servent surtout d'escorte aux jeunes filles qui raflent pour elles tout le succès rien qu'en avançant comme un jardin en marche. Certes, le costume traditionnel — celui des tableaux, des cartes postales, des affiches, de toute l'imagerie populaire — est bien le thème essentiel, mais des mains agiles, des mains

de fées ont pris ces rubans pour les étendre, les redresser, les étaler, leur donner cent formes diverses, ces collerettes pour les plisser, ces fichus pour en recouvrir selon cent modes les épaules, ces corsages, ces jupes, ces robes, ces tabliers — ces velours, ces satins, ces soies — pour les barioler, les nuancer, les allonger, les raccourcir, les opposer, les harmoniser. Les villages se sont adressé des défis, et les couturières et les tailleurs de chaque localité, portant son honneur, ont rivalisé d'ingéniosité tout en maintenant les coutumes. Qui triomphera, de Mietesheim ou d'Urviller, de Schleithal ou de Salmbach, du Kochersberg ou de Geispolsheim?

Comment le même costume peut-il changer ainsi selon les femmes et les couleurs? Car enfin, ce costume, on le connaît bien : le jupon remontant la taille, retenu par deux bretelles, garni dans le bas d'un ruban de velours noir et s'arrêtant à mi-jambes ; le corsage en soie, court et échancré, lacé en avant sur un plastron pailleté ou doré ; le tour de cou en velours noir bordé de dentelles plissées formant collerette ; le fichu en pointe allongée dans le dos ; le tablier de soie garni de longs rubans qui entourent le buste ; les bas et les souliers blancs ; enfin la coiffe, la fameuse coiffe qui est devenue, pour les profanes, le signal alsacien quand elle ne date guère que d'un demi-siècle et a pris la place de l'ancien bonnet doré, avec ou

sans dentelles, noué par devant au moyen de rubans souples aux teintes vives. De ces rubans est venue toute l'affaire : ils se sont peu à peu amplifiés et magnifiés, ils sont devenus immenses, prodigieux, superbes. Il n'y a plus eu de regards que pour leurs dimensions insolites : ils encadrent les têtes blondes, — cheveux partagés au milieu par une raie et repliés en arrière sur le haut du crâne en une large nappe plate, ou peignés en bandeaux lisses tantôt terminés par des nattes qui pendent dans le dos et tantôt enroulés en spirale sur la nuque — ils les prolongent par de grandes ailes de papillons, ils donnent à tout le corps une légèreté d'oiseau et concentrent la lumière sur le visage. Le grand nœud, que l'on a accoutumé de voir en noir, a fini par caractériser l'Alsacienne.

Mietesheim passa pour avoir gardé les coutumes dans leur pureté. Or, Mietesheim porte le nœud rouge sur bonnet d'or, un corsage brillant, la jupe de couleur vive, rouge, violette ou verte, sans que la nuance dénonce la religion, un tablier de soie à rayures verticales, enfin — pièce plus rare et qu'il conviendrait de regarder de près — une collerette compliquée évoquant les vieux portraits du dix-septième siècle, en toile blanche formant sur le dos et la poitrine un empiècement rectangulaire garni de petits plis, ornée autour du cou d'une ruche qu'entoure une large dentelle retombant jusqu'au milieu

de la poitrine. Quelques-unes à cause de la saison, et bien que la beauté soit le meilleur des manteaux, cachent cette collerette sous un foulard clair plié en triangle, la pointe atteignant les reins.

Les filles de Mietesheim sont jolies, mais celles de Schleithal ne passent pas inaperçues : leur bonnet bariolé est formé d'une coiffe en soie brochée à fleurs multicolores et bordé d'une ruche en tulle noir : sur le haut de la tête et jusque sur la nuque trois nœuds sont disposés, de soie bleue et rouge, et les longues brides sont de mêmes teintes. Celles d'Homspach ont, comme des demoiselles d'honneur aux cortèges de mariages, des couronnes de fleurs artificielles, blanches et rouges. Celles d'Obervedern un haut bonnet bleu foncé, pareil au hennin d'autrefois, avec des brides blanches. Celles d'Obernai sont casquées d'or ou d'argent et nimbées de dentelles : elles portent des châles à franges et des robes roses. Le Kochersberg déploie des casaques en soie violette, des robes longues en serge verte ou rouge selon la confession, des manches bouffantes aux corsages de couleurs changeantes, gorge de-pigeon ou mauves.

Mais un murmure d'admiration a passé sur la foule et couru dans les tribunes. Voici la fin du défilé et voici son triomphe : trois ou quatre cents jeunes filles de Geispolsheim dans leurs costumes de fête —

les costumes réservés aux processions de la Fête-Dieu et de l'Assomption. Les rubans du bonnet de soie rouge n'ont pas les dimensions démesurées de Brumath ou d'Hoffen : plus souples, ils sont plus vivants et leur balancement accompagne le pas ; entre les deux ailes du flot, une couronne de fleurs est piquée. Les corsages qui couvrent la poitrine en carré disparaissent la plupart du temps sous les foulards de soie multicolore dont les mains, naturellement savantes, disposent et varient les plis. Les robes sont toutes de serge rouge, et les tabliers en guipure blanche. Dans ce bataillon clair, c'est le rouge qui domine. On dirait qu'une armée de coquelicots s'est étroitement mêlée, dans un champ, aux épis que représentent si gentiment ces blonds cheveux et ces visages dorés. Et, après ce déploiement de Geispolsheim vainqueur, vient, pour clore la marche, la plus délicieuse arrière-garde : une ronde de fillettes aux grands nœuds, aux courtes robes éclatantes, riant, batifolant, sautant, gambadant, l'Alsace future, l'Alsace qui ne gardera pas le souvenir de la domination allemande, l'Alsace qui déjà s'épanouit.

Et toutes ces jeunes filles ont défilé en dansant, celles de Mietesheim et celles d'Homspach, celles de Steinseltz et celles d'Innenheim, celles d'Obernai, celles du Kochersberg, et, plus légères encore que leurs sœurs, celles de Geispolsheim. Elles chassent

de leur clarté les ombres du soir qui viennent. Elles se tiennent par la main sur toute la longueur, elles se lancent en courant et le rang se brise en rondes pleines de grâce, elles se reprennent et repartent en cadences flexibles. Une simplicité grave et noble, un élan naturel et plastique mènent le jeu. Ces jeunes filles ont le chant dans le corps, et leur marche rythmée a la pureté d'une musique religieuse.

Peuple d'Alsace qui a lutté, peiné, enduré, mais qui s'est maintenu intact : un défilé montre au grand jour sa force cachée. Nulle volonté n'a pu la détruire, parce qu'il est resté uni dans le même amour et dans la même pensée. Il a su conserver sa vie provinciale, sa vie municipale, sa vie familiale, la multiplicité de la vie libre soumise néanmoins à une discipline secrète et sûre. Ce qui vient de passer sur la place de l'Empereur devenue la place de la République, devant la toile de fond de la vieille ville et de sa cathédrale, c'est le cortège des traditions.

La Chanson de Vaux-Douaumont

LE PUITS DE JACOB (1)

Ils étaient deux du même patelin, de la même année au delà de la quarantaine, qui travaillaient à peu de distance l'un de l'autre à creuser le même boyau. Une de ces mauvaises torpilles, qui mènent un grand vacarme et tournent en l'air avant de choir, éclate dans leur voisinage. L'un est blessé et l'autre indemne. Le blessé appelle à l'aide. L'autre accourt, prêt à l'emporter. Il en a emporté tant d'autres à l'ambulance. C'est un homme fort et noueux qui ne mesure pas ses services. Mais cette fois, il voit bien que ce n'est plus la peine. Déjà la mort a mis son ombre sur ce visage terreux. Il s'est penché :

— Mon pauvre vieux, dis tes prières.

Le moribond rouvre les yeux et murmure :

— Je ne les sais plus. Mais toi, dis-les.

---

(1) Extrait des *Captifs delivrés.*

L'autre hésite, il cherche, il fouille et il répond :

— Je n'en sais pas plus long que toi.

— Dis-les quand même, insiste le mourant.

Alors l'homme tend ses muscles. Ainsi qu'on hisse un seau d'un puits, il tâche à retirer du passé des syllabes oubliées. Mais le seau remonte presque vide :

— *Notre Père qui êtes aux Cieux*, finit-il par dire. Puis il demeure coi, n'ayant pu trouver la suite.

Et déjà le mourant a répété d'une voix qui faiblit :

— *Notre Père qui êtes aux cieux...*

Il reste la bouche ouverte, attendant ce qui doit venir et qui ne vient pas. Ah! mais, patience, on travaille, on aboutira.

De nouveau l'homme lance le seau et tire la corde, les veines de son front se gonflent et cette fois, il ramène :

— *Je vous salue, Marie.*

— *Je vous salue, Marie,* a redit le blessé docilement.

Et son regard interroge encore. Mais qu'y a-t-il donc après ces paroles? Quand l'homme était petit, sa mère le savait et le lui avait appris. Oui, mais tant d'eau a coulé sous les ponts depuis cette époque. Il est un territorial des dernières classes. Ce n'est pas sa faute s'il a fait tant de chemin depuis son enfance. A-t-il fait tant de chemin? Sur la route, il y a les auberges et c'est là qu'on oublie. Mais quoi? le camarade en redemande et tourne vers lui un œil sup-

pliant. Va-t-il le laisser dans l'embarras? Alors, d'un effort à arracher, avec la corde, toute la margelle du puits, il parvient à amarrer ce troisième commencement : *Je crois en Dieu.* Le mourant l'a déjà happé. Il n'y en a pas long. Et puisqu'il en réclame encore et puisqu'on ne peut décidément lui en donner davantage, voici que l'homme enchaîne ses trois prises et les fait alterner comme une litanie : *Notre Père qui êtes aux cieux. Je vous salue, Marie. Je crois en Dieu,* jusqu'à ce que les lèvres de son camarade n'aient plus soif et s'arrêtent de remuer...

Vie héroïque de Guynemer

LES NOUVEAUX PALADINS

Il y eut, dans la Grande Guerre, une période où le groupement de nos escadrilles de combat et leur emploi offensif nous valurent dans la lutte aérienne une supériorité triomphale, et ce fut la bataille de la Somme, spécialement dans ses trois premiers mois. Période héroïque et resplendissante, où nos aviateurs surgissaient dans le ciel, semant la panique et l'effroi, pareils aux chevaliers errants de la *Légende des siècles*. Il semble que les vers de Victor Hugo les décrivent, et que leurs vertigineuses randonnées se prêtent mieux encore à cette évocation que les trop lentes chevauchées d'autrefois :

La terre a vu jadis errer des paladins ;
Ils flamboyaient ainsi que des éclairs soudains,
Puis s'évanouissaient, laissant sur les visages
La crainte, et la lueur de leurs brusques passages...

. . . .

Les noms de quelques-uns jusqu'à nous sont venus...

. . . .

Ils surgissaient du Sud ou du Septentrion,
Portant sur leur écu l'hydre ou l'alérion,
Couverts des noirs oiseaux du taillis héraldique,
Marchant seuls au sentier que le devoir indique,
Ajoutant au bruit sourd de leur pas solennel
La vague obscurité d'un voyage éternel,
Ayant franchi les flots, les monts, les bois horribles,
Ils venaient de si loin qu'ils en étaient terribles,
Et ces grands chevaliers mêlaient à leurs blasons
Toute l'immensité des sombres horizons...

Ces paladins, qui erraient alors au-dessus des plaines désolées de la Somme, non plus sur la terre, mais dans le ciel, montant des chevaux ailés qui surgissaient, dans un *bruit sourd*, du Sud ou du Septentrion, leurs noms traverseront les temps. comme ceux de nos vieilles épopées, On dira : c'était Dorme, c'était Heurtaux ; on dira : c'était Nungesser, Deullin, Sauvage, Tarascon, Chainat ; on dira : c'était Guynemer. Les Allemands, sans savoir leurs noms, les reconnaissaient, non plus à leurs armures et à leurs coups d'estoc, mais à leurs appareils, à leurs manœuvres, à leurs méthodes. Devant eux la plupart fuyaient éperdument le combat, se jetant au loin dans leurs lignes, où ils n'étaient pas assurés de trouver le salut. Ceux qui l'acceptaient presque jamais ne rentraient. Les camps d'aviation ennemis, de Ham à Péronne,

guettaient, anxieux, le retour de leurs champions qui avaient osé s'engager sur les lignes françaises. Nul d'entre ceux-ci ne s'aventurait à part. A peine le nombre les rassurait-il. Groupés en patrouilles de quatre, de cinq, de six, et parfois davantage, ils ne s'avançaient que prudemment hors de chez eux, redoutant la moindre alerte, inspectant, l'angoisse au cœur, ce ciel trop vaste et vide où l'ouragan peut se lever en un instant, où ces chevaliers mystérieux montaient la garde. Et même il n'était pas rare, au cours de ces trois prodigieux premiers mois de la Somme, que nos patrouilles de chasse françaises s'en allassent tourner pendant deux heures au-dessus des terrains d'aviation allemands, abattant tous ceux qui tentaient de *décoller*, achevant de jeter la terreur et la consternation chez l'ennemi...

A l'escadrille des Cigognes, sur la Somme, les patrouilles, au début, se font par avion unique ou par avions couplés. Guynemer, que tout le monde appelle « le gosse », emmène, quand il doit partir à deux, Heurtaux qui, mince et fluet, aussi blond que lui-même est brun, si délicat, si jeunet, lui donne l'illusion du droit d'aînesse. Heurtaux est l'Olivier de ce Roland. Leurs caractères sont de même trempe, leurs énergies se valent. Dorme entraîne Deullin ou de la Tour. Ou bien les choix alternent. C'est le qua-

drille que les Boches doivent éviter. Malheur à qui d'entre eux tombe sur l'une ou l'autre des figures!

L'amitié exige un niveau commun des âmes. Elle se mue bientôt en protection, elle n'est plus alors l'amitié, si la supériorité de l'un des amis se manifeste évidente. Au groupe des Cigognes, elle règne en paix dans la guerre, tant il semble que chacun, à tour de rôle, surpasse les autres. Qui sera le premier, en fin de compte, non pour les chiffres des citations, non pour la renommée et le public, mais selon le témoignage de ses compagnons, le plus clairvoyant et le plus sûr, car nul ne trompe ses pairs? Sera-ce le froid et calme Dorme, qui s'en va à la bataille comme un pêcheur à ses filets, qui ne parle jamais de ses exploits et qui, sous cette apparence modeste, douce, bienveillante, porte un cœur plein de haine contre l'envahisseur qui occupe Briey, son pays, et durant dix mois a retenu et maltraité ses parents? Rien que sur la Somme, ses victoires officielles ont atteint le nombre de dix-sept ; mais il en faudrait ajouter bien d'autres si l'on consultait l'ennemi. Car ce silencieux, ce pondéré est d'une invraisemblable audace. Il s'aventure jusqu'à plus de quinze et vingt kilomètres au-dessus des lignes allemandes, tranquille sous les averses d'obus qui montent de la terre. Si loin chez eux, les avions boches se croient à l'abri, quand, *du Sud ou du Septentrion*, surgit ce paladin. Cependant il rentre,

souriant, aussi frais qu'au départ. A peine obtient-on de lui un bref procès-verbal. On inspecte son appareil : aucune trace de projectile. On dirait que ce touriste revient de promenade. En plus de cent combats, son avion n'a reçu que trois toutes petites blessures. Son habileté manœuvrière est incroyable : ses virages serrés, ses renversements mettent l'adversaire dans l'impossibilité de tirer. Il sait rompre à temps le combat si sa propre manœuvre n'a pas réussi. Il paraît invulnérable. Plus tard, bien plus tard, comme il combat sur l'Aisne (mai 1917), Dorme, enfoncé au loin chez l'ennemi, ne reviendra pas.

Sera-ce Heurtaux, dont le jeu est aussi délicat que lui-même, virtuose de l'air, adroit, souple et spirituel, dont le coup d'œil et la main égalent en rapidité la pensée? Sera-ce Deullin, attentif à la manœuvre d'approche, prompt comme la tempête? Ou l'endurant le robuste, l'admirable sous-lieutenant Nungesser, ou le sergent Sauvage, ou l'adjudant Tarascon? Sera-ce le capitaine Ménard, ou Sanglier, ou de la Tour? Mais vous savez bien que c'est Guynemer. Pourquoi donc est-ce Guynemer, de l'avis de tous ses rivaux? L'épopée ou l'histoire ont associé bien des noms d'amis, Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, Nisus et Euryale, Roland et Olivier. Toujours, dans ces amitiés, l'un des deux est dépassé par l'autre, et ce n'est ni par l'intelligence, ni par le courage, ni par la noblesse

de la nature. On peut même préférer, pour leur générosité ou leur conseil, un Patrocle à un Achille, un Olivier à un Roland. D'où vient donc cette primauté? C'est le secret du tempérament, c'est le secret du génie, flamme intérieure qui brûle plus ardente et dont les apparitions saisissent d'étonnement et presque d'effroi, comme devant la divulgation d'un mystère.

Certes, Georges Guynemer est mécanicien et armurier. Il connaît son appareil et sa mitrailleuse. Il sait leur faire donner leur maximum de rendement. Mais d'autres, pareillement, le savent. Dorme, Heurtaux sont peut-être plus manœuvriers que lui. Le oici qui va chevaucher son Nieuport. L'oiseau est sorti du hangar, il l'a minutieusement examiné et palpé. Ce grand jeune homme mince, au teint ambré, au visage d'un ovale allongé, le nez serré, les coins de la bouche un peu tombants, une ombre de moustache dessinée sur les lèvres, les cheveux d'un noir de corbeau rejetés en arrière, aurait l'air d'un chef maure s'il était plus impassible. Mais les pensées ne cessent pas de courir sur les traits, et cette course incessante leur communique plus de grâce et de fraîcheur. Maîntenant les traits se tendent, se durcissent. Une ride verticale se dresse au-dessus du nez sur le front. Les yeux, — ces yeux inoubliables de Guynemer, — en forme arrondie d'agates, noirs et brûlés ensemble

de leur propre feu, d'un éclat impossible à soutenir, et pour lesquels il ne saurait y avoir qu'une seule expression assez forte, celle dont Saint-Simon s'est servi pour je ne sais plus quel personnage de la cour de Louis XIV : ils *assènent* des regards, — ont percé comme des flèches le ciel où l'oreille exercée a perçu le ronflement d'un moteur ennemi. D'avance ils condamnent à mort l'audacieux. A distance ils semblent l'attirer vers le gouffre, comme l'envoûteur par ses sortilèges.

Cependant il a revêtu sur sa vareuse noire la combinaison fourrée. Le passe-montagne presse la chevelure, resserre, encadre l'ovale. Le casque de cuir recouvre, comme d'un cimier, la tête qui s'est redressée. Plutarque a parlé de *l'air terrible* d'Alexandre partant au combat. Le visage de Guynemer, au départ, était effrayant.

Qu'a-t-il fait dans les airs ? Ses carnets de vol et les procès-verbaux l'attestent. Cent fois de suite, à chaque page, et plusieurs fois par page, ses carnets de vol portant cette petite phrase qui semble bondir du papier comme un dogue qui montre les dents : *J'attaque... J'attaque... J'attaque...* De loin en loin, apparaît, presque honteux et vergogneux, un : *Je suis attaqué.* Plus de vingt victoires sur la Somme sont marquées à son actif, et il y faudrait ajouter, comme à Dorme, celles qui ont été remportées trop

loin pour être confirmées. Le 13 septembre 1916, et pour le premier mois seulement de la bataille de la Somme, l'escadrille des Cigognes, capitaine Brocard, est citée à l'ordre de l'armée : « A fait preuve d'un allant et d'un esprit de dévouement hors de pair, dans les opérations de Verdun et de la Somme, livrant du 19 mars au 19 août 1916, 338 combats, abattant 36 avions, 3 drachen et obligeant 36 autres avions fortement atteints à atterrir. » Le capitaine Brocard dédie cet ordre du jour au lieutenant Guynemer en inscrivant au-dessous : « Au lieutenant Guynemer, mon plus vieux pilote et ma plus éclatante cigogne. Reconnaissant souvenir et vives amitiés. » Et tous les pilotes de l'escadrille, à tour de rôle, viennent signer. Ce qu'il a fait dans les airs, ses compagnons de chasse, souvent, l'ont vu. Mais il faut redescendre. Et Guynemer atterrit.

Dans quel état! Même vainqueur, son visage n'est pas apaisé. Il ne le sera jamais. Il n'a jamais son compte. Jamais il n'a livré assez de combats, jamais incendié ou détruit assez d'adversaires. Il est encore sous l'action de sa dépense nerveuse, et comme électrisé par le fluide qui continue de passer en lui. Cependant son appareil porte des traces de la lutte : là dans l'aile, ici dans le fuselage, et voyez le gouvernail de profondeur : une, deux, trois, quatre balles. Mais lui-même a été effleuré. Sa combinaison est éraflée,

l'extrémité de son gant est déchirée. Par quel miracle est-il là? Il vient de sauter dans la mort comme dans un cerceau.

Sa méthode est d'une impétuosité, d'une témérité folles. Elle n'est à recommander à personne. La force ou le nombre de l'adversaire, loin de le rebuter, l'attirent. Il monte à de vertigineuses hauteurs, il se met dans le soleil, et il guette. Il ne recourt pas, dans l'attaque, à l'acrobatie aérienne dont il connaît pourtant tous les tours. Il bourre au plus court : c'est, en escrime, le coup droit. Sans chercher à se maintenir dans les angles morts de l'adversaire, il tombe sur lui comme un caillou. Il le tire à bout portant, au risque d'essuyer son feu le premier, au risque même de l'accrocher. Mais là, sa sûreté de manœuvre veille pour le dégager. S'il a manqué son coup de surprise, il ne rompt pas le combat comme la prudence l'exige. Il revient à la charge, il refuse de décrocher, il tient l'adversaire, il le veut, il l'a.

Sa passion ne faiblit jamais. Les jours de pluie, quand il serait déraisonnable et inutile de voler, enragé, il erre autour des hangars où reposent les chevaux ailés. Il ne résiste pas, il entre, il monte le sien. Installé dans sa carlingue, il manie les commandes. Avec sa monture fidèle il a de mystérieux colloques.

En l'air, il a plus de force de résistance que les plus

robustes. Ce frêle, ce malingre Guynemer, ajourné deux fois pour faiblesse de constitution, ne renonce jamais. A mesure que l'aviation a plus d'exigences, à mesure que l'altitude la rend plus épuisante, Guynemer semble allonger ses vols jusqu'à ce que le surmenage, la dépression nerveuse, l'obligent à s'en aller ailleurs prendre un peu de repos dont il souffre. Mais brusquement, avant qu'il ait goûté ce repos nécessaire, il le jette comme du lest, et revient. Il surgit dans les airs, pareil au faucon de la légende de Saint-Julien l'Hospitalier : « La bête hardie montait droit dans l'air comme une flèche et l'on voyait deux taches inégales tourner, se joindre, puis disparaître dans les hauteurs de l'azur. Le faucon ne tardait pas à descendre en déchirant quelque oiseau, et revenait se poser sur le gantelet, les deux ailes frémissantes. » Ainsi Guynemer, vainqueur, vient-il, frémissant (1), se poser sur le champ d'aviation. En vérité, un dieu le possède.

A part cela, c'est un gamin charmant, tendre, simple et gai.

(1) Flaubert.

Table des Matières

III. — LA GUERRE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 24 MAI 1922, PAR LA SOCIÉTÉ D'IMPRIMERIE, D'ÉDITION ET DES JOURNAUX DU BERRY (E. GAUBERT, DIRECTEUR) A CHATEAUROUX, POUR LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C[ie], PARIS

